

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.
 Au numéro: 5 cents.
 Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire

Tél. EST 4415 — 51, rue Sainte-Catherine Ouest — Coin St-Urbain

Bureaux de la Rédaction: les mercredis et Jedis, de 4 à 6 hrs. p.m.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



A PARIS—Chez Madame Daniel Lesueur, (au Petit Palais des Beaux-Arts)

De gauche à droite: Madame Alphonse Daudet.—Madame Gabrielle Réval.—Madame Pradowska.—Madame Catulle-Mendès.—Madame Félix-Faure-Goyau.—Madame Séverine (cachée).—Madame Daniel Lesueur.—Madame Claude Ferval.—Madame Jean Bertheroy.—Madame Georges de Peyrebrune.—Comtesse Mathieu de Noailles.—Madame de Broutelles.



M. L. J. BECQUART, explorateur, habillé en Samoyède

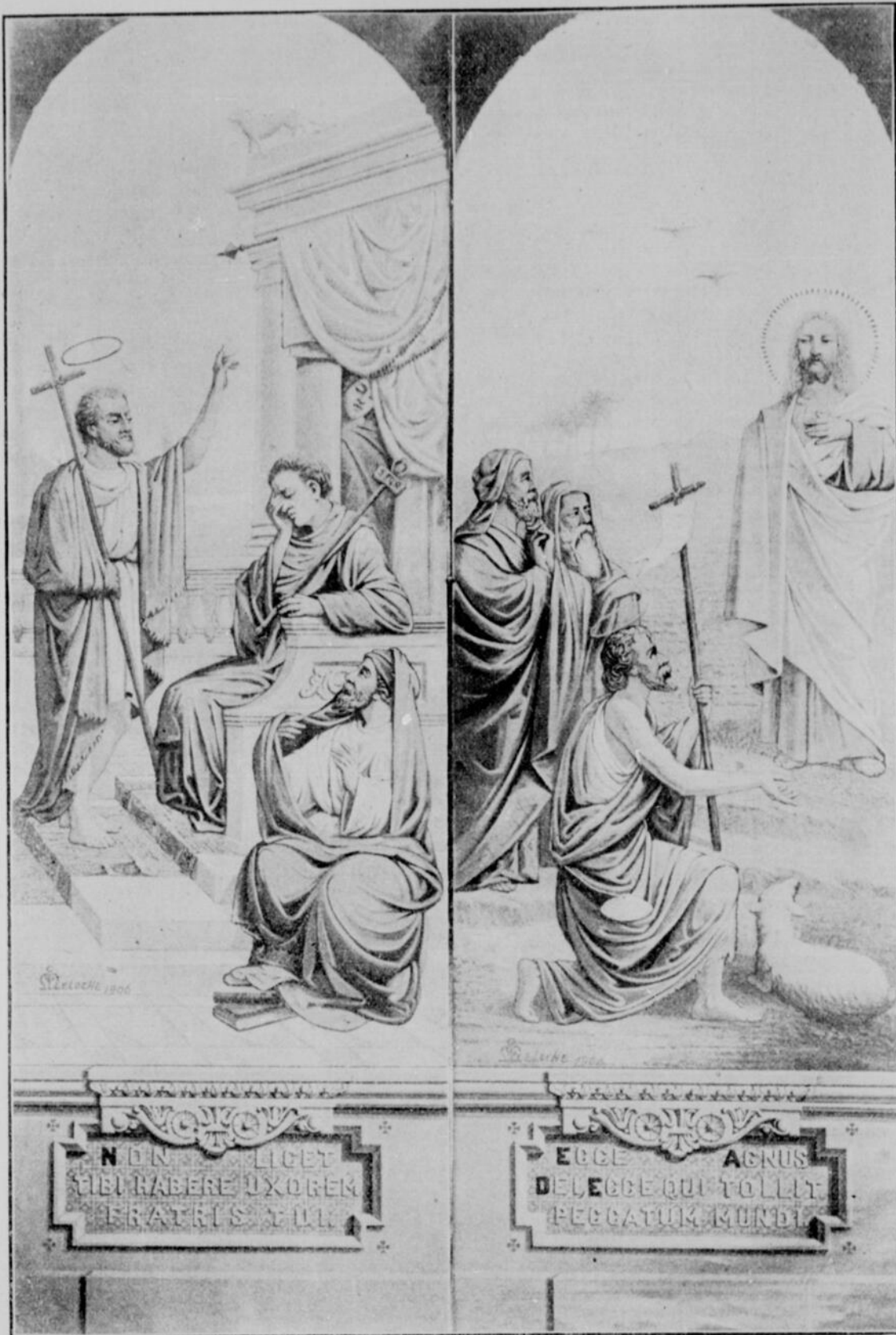


Femmes "Inuit," rencontrées par M. Becquart, au nord de la baie d'Hudson.



Equipage du navire canadien d'exploration polaire, Arctic, commandant Bernier.

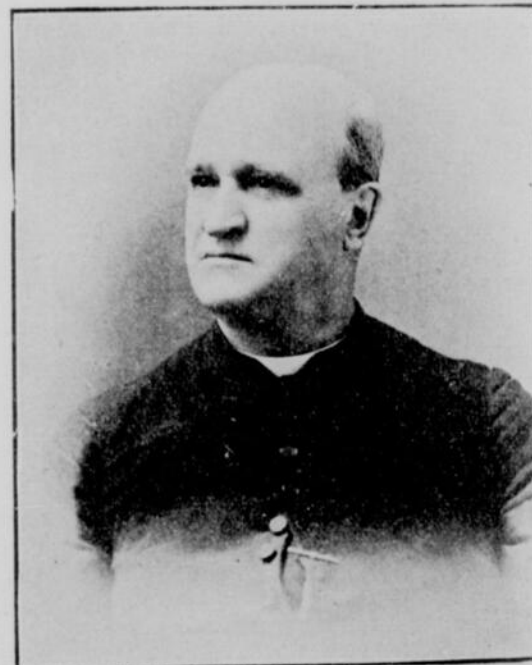
NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



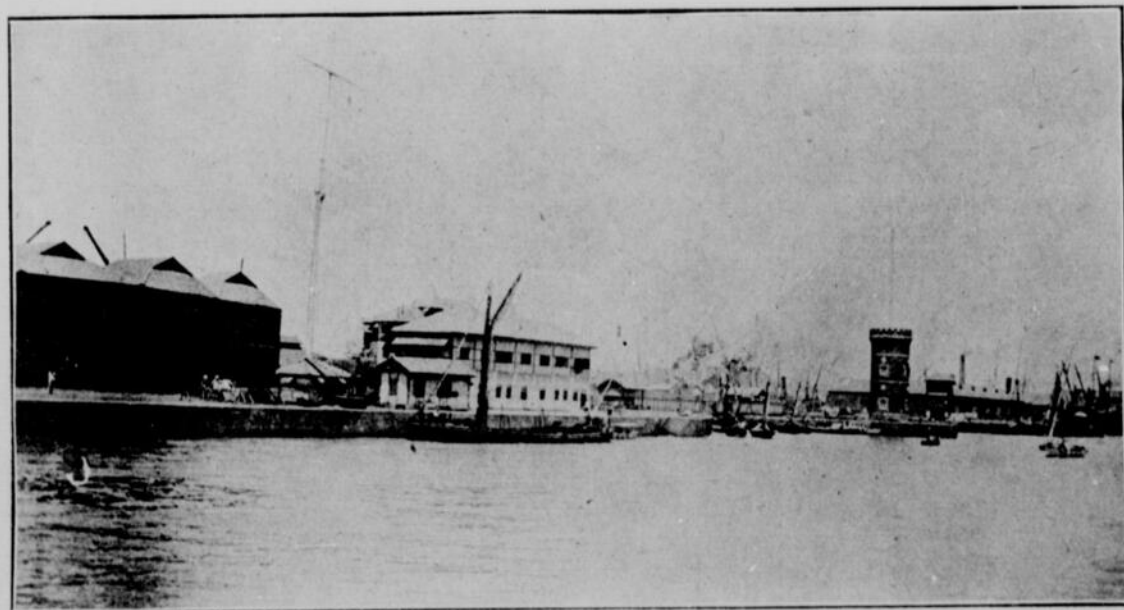
LES NOUVEAUX TABLEAUX DU CHOEUR DE L'ÉGLISE ST-JEAN BAPTISTE DE MONTRÉAL, peints par M. E. Meloche.
 St-Jean Baptiste reprochant à Hérode son adultère. St-Jean Baptiste reconnaissant le Christ comme fils de Dieu.
 D'après photographie de Laprés & Lavergne 390 St-Denis, Montréal.



Sa Sainteté Pie X, d'après un portrait à l'huile, fait à Rome par notre distingué peintre québécois M. Ch. Huot. Ce portrait fait partie de la collection de tableaux de M. H. Magnan, rédacteur du "Progrès du Saguenay," de Chicoutimi.



Le Révd. Magloire Auclair, curé de la Paroisse St-Jean Baptiste de Montréal.
 D'après photo. de MM. Quéry Frères, 98, rue Ste-Catherine Est.



ADEN, d'Arabie, sur le golfe d'Aden, est un port anglais, où l'amirauté britannique fait de grands approvisionnements de charbon, pour parer à toutes éventualités en cas de conflit en Orient.
 Photo. inédite, prise par H. Ségal



M. Edouard Meloche, artiste peintre, auteur des deux tableaux que nous reproduisons ci-contre.
 D'après photo. Laprés & Lavergne, 390 St-Denis.

Sommaire du No 1187 du 26 janvier 1907

Planches hors-texte: Gravures d'actualité — L'immigration française, par L. d'Ornano — Échos de partout, par Paul d'Esmorin — Nouvelle inédite: "La villa rouge", par Edouard Joyeuse — Le prix "Vie Heureuse" — Poésies par André Corthis, lauréate (1906) du prix "Vie Heureuse" — Nouvelle inédite: "Sous le Mont-Royal", par Gaston Leury — Texte correspondant à nos gravures — Pour nos lectrices — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — La cuisine de Madame, recettes à la Canadienne — La reine des oies, par Hubert-Dumonteil — L'ouest Canadien — Renseignements utiles concernant le Canada — Inédit: Le rêve et la réalité, par Mme Anna Robinson — Les grands musiciens — Anciennes industries domestiques — Poésies, variétés, etc.

Feuilletons:

Le Chien d'Or — Robinson Crusoe.

Musique:

Doux Souvenirs, valse par G. Michiels — Réverie Tzigane, par Maurice Depret.

FETES RELIGIEUSES

Samedi 26, S. Polycarpe, évêque, martyr.
Dimanche 27, Septuagésime.
Lundi 28, S. Paulin, évêque, confesseur.
Mardi 29, S. François de Sales, évêque et doct.
Mercredi 30, Ste Martine, vierge, martyre.
Jeudi 31, S. Pierre Nolasque, confesseur.
Vendredi 1 février, S. Ignace d'Antioche, év. et martyr.

Plaine lune, le 29, à 8 heures 51 minutes du matin.

CHRONIQUE

L'IMMIGRATION FRANÇAISE

Depuis quelques mois, une polémique à laquelle la politique et le patriotisme ne sont pas étrangers, se poursuit dans les colonnes d'un journal hebdomadaire montréalais, qui, non sans raison, se pique de dire franchement sa façon de penser.

Il s'agit de l'immigration française en ce pays, ou, tout au moins, de celle de gens qui parlent notre langue.

De beaux et éloquents articles ont été écrits à ce sujet, tous tendant à attirer en Canada, soit des Français, soit des Belges.

De ces derniers je ne m'inquiéterai pas, ne les connaissant que fort peu, et, étant en outre persuadé qu'ils sauront bien démêler le vrai du faux, puisque d'aucuns ont déjà donné des preuves de sagacité et de sagesse à cet égard. C'est dire que les Belges ne se laisseront pas leurrer indéfiniment par des promesses que je veux croire honnêtes, mais qui, somme toute, comportent trop d'aléas pour qu'ils ne les envisagent pas comme je vais le faire, lorsqu'elles s'adressent plus particulièrement aux Français.

Donc, brièvement, j'exposerai la situation, me réservant ensuite de faire de sincères remarques, qu'elle comporte je crois.

La race française ayant fait des merveilles en Canada, y ayant exhibé une vitalité et une irréductibilité quasi uniques dans l'histoire des peuples, les temps sont venus où elle se voit déborder par une autre, par d'autres races, que les conditions ethniques, politiques, et économiques ont portées à se ruer sur ce continent. Conséquemment, il est naturel que les Canadiens à bon droit épris de leur pays, le veuillent garder, ne se résignent pas à être passivement



Le prof. HENRI MOISSAN de Paris, inventeur du four électrique, lauréat d'un prix Nobel en 1906.

éliminés par l'élément étranger. D'où les appels à la souche mère de la race; d'où l'espoir que se désagrégeant par suite de conditions politiques momentanées, celle-ci contribuera à renforcer le jeune et vivace rejeton qu'elle a abandonné sur les bords du St-Laurent.

Rien n'est plus noble qu'un tel désir, qu'un tel sentiment, et j'applaudirais à ce patriotisme canadien-français, s'il n'avait à compter avec un peuple qui, quoique parlant notre langue, est de nous séparé par l'incommensurable abîme de la révolution française.

Car, je dois dire que je suis intimement persuadé qu'à de rares exceptions près, à quelque parti politique, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, les Français ont une mentalité très différente de celle des Canadiens-français. Je ne fais pas ici un parallèle, où l'une et l'autre famille de la même race mise en cause ont tour à tour le dessus et le dessous, je constate, par de longues années d'observations et de commerce amical avec des Canadiens-français et des Français. Après tout ce que certaines plumes montréalaises, et des mieux douées, ont dit sur le chapitre de l'immigration française en Canada, on comprendra que j'aurais pu me dispenser d'en parler, si je n'avais des raisons que je crois bonnes, pour réfuter, ou, au pis aller, pour ne point partager les vues des auteurs des articles que tous nous avons lus dans notre presse locale.

On dit qu'une grande partie de la population française est très pauvre, qu'elle serait heureuse de vivre à l'aise sur la terre canadienne. Mais, oublie-t-on, qu'il ne se passe pas de semaine que les mêmes journaux ne déclarent que la France est, par rapport à sa population, de beaucoup le pays le plus riche du monde! Ne prête-t-elle pas sans compter à la Russie, à l'Angleterre, aux États-Unis? Ses fonds placés à l'étranger n'atteignent-ils pas le chiffre énorme de 40 milliards de francs?

Si donc il y a du paupérisme en France, c'est que la fortune nationale n'y est pas encore aussi partagée qu'elle le devrait, qu'elle le sera un jour. Et, sur ce point, qu'on me permette de signaler que ladite fortune est déjà mieux répartie que partout ailleurs. Les Français peuvent donc vivre chez eux, en attendant le moment où, plus assagis, ils auront, autant que faire se peut, équilibré la juste répartition des biens de leur patrie. C'est sans doute pourquoi, et étant donnée l'ère actuelle des troubles intérieurs en France, on n'y signale qu'une émigration maximum annuelle de 90,000 âmes, tandis que dans le même nombre de mois 780,000 Italiens s'expatriaient.

Mais, laissons de côté cette partie du problème, et demandons-nous si oui ou non, il est avantageux pour des Français de venir au Canada? Après, peut-être aurai-je le loisir de vous dire, ami lecteur, si nous avons intérêt véritable à les appeler à nous.

Certes, le Canada est un pays d'avenir, mais... son climat est rigoureux! Nos cousins

d'outre-mer y souffrent dès le premier hiver, surtout lorsque leurs boissons de table: vin, cidre ou poiré leur font défaut. Peu à peu ils s'anémient, ou se ruinent, s'ils veulent avoir des mets substantiels comme nous les exigeons pour faire face à l'énorme dépense d'énergie que nécessite une basse température hivernale. La vie est, remarquons-le, beaucoup plus chère au Canada qu'en France; on n'y peut faire que difficilement des économies au début d'un séjour de transition. Ce sont autant de sources de gémissements pour les Français qui nous arrivent. Ils gagnent plus que chez eux, mais, par contre, ils dépensent davantage. Nos mets, notre façon de vivre ne leur vont pas d'emblée; aussi, bougonnent-ils contre le Canadien, quand ils ne le lui disent pas en face. Et, c'est ainsi que naissent des frictions aussi désagréables pour les arrivants, que pour ceux qui les accueillent en Nouvelle-France. Avec cela, le Français est naturellement porté à la critique, spirituel il est railleur, ne s'étant pas un peu figé comme nous au contact de l'anglais; bref, il nous pique dans ses discours et nous finissons par le remettre à sa place... lui reprochant d'être venu chez-nous, même après l'y avoir invité.

Ce sont là petits ennuis de famille, qu'à la rigueur on pourrait surmonter, attendu que jusqu'ici je n'ai fait allusion qu'au côté matériel de nos rapports avec les Français, supposant que ceux débarqués parmi nous auraient trouvé immédiatement à s'occuper, à gagner leur vie, soit à la campagne, soit à la ville.

Il y a maintenant à considérer le côté moral de la question. J'ai dit tantôt que la révolution française avait créé un abîme incommensurable entre la France et le Canada, c'est rigoureusement vrai. En France les droits de l'homme sont entendus différemment qu'au Canada, la justice, l'instruction publique y sont autres, et, pour tout dire, les concepts de l'existence aussi.

Qu'on s'étonne après cela de l'acrimonie dont font montre envers nous les Français lorsque l'on compare leurs institutions aux nôtres? Acrimonie que nous leur rendons, parce que nous avons le droit d'aimer et de défendre notre patrie, comme ils aiment et défendent la leur.

Si j'osais, je dirais qu'en cet ordre d'idées, le Français est trop entier. C'est peut-être parce qu'il le sait, parce qu'il s'attend à avoir à lutter à l'étranger qu'il n'émigre pas. Aussi bien a-t-il peut-être raison, et puisque la France a de vastes colonies, et une population stationnaire ou à peu près, il n'est pas étonnant qu'elle regarde d'un mauvais oeil les agents quelconques d'émigration.

Amener chez nous, des mécontents d'avance, des prolétaires peu débrouillards, ou des charbonniers des deux sexes presque à tout coup, c'est, je crois, une témérité qui ne peut que mettre du chaos dans la race canadienne-française, sans attermyer d'un seul jour l'heure fatale où elle pâlera, s'effacera à jamais, noyée dans le flot de l'anglo-saxonisme qui l'encercle à mort.

Tant que cela nous sera possible, de la France n'acceptons qu'une immigration: celle de la pensée lucide, saine et forte, le dessus du panier de ses intellectuels, et encore criblé selon les lois de la morale et de la vertu qui nous régissent.

Quant aux Français, pour leur bien, comme pour le nôtre, il est préférable qu'ils restent où reposent nos ancêtres les Gaulois. Je suis tellement convaincu à ce sujet, que jamais je n'engage un cousin de France à venir parmi nous. Même, par correspondance, je m'efforce d'empêcher toute immigration française au Canada, voire de St-Pierre et Miquelon, et, ce disant, je suppose que le lecteur me comprend.

L. d'ORNANO.

ECHOS DE PARTOUT

—Paris, capitale d'une république, recevra cette année la visite de quatre souverains: les rois d'Angleterre, d'Espagne, de Norvège et de Danemark. S. M. Edouard VII exceptée, à qui ne saurait s'appliquer notre remarque, les autres sont de jeunes têtes couronnées éprises des splendeurs de Paris, et qui, probablement, désireront y trouver des ovations offertes par une hospitalité aussi généreuse que facile. Mais si ça plaît aux rois, ça plaît tout autant aux bons parisiens, toujours badauds; donc, tout le monde sera content, sauf peut-être le ministre des finances de France, qui, pour recevoir ces princes, devra grossir un peu le budget français. Paris, Paris, bazar du monde, au luxe aguichant; Paris, marché de plaisir, qu'advient-il si tu disparaissais? Où donc les rois pourraient-ils se ballader pompeusement? Pourvu que les anarchistes ne se mêlent pas de ces fêtes...

—La tour Eiffel devant revenir à l'État français en 1910, on s'occupe déjà de savoir si elle sera démolie. D'aucuns, des savants, tiennent à la conserver pour des fins d'études, d'autres, des artistes, voudraient la voir disparaître. Du haut de sa grandeur (1000 et quelques pieds), le célèbre pylone de fer contemple les crânes chauves qui se battent pour ou contre lui. Son existence n'en sera pas moins éphémère, tout nous portant à croire que la fameuse tour ne vivra pas aussi longtemps que les pyramides.

—L'année dernière s'étant achevée, aux États-Unis, sur un désastre de chemin de fer, la nouvelle y a commencé de même. A Volland, Kansas, un télégraphiste de 19 ans, John Lynch, ayant manqué à son devoir, deux trains se sont tamponnés, dont les débris prirent feu brûlant 35 voyageurs, la plupart des Mexicains. Décidément, nous en tenons pour notre idée: partout, sur ce continent, le personnel des chemins de fer devrait être doublé durant la saison des fêtes. On éviterait ainsi nombre de terribles accidents.

—Si nos lecteurs se souviennent de ce que nous écrivions récemment au sujet des perturbations sismiques enregistrées par les sismographes de Laybach et de l'île de Wight, ils ne seront qu'à demi surpris d'apprendre qu'on annonce qu'à Ceylan d'énormes raz de marée se sont produits trois heures après que les appareils eurent enregistré un formidable séisme. Comme nous le pensions, tout porte à croire qu'un cataclysme géologique s'est produit dans les profondeurs du Pacifique.

—Depuis la semaine dernière le Canada compte quatre nouveaux sénateurs: Les honorables G. W. Ross; Robert Beith; John Costigan et Daniel Gillmor.

—Du 19 au 23 du courant, le secrétaire d'État américain, M. Elihu Root, a été l'hôte de notre gouverneur général, lord Grey, à Rideau Hall. Cette visite est absolument en dehors du domaine de la politique; bien qu'elle soit faite

pour améliorer les relations entre le Canada et les États-Unis.

—La banque russo-chinoise (une des plus fortes institutions financières du monde), a ouvert une succursale à New-York, le 14 du courant. M. W. Kutzel est le gérant de cette nouvelle et très importante succursale.

La Russie aurait-elle, par hasard, l'intention de flotter un emprunt aux États-Unis?

—La crise anti-cléricale se fait de plus en plus prononcée en Espagne. Au moment où nous écrivons ces lignes, on ignore si le gouvernement de Madrid pourra faire face à cette tempête sociale, et si les ministres conserveront leurs portefeuilles. Le 13 du courant, à Bilbao et à Saint-Sébastien, eurent lieu de grandes manifestations anti-cléricales, suivies de quelques bagarres. Les troupes en garnison dans ces villes ayant été consignées, prêtes à réprimer tous désordres, grâce à l'énergie du gouvernement toute cette effervescence populaire s'est dissipée sans effusion de sang.

—Malgré l'opposition de la Cour, le roi Alphonse XIII a, le 12 janvier, autorisé l'ouverture d'une chapelle protestante, attenante au palais royal, et destinée à la princesse Henry de Battenberg, mère de la reine d'Espagne. Cette mesure a été prise parce que la belle-mère de Sa Majesté, princesse anglaise et protestante, séjournera à la Cour d'Espagne jusqu'à la naissance de l'enfant des jeunes souverains espagnols, naissance qui surviendrait normalement en avril prochain.

—La duchesse de Fife, fille aînée de leurs Majestés d'Angleterre est, paraît-il, gravement malade.

—Le ministre de la guerre britannique ayant mis son veto à la réalisation du tunnel sous la Manche; en dépit de l'entente cordiale, il est probable que les plans dudit tunnel demeureront dans les cartons, comme ils le font depuis 1882.

—Les tempêtes qui ont sévi dernièrement au nord-ouest de ce continent, ont considérablement retardé les trains. Certains convois sont restés enneigés pendant plusieurs jours.

—Les autorités de Nicaragua ayant capturé le général Dionisio Cutierrez et ses partisans, tous révolutionnaires du Honduras, la révolution a pris fin dans ce dernier pays. C'est du moins ce qui ressort d'un échange de télégrammes, intervenus entre M. Bonilla, président du Honduras, et Zelaya, président du Nicaragua.

—Le 12 janvier, M. Antonin Dubost, sénateur de l'Indre, a été réélu président du Sénat français.

—La récente encyclique de Sa Sainteté Pie X, touchant la crise religieuse en France, est fort commentée par la presse parisienne. Certains journaux pronostiquent que le Pape fera prochainement une encyclique plus précise, afin d'instruire le clergé sur la nouvelle organisation du culte.

—Les Mexicains ne plaisantent pas lorsqu'il

s'agit de grèves. A Orizana, Mexique, de 5 à 6,000 ouvriers s'étant mis en grève, et ayant incendié une manufacture, pillé des magasins, etc., les autorités firent appréhender 7 chefs des grévistes, et, les malheureux furent fusillés, devant leurs camarades, sur les ruines fumantes de l'établissement incendié. Pour un simple mot un ouvrier fut fusillé sur place par la force armée. Il nous semble que de tels procédés sont indignes de notre époque. Ce que nous n'approuvons pas en Russie, nous ne saurions l'approuver ailleurs. Dans les pays civilisés il existe des tribunaux, pourquoi n'y pas recourir, quelques excès que l'on puisse reprocher à la populace? Que les capitalistes s'en souviennent: "Toute grève noyée dans le sang en appelle une autre encore plus violente."

—L'amiral Nebogatoff, second de l'infortuné Rodjestvensky, le vaincu de la bataille navale russo-nipponne, de Tsou-Shima, et, comme lui, condamné à mort par un conseil de guerre, ne sera pas exécuté, l'empereur de Russie ayant commué sa peine en dix années de prison.

—M. Francis Charmes, homme de lettres et sénateur du Cantal, a été nommé directeur de la célèbre Revue des Deux Mondes, poste que l'éminent et regretté Ferdinand Brunetière occupa jusqu'à sa mort.

—S. M. Muzaffer-Ed-Din, schah de Perse, étant décédée, son fils, Mohamed-Ali-Mirza, lui succède, sans qu'aucune complication diplomatique ne se produise à l'extérieur.

—Bien que les Américains s'efforcent d'enrayer le flot de l'émigration qui déferle sur leur pays, sous ce rapport, l'année 1906 détient un record. En effet, durant ses douze mois, sont arrivés chez nos voisins: 1,160,255 individus, parmi lesquels une quarantaine de mille Japonais. Afin d'éviter les lois rigoureuses américaines concernant l'immigration des asiatiques, les rusés Nippons s'arrêtent à Hawaï, y passent quelque temps, et parviennent ensuite sur la côte ouest de l'Union, sans être inquiétés.

—A la conférence des Bureaux des Missions Étrangères des États-Unis et du Canada, tenue à Philadelphie, Pensylvanie, ces jours derniers, une requête a été adressée au Président Roosevelt, le priant de faire mettre fin aux atrocités que l'on dit être commises dans l'État libre du Congo.

—La question des races (égalité des blancs et des noirs aux États-Unis) a donné lieu la semaine dernière à un vif débat au Sénat américain. Les sénateurs Tilman et Patterson ont été les deux champions de cette lutte parlementaire, où une fois de plus, a été discuté l'esprit par trop autoritaire du président Roosevelt. Les choses en sont au point que, dans l'Union, nombre de politiciens de grande envergure se récrient contre les ordres récents donnés par le chef de l'exécutif, qui, disent-ils, ignore de plus en plus les parlementaires, agit en autocrate, et compromet ouvertement la constitution des États-Unis.

PAUL D'ESMORIN.



Le prof. CAMILLO GOLGI, de Pavie, lauréat d'un prix Nobel en 1906.



Le prof. GIOSUE CARDUCCI, de Bologne, lauréat d'un prix Nobel en 1906.



Le prof. ROMAN Y CAYAL, de Madrid, lauréat d'un prix Nobel en 1906.



Le prof. J. J. THOMSON (lord Kelvin) de Cambridge, Angleterre, lauréat d'un prix Nobel en 1906.

LA VILLA ROUGE

NOUVELLE INÉDITE

A mi-côte, sur le flanc mousseux et doucement incliné de la montagne, dans un éclaboussement sombre de verdure, la "Villa rouge", maison moderne et confortable, à cinq minutes seulement des boulevards extérieurs, arrondissait sa toiture dans le ciel délicieusement clair d'un transparent mois de mai, émergeait de l'active et très mauvaise efflorescence des feuilles vertes et piquait avec un air de fête dans le clair obscur de l'érablière la couleur rose de ses briques. Vert tendre, chatoyant et doux, au printemps; féerie d'ombre et d'or à l'automne, un parc entourait l'habitation et ses dépendances, semblait vouloir l'enfermer dans la structure gigantesque des arbres séculaires, l'égayer, l'embaumer aussi avec les mille et une fleurs rustiques qui, à cette époque ensoleillée du renouveau, jonchaient le sol en odorant tapis, anémones, fleurs de fraisiers sauvages, violettes blanches et violettes bleues, fleurs printanières, fleurs exquises dont l'agreste et bien étrange parfum nous grise.

A quelques centaines de pas du jardin, où presque incessamment se promenaient des visiteurs curieux ou des invités loquaces, à l'extrémité des sentes qui dévalaient à travers les lianes enchevêtrées, et qui toutes aboutissaient au même endroit de la même clairière, par delà l'épaisseur des taillis, les arbres reflétaient leurs dômes et leurs cônes, le réseau compliqué de leurs branches et les arabesques fantastiques qu'elles décrivaient sur une nappe d'eau tranquille, profonde et qui semblait dormir à l'ombre des futaies; eau presque verte, somnolente et sournoise, mauvaise conseillère des désespoirs qu'elle fascine et qu'elle attire, seule confidente des amours naïves et des premiers serments que Georges Chateauguay, frais émoulu de l'Université Laval, et Marguerite Nesmy, petite modiste, très douce et très blonde, au regard irrésistible, au minois souriant et singulièrement expressif, avaient échangés sur ses bords.

L'immense et très jolie propriété qu'entourait un treillage à mailles étroites et serrées d'où s'échappaient en guirlandes enrubannées de fleurs des rejets innombrables de vigne folle, des pampres de toutes sortes, des liserons mauves et des liserons violets aux couleurs les plus diversement nuancées, clochettes graciles teintées de bleu, zébrées de rouge, venait d'être achetée, disait-on, par monsieur Derastigny, homme d'affaires bien connu dans les milieux financiers de la métropole canadienne, à l'occasion du prochain mariage de Mary, sa fille unique.

La nouvelle était parfaitement fondée.

Le 23 juin de la même année, Georges Chateauguay, devenu soudainement oublié des obligations antérieurement contractées, épousait dans la personne de mademoiselle Derastigny, les 200,000 dollars qu'il convoitait depuis longtemps.

Ce fut un très joli mariage.

Ils se marièrent bourgeoisement vers onze heures et demie du matin.

Madame Derastigny, quarante ans, bien conservée malgré certains revers de fortune et les désillusions d'un mariage de convenance, assistait à la cérémonie, comme elle avait dû jadis assister à son propre mariage, le corps presque affalé sur la chaise basse, les yeux vagues, le regard noyé dans la voûte étoilée de l'édifice...

Raide en son habit de gala, sans un pli, nouvellement retiré de l'armoire — l'époux qu'elle ne s'était point choisi, mais qu'on lui avait désigné (comme on l'eût fait pour le quelconque échantillon d'une robe), père maintenant d'une fille qui se mariait à son tour, trônait, satisfait,

sur un banc de velours rouge, mais paraissait à quiconque était un tantinet observateur, visiblement préoccupé de dissimuler tant soit peu, en même temps que l'intérieure satisfaction qui jaillissait malgré lui de son regard clignotant, ses vœux enfin comblés et son orgueil content.

La messe achevée, la sortie des époux aux bras l'un de l'autre, promenade lente et solennelle sur le parvis de l'église bien faite pour mettre en valeur le physique de l'un et de l'autre et l'expression recueillie de leur figure — fut tout particulièrement commentée par les nombreux invités.

Chateauguay rayonnait dans son habit noir d'une coupe irréprochable et dont le haut parfaitement repassé se moulait sur son très haut faux-col blanc qui, liliallement, ressortait — son torse cambré, son air vainqueur, qu'on eût, en d'autres temps, pu trouver un peu fat, ses gants d'un blanc immaculé faisaient comme son faux-col, très blanc aussi, l'admiration des demoiselles — Il répandait sur son passage un léger parfum et des effluves de verveine, et passait ainsi, — tantôt souriant, tantôt grave, à pas



Marguerite Nesmy, petite couturière, très douce et très blonde....

menus, à pas comptés, avec son épouse suspendue au bras gauche, — dans une double rangée d'orgueilleux chapeaux à plumes d'autruche et de huit-reflets respectueusement inclinés. Mary Derastigny, devenue madame Georges Chateauguay, avait les yeux humides comme il convient, larmes de bonheur et de joie, ou bien larmes de circonstance; un pleur de temps à autre, coulait le long de sa joue et venait tomber jusque sur sa robe, une robe exquise et neigeuse, sans falbalas ni fanfreluches... raffinement d'élégance, simplicité de bon goût, excellent exemple... exemple à suivre, marmottaient les matrones enthousiasmées, si doucement, qu'on aurait dit qu'elles priaient. Mais, de l'intérieur, on entendait les piaffements impatients des chevaux et le roulement des voitures qui s'avançaient à nouveau vers le porche à la rencontre des conjoints et de leurs invités.

Ils allaient, tous les deux, vers la sortie,

dans une apothéose de sourires et de clarté bleue; sur les vitraux de l'église splendidement colorés le soleil dardait ses caresses claires; ses rayons chauds, à travers l'épaisseur du verre dont ils reflétaient les couleurs, nimbaient de reflets étranges les nouveaux époux Chateauguay qui se dirigeaient vers la porte entr'ouverte de leur voiture. Vingt minutes après, la noce toute entière avait regagné la "Villa rouge."

A midi, on loucha royalement. Derastigny père devint jovial, et tellement expansif, que son épouse, justement effrayée, crut qu'il était de son devoir de lui pousser le coude à plusieurs reprises.

Vains efforts...

Son coquin de mari mettait à ne pas comprendre une opiniâtreté invincible.

Puis, vers deux heures, les invités se répandirent dans le jardin par petits groupes.

Plusieurs restèrent sur la terrasse, fascinés par la splendeur du magique panorama qui se déployait sous leurs yeux.

Au premier plan, en contre-bas, les jardins de la "Villa rouge" avec ses grandes allées sablées d'or fin, ses massifs de fleurs dessinant en étoile d'un rose fulgurant leurs géraniums graciles, ses bosquets, ses lauriers en fleurs...

Au second plan, le parc avec ses futaies, son immensité mystérieuse de verdure et d'ombre fraîche, et scintillante lame d'argent apparaissant entre deux arbres — le petit lac aux eaux profondes sur les rives duquel Georges, aujourd'hui marié, et Marguerite Nesmy, la blonde et candide ouvrière, s'étaient aimés, s'étaient promis....

Au troisième, Montréal, la ville immense qui prospère et qui gigantesquement s'accroît, hier encore, rien... aujourd'hui énorme et fantastique avec ses pâtés de maisons, ses échafaudages en construction, ses labyrinthes de rues, ses boulevards, ses squares, ses promenades, son port où les mâts des bateaux se dressent comme une forêt d'aiguilles, et ses innombrables clochers d'églises. Et les yeux flottant dans le vague, Georges, seul, assis sur un banc mousseux qu'ombrageait une véritable débâche de plantes grimpantes et de volubilis en fleurs rêvait sur l'immensité du tableau; de longtemps il n'avait pas trouvé la vie si bonne et l'existence si douce, la fumée bleue du délicieux havane qu'il tenait calé dans un coin de sa bouche berçait tout doucement ses souvenirs. L'avenir lui paraissait rose.

Il se sentait heureux et plein d'un inexplicable bien-être. Non pas qu'il crût que sa femme fut un composé précieux et rare — comme on en rencontrait encore jadis — à base de toutes les vertus domestiques et de toutes les qualités conjugales — il l'ignorait complètement et ne s'en préoccupait pas davantage — non pas que celle qu'il avait choisie pour compagne fut extrêmement jolie, — un nez retroussé avec des yeux gris et des sourcils presque absents dans l'épatement carré d'une petite face de poupée, mais la "Villa rouge", avec ses appartements princiers, ses nombreuses dépendances, ses jardins bien entretenus, aux allées soigneusement ratissées, ses arbres verts et ses futaies qui dégringolaient sur la pente, faisaient dans son cerveau emplir d'amour-propre et d'impérieux besoins de réclame, la plus incroyable salade de vanité satisfaite, d'orgueil excessif, de glorification savoureuse.

A l'étroite compréhension du bonheur qu'il était en train de se forger, cela suffisait amplement.

Mais alors sous la clarté rouge du soleil qui commençait à baisser entre les petites feuilles des volubilis qui tremblaient agités par le vent

très doux du soir, les eaux du lac minuscule entre deux arbres, apparaissent, immobiles et couleur de sang.

Et le souvenir de Marguerite Nesmy lui revient. Et lorsque huit heures sonnèrent, le jardin et le parc s'embrasèrent tout à coup, la verdure prit sous la clarté subite des multiples lampions multicolores des airs de fête et d'indescriptibles teintes, les baies vitrées de la "Villa rouge" découpèrent de grandes flambées claires dans la nuit. Les sons joyeux d'un orchestre se prolongèrent avec des vibrations indéfinies; dans les branches bien des oiseaux se réveillèrent en sursaut.

Puis, dans le salon merveilleusement tapissé de velours rouge aux éclats sombres; fiévreux, emporté, avec des pas rapides, des mouvements en désordre, le premier quadrille commença.

O le spectacle luxueusement émouvant, la réjouissante fête qu'un bal fleuri avec ses entraînant valse aux fugues éperdues, ses continus frôlements et l'enivrante splendeur qui se dégage de l'ensemble.

Hortensias bleus, camélias blancs en déluge sur les robes de neige et les cheveux de jais, fleurs étalant la délicieuse efflorescence des pétales, la délicatesse des boutons fragiles au jaillissement fauve des lumières. Mais, ô robes étincelantes, corsages audacieux, et vous, énigmatiques et silencieux habits noirs, qui fatigués de la danse, vous reposant debout dans l'enfoncement des croisées, semblez posés comme des points d'interrogation formidables sur la blancheur étincelante des rideaux frais; il y a une femme qui vous regarde au dehors, une femme qui vous regarde et qui vous boit de son regard.

Marguerite!...

Celle à laquelle personne ne songe et qui pleure, le coeur fiévreux, le front collé contre la vitre; Marguerite... qui s'est introduite à la faveur de la nuit jusque dans le jardin des Chateauguay, s'est approchée des fenêtres, qui voit et ne peut être vue, dissimulée et se confondant avec l'ombre, souffrant atrocement de ne pas voir souffrir les autres!

Marguerite Nesmy, l'ancienne fiancée de cet homme qui, là-bas, dans le fond de la salle, près du buffet chargé de gâteaux et de liqueurs fines, boit des lampées de champagne et sourit aux jolies femmes.

* * *

Un bruissement de pas qu'on étouffe, de petits craquements secs sur le sable, l'abandonnée s'est mise en marche. Ses idées sont molles et ses jambes flasques. Elle traverse les allées, coupe au plus court par les pelouses, et le gazon se meurtrit sous ses pieds; elle s'égare au hasard dans le parc, dévale le long des sentiers déserts, arrive près du lac, le lac minuscule aux eaux presque vertes, immobiles, somnolentes, sournoises et s'arrête.

Il y a des lampions aux fenêtres du premier étage et des lumières dans le jardin.

La "Villa rouge" flamboie.

Marguerite se voit perdue.

Elle est trompée dans son amour, sévèrement jugée par ses parents et ses amies.

Anéantie par la douleur, longtemps Marguerite demeura prosternée, en prière, là où jadis elle avait ébauché ses rêves de bonheur. Peu à peu la quiétude se fit en son coeur; elle s'en alla à pas lents, plaignant l'infidèle, indigne de son amour pur et honnête.

Marguerite Nesmy est devenue Soeur Ste-Angèle, elle fait la classe aux tout petits. Parfois, ses paupières qu'on croirait humides se relèvent, découvrant le bel orbe des prunelles bleues où rien des convoitises humaines et charnelles ne se reflète, puis se baissent, tout doucement, pour voiler le mystère d'une âme tendre, d'une âme angélique.

EDOUARD JOYEUSE.

LE PRIX VIE HEUREUSE

Les prix de l'Académie sont, de par la volonté de leurs fondateurs, attribués à des oeuvres strictement définies. Les Goncourt en fondant par leur testament un prix simplement attribué, sans qu'il fût posé de candidature, après débats et par le vote, à un homme de lettres, auteur du meilleur roman de l'année, ont créé une autre spécialisation. Dans le seul champ des oeuvres d'imagination les clauses de leur testament éliminent encore les poètes et les femmes.

Il appartenait à une revue "La Vie Heureuse", dirigée par une femme et spécialement destinée aux femmes de supprimer, avec les autres, cette double restriction. Le Prix de "Cinq mille francs", dit "Prix Vie Heureuse", qui est attribué chaque année par un jury composé de femmes de lettres, est destiné au meilleur ouvrage de l'année, imprimé en langue française que l'auteur soit un homme ou une femme; qu'il soit écrit en vers ou en prose, qu'il soit roman mémoires, drame, etc., etc.

La variété du jury, où la poésie, l'érudition, toutes les sortes du roman, la critique littéraire et la critique sociale, l'histoire et le drame se rencontrent, rend plus précieux l'accord qui se fait sur le nom d'un auteur.



ANDRÉ CORTHIS.

Lauréate de la Vie Heureuse, pour son livre de poésies :
GEMMES ET MOIRES.

Le jury du "Prix Vie Heureuse", lors de sa fondation, se composait de: Mmes Juliette Adam, Arvède Barine, Th. Bentzon, Jean Bertheroy, C. de Broutelles, Pierre de Coulevain, Alphonse Daudet, Delarue-Mardrus, Dieulafoy, Claude Ferval, Judith Gauthier, Lucie Félix-Faure-Goyau, Daniel Lesueur, Marni, Cautelle Mendès, comtesse Mathieu de Noailles, Georges de Peyrebrune, Poradowska, Gabrielle Réval, Séverine, Marcelle Tinayre. Mmes P. de Coulevain et Arvède Barine ont donné leur démission et Mme Duclaux a été appelée à faire partie du comité.

Le Prix Vie Heureuse fut attribué pour la première fois le 28 janvier 1905 (Prix portant sur l'année 1904) à Mme Myriam Harry pour la "Conquête de Jérusalem."

Enfin, en 1905, le lauréat fut M. Romain Rolland, auteur de Jean Christophe. Cette année même, le Prix Vie Heureuse pour 1906 a été attribué à Mademoiselle André Corthis, une toute jeune fille, auteur d'un délicat volume de vers: "Gemmes et Moires?"

♦

Nous prions Madame C. de Broutelles, directrice de la "Vie Heureuse", de bien vouloir recevoir nos chaleureux remerciements pour le joli volume intitulé: Le prix "Vie Heureuse", qu'elle nous a fait l'amabilité de nous adresser.

LA RÉDACTION

LES BRODEUSES

(Reproduction autorisée)

Parfois, comme celui qui, s'étant mis debout
Sans réfléchir combien, sur lui, la poutre est lasse,
Fut heurté par le bois ou griffé par le clou,
Et, désormais, ne veut qu'être humble, et se ramasser;

Ramassé sous le choc des heures malchanceuses,
Le coeur se plie en des rêves peu compliqués,
Il revoit longuement d'anciennes brodeuses,
Dans un pays de pluie, habitant près des quais.

Chacune était tranquille avec des doigts étroits,
Leur rêve s'enroulait alentour de lui-même,
Étroit comme la baguette enroulée à ces doigts,
Lentes, elles brodaient des voiles de baptême.

Où les fils s'emmêlaient et germaient en ramages,
Pour des princes lointains, à naitre dans cent ans,
Et des robes d'amour pour les dames futures
Qu'ils épouseraient, dans infiniment longtemps.

Pour des présents qu'aux évêques feront des robes,
On donne le lin en nappes pour l'église;
Chaque fleur, très savante, occupe plus d'un mois,
Puis on meurt, aux deux tiers de la tâche entreprise.

Que finira l'enfant, que décida l'aïeule...
Sérénité du bon labeur impersonnel!
Point même le souci d'avoir fait, à soi seule,
La robe, ni le voile ou le linge d'autel;

Mais que parce qu'on a vécu, tout simplement,
La toile, d'un bouquet de plus, se déliquette;
Ambition où l'on s'absorbe absolument
Et qui repose, étant complète et satisfaite!

Le métier luit au soleil gris des vitres vertes;
Un reflet de géraniums le tache; l'eau
Qu'on entend fait danser, jusqu'aux places désertes,
En clapotis, le coeur béat d'un gros bateau.

L'église en face. Un choc de portes. Ce jasmin,
Qu'entre ses bras croisés, apporte une fervente,
Crépuscule déjà. C'est dimanche demain.
Une hâte! La main est toute impatiente,

S'activant à cintrer la fibre d'un pétale,
Avant la nuit, avant la fête. — Et le loisir,
Dans la chambre paisible où, paisible, il s'étale
Sur ces coeurs et ces doigts, est meilleur qu'un plaisir

♦

LA PROCESSION

Croquis d'Espagne

I

Sur deux files, grêles et ronds,
Droits, penchés, pleurants, incolores,
Falots dans le jour vif encore,
Sur deux files les cierges vont.

C'est un fil double qui faufile
A menus points très compliqués,
De la cathédrale aux vieux quais
Qui faufile toute la ville.

Ah! ce fils, se prolonge-t-il!
Par toute la ville les âmes
Sont attentives à ces flammes;
Les âmes pendent à ce fil

Par grappes, ainsi qu'au marché,
Les raisins que l'on fait sécher.

II

Les vieux balcons rugueux de rouille
Sont, de vieux damas, habillés.
Parmi les cheveux appuyés,
Le damas effrangé s'embrouille.

On se penche... Les fronts sont blancs.
Chaque fenêtre grande ouverte
Révèle la chambre déserte,
Le miroir, les rideaux à glands,

La commode, auprès de l'alcôve,
Avec la Vierge aux bleus satins,
Dont brille, frotté le matin,
En cuivre neuf, le Coeur qui sauve.

Mais voici qu'au bout de la rue,
L'Hostie, enfin, est apparue.

III

Extase!... Désir de la mort.
Délire: mourir d'un supplice!
Les mains, qu'exalte le Calice,
Se joignent sur leurs bagues d'or.

Désir du ciel! L'Hostie avance,
Pénitence! Mort de la chair.
Le vent doux souffle de la mer
Et sur le silence, balance

L'odeur d'îles qui sont là-bas,
Dans la mer lumineuse et plate.
Extase! Quel fruit mûr éclate,
Dans ces îles qu'on ne voit pas?

Les mains, en se joignant trop fort,
S'écorchent à leurs bagues d'or.

ANDRÉ CORTHIS.

Poésies détachées de "Gemmes et Moires", volume couronné par le jury de la "Vie Heureuse", jury dont nous donnons la photographie dans notre première planche hors-texte.

SOUS LE MONT ROYAL

(NOUVELLE INÉDITE)

Quand il eut fermé son livre, les yeux un peu las sous ses lunettes d'or, après un bâillement solennel qui annonçait toujours chez lui une suprême satisfaction, Jacques Lemarbre, un vieux rentier encore plein d'illusions et de croyances aux féeries, se renversa sur sa chaise bergère et pensa : " Pourquoi, diable ! tous ces contes des Mille et une Nuits ne se renouveleraient pas dans notre charmant Montréal ? Si l'on voulait se donner la peine, je crois bien que l'on trouverait chez nous les merveilleux palais d'Aladin. Ces génies de l'antiquité ne sont point morts, et comme le Canada est un pays pas bien exploré encore, je suis sûr que l'on doit rencontrer des fées dans nos montagnes et dans nos forêts. Oh ! que je voudrais connaître avant de mourir ces merveilles d'un monde ignoré dont le récit charmerait plus tard les instants ennuyeux du soir ! "

Puis, fatigué d'un tel effort intellectuel, le vieux Jacques laissa tomber sa tête sur son épaule, avec un gros soupir, comme pour dire : " Je suis parti... pour le monde des rêves ! "

Cela ne faisait pas bien longtemps qu'il était monté sur la diligence, en route pour le vieux royaume de Morphée, quand il aperçut dans un coin de la voiture un jeune homme délicat, beau, majestueux. Il le regarda avec son attendrissement bourgeois, et le voyant sourire, se mit à pleurer de tendresse.

Le jeune prince somptueusement vêtu de drap d'or et de pourpre avec un large tricorne bleu galonné, se leva aussitôt et vint auprès du rentier s'informer du motif de ses pleurs.

— Oh ! ce n'est rien, mon beau prince ! rien qu'un petit sursaut de mon cœur trop ému. Je vous admirais tout à l'heure et je vous trouvais si charmant...

— C'est ainsi que vous étiez à vos vingt ans !

— Hélas ! mon beau prince, c'est un passé bien lointain !

— Oui ; mais le roi, mon père saura vous faire revivre en songe ces heureuses années de jeunesse ! Voulez-vous m'accompagner, je vous conduirai dans un pays merveilleux que l'on ne soupçonne même pas dans le monde de la réalité. Mon père me l'a donné en cadeau à ma naissance, je l'habite avec tout un peuple de lutins et de fées. "

Le vieux Jacques Lemarbre sursauta. Un pays merveilleux comme dans les contes de Mille et une Nuits !...

— Ah ! ça, mon beau prince, je vous suivrai de tout cœur, dit-il en jetant ses bras autour du cou du jeune homme et approchant sa lèvre pour effleurer le visage de son compagnon. Ah ! je pourrai mourir heureux, après ce voyage ! Voir un pays merveilleux !...

La diligence avait roulé bon train. On était arrivé à un carrefour plein de roses et d'orangers. Une plaine magnifique s'étendait à gauche dans un vif coloris de toutes les fleurs.

— Venez, dit le prince, mon royaume commence ici.

Tous deux descendirent, et, tandis que les autres voyageurs poursuivaient leur route, s'enfoncèrent dans une avenue profonde bordée d'arbres magnifiques. Le ciel était d'un bleu pur, et la lune de son disque d'or, laissait tomber une clarté tendre et pâle où se jouaient comme des diamants les étoiles de la nuit ! Une brise fraîche et lente venait caresser le visage des deux promeneurs et les enivrait du troublant parfum des fleurs, de la jeunesse et de l'amour.

M. Jacques Lemarbre s'arrêtait souvent pour

contempler la nature endormie dans cette beauté élyséenne et surtout pour jeter un regard plein de choses aux jolies nymphes blondes qui éclosaient de la verdure au passage du prince.

Après mille détours dans ce jardin multicolore où les oiseaux jasaient sans trêve, se lançant leurs trilles moqueurs du haut des érables et des mélèzes, ils arrivèrent au pied d'une montagne où s'élève un immense château.

— C'est ici mon palais, ami, dit le prince ! Les génies du royaume de mon père l'ont élevé et nul n'y peut entrer qui ne soit jeune.

— Bel espoir déçu !... Je ne le verrai donc point, demanda M. Jacques, en versant d'abondantes larmes.

— Séchez vos pleurs, ami ! J'ai le pouvoir de rendre la jeunesse aux vieillards.

Ayant dit ces mots, l'adolescent toucha du doigt le front du vieux rentier et subitement la fraîche jeunesse revint sur ses traits adoucis, dans ses yeux moins enfoncés, sur ses lèvres plus lisses.

Ses habits de pékin tombèrent de ses épaules par enchantement et il se retrouva tout à coup vêtu comme le prince d'une belle tunique rouge et de hauts de chausses bleus.

Un petit sentiment de vanité vint alors lui caresser son vieux cœur de rentier ! Ce qu'elle serait contente de le revoir dans cette jeunesse des premières amours, la bonne madame Lemarbre, sa digne conjointe. Ce serait un beau rêve assurément... Hélas ! dans tous nos bonheurs ici-bas, il manque toujours quelque chose !

Guidé par le maître de ces lieux, M. Jacques franchit une grande porte en ogive dont les pilastres étaient d'onyx, les gonds d'or et la boiserie de cèdre. Une lueur bleue se répandait en une douce coulée dans une immense chambre, dorée partout, avec des lustres électriques pendus aux encoignures et qui faisaient jouer dans les sculptures du plafond comme un rêve bleu incessant. Les nymphes vêtues de nuages de pourpre, les fées aux longues robes diamantées ornaient cette salle comme des statues. Au milieu se dressait une table de marbre blanc avec des liqueurs et des mets succulents...

— Ami, dit le prince, la longueur de la route a dû vous fatiguer. Il faut que vous vous restauriez ; mangez !

Le rentier ne se fit pas prier deux fois.

Il prit un fauteuil de velours cramoisi, s'approcha du festin et se mit en devoir de faire honneur aux plats de son hôte.

De gentils lutins voltigeaient d'un lustre à l'autre dans la fantaisie des lumières bleues, venaient le servir et lui versaient l'ambrosie...

Dans ce monde étrange, il se rappelait cependant l'autre où il avait vécu. Ces lustres brillants, il les avait vus quelque part ! Où ? il n'aurait pu le dire !

Mais ces nymphes et ces fées avaient bien, l'une le nez de Mlle Alice, l'autre les yeux de Mlle Antoinette, celle qui penchait la tête comme pour recevoir un secret d'amoureux, les cheveux bruns de Mlle Bernadette ! la timide qui cachait son regard dans le fond de sa main, avait bien, elle aussi, les lèvres mutines et pleines de baisers de Mlle Corinne.

Ces lutins qui venaient gentiment remplir son assiette et sa coupe, il se rappelait leurs figures enfantines enfouies sous les draps à dentelle des berceaux ; c'étaient ses petits-fils, ses neveux, ses enfants d'autrefois...

Et tout en contemplant ces figures aimées, M. Jacques dévorait silencieusement les dindes,

les poulets, les perdreaux, ces fines volailles qu'il avait vues au marché Bonsecours et qui lui paraissaient au temps de Noël si peu appétissantes. " Je voudrais bien avoir son cuisinier, pensa-t-il, Léonie gagnerait à venir apprendre la cuisine à son école. "

Chaque pensée marquait le temps d'opération de chaque coup de fourchette. Il se sentait de taille, aujourd'hui, lui toujours dyspeptique, à vider tous les plats, à boire tous les vins et toutes les liqueurs. Mais elle était étrange la saveur qu'avaient tous ces sirops d'érable qu'il connaissait bien pourtant ; toutes ces pâtisseries délicates et remplies de crème que Mme Léonie, sa digne compagne, édifiait sur la table du dimanche, et qu'il goûtait à petites dents comme un grand difficile !

Les bouteilles de vin portaient les étiquettes d'une maison inconnue mais enfin, c'était du vin du pays, fait avec des raisins secs et des raisins de Californie, avec pas mal de sucre et d'alcool de betterave. L'autre bouteille d'un bouquet plus fort, c'était le bon vin d'airelles, le vin campagnard que tante Sophie, une vieille fille de quatre-vingt-dix ans et plus, lui servait aux visites de nouvel an, quand il promenait sa rente jusqu'à Chambly.

Dans ce pays de merveilles on ne mangeait donc, on ne buvait rien autre chose que dans son cher Canada ?...

Il en était là de ses réflexions, quand un petit lutin, tout gai, lui offrit une coupe de liqueur !

— Ami, dit le prince, pour voir les magnificences de mon palais, vos yeux doivent quitter la vie mortelle qui les anime. Cette ambrosie vous rendra dieu comme moi. Buvez et venez !

Tremblant, M. Jacques vida sa coupe et subitement son regard prit une acuité extraordinaire : tout ce qu'il voyait était merveilleux, les âmes se matérialisaient comme des divinités pleines de grâce et de charme, les lèvres des nymphes s'animaient et il sentait dans son cœur naître un amour immense comme le monde et durable comme l'éternité.

Conduit par le prince, il pénétra dans une voûte scintillante où les plus délicates architectures se mariaient dans une mésalliance pittoresque aux grossières ébauches des sculpteurs.

Dans les parois d'un mur aux incrustations d'or et d'ivoire, était caché un secrétaire où le prince déposait ses richesses, ses bijoux et un talisman. Devant la porte, le jeune homme fit un signe magique et elle s'ouvrit...

A la vue des trésors accumulés dans cette étagère, le vieux rentier eut une défaillance, et s'écria : " A moi les richesses ! A moi les trésors ! "

— Les hommes qui viennent de ton royaume, dit le prince, ne peuvent les porter sans qu'il leur arrive malheur.

— Malheur ! répéta l'écho de la voûte.

Et M. Jacques frissonnant redit : " Malheur ?... "

Puis il pensa : " Je les veux ces trésors, ces bijoux ! A moi ! "

Le prince le regarda avec pitié. " La richesse est inutile dans mon royaume. Voici un talisman qui vous rendra heureux. Prenez ! " C'était une main de singe... Dépité, le nouveau dieu la laissa tomber.

" Incrédule, dit le prince ; cette main vous ouvrira toutes les portes de mon palais. Il suffit de l'agiter en l'air pour que trois vœux soient exaucés. Sachez, malgré votre jeunesse, en bien user, et n'oubliez pas que les trésors cachés dans ce mur portent malheur ! "

De nouveau, l'écho redit: "Malheur!" M. Jacques reprit: "Malheur?..." Puis la porte se referma et le prince avait disparu...

Un moment après, le nouveau dieu se retrouvait pensif devant cette cachette mystérieuse. Oui, il voulait ces richesses, il les aurait. Mais avant de les prendre, il crut meilleur de visiter le palais. Il s'avança donc vers une porte immense en airain, il y posa la main de singe et tout d'un coup elle s'ouvrit sur un long corridor illuminé par des étoiles brillantes. Au fond un jardin se dressait: plein de fleurs. Sur le bord d'un lac calme et bleu, une jeune fille se penchait et se mirait dans l'onde limpide. Quand elle entendit sur la mousse le pas du visiteur, elle s'arrêta interdite, releva les yeux. De grosses larmes coulaient sur ses joues rosées. Une tristesse mortelle imprégnait son visage et son front.

—Quelle noble femme, pensa M. Jacques; mais pourquoi cette tristesse?

Le visiteur s'était arrêté; il contemplait cette figure morose où devait s'écrire à chaque instant la vie amère d'une malheureuse. Jeune et beau, possesseur d'un talisman capable d'exaucer trois vœux, il se sentait au cœur une compassion, une pitié, plutôt un amour. Il pouvait faire naître le bonheur, ce bonheur serait pour elle!

—Inconnu, dit la jeune fille qui s'était levée, nul être vivant que le prince de ce royaume n'a le droit d'entrer dans ce jardin. Retournez! Les portes ne s'ouvriront pas! Sortez! vous pourriez mourir ici!

—O déesse!

—Je ne suis pas déesse!

—Qui donc êtes-vous?

—Je suis une princesse, prisonnière du roi des rêves. J'ai été donnée au beau prince, le maître de ce palais, et captive, je pleure.

—Vous êtes solitaire? Nul ne vient égayer votre captivité dans ce séjour si ravissant, si merveilleux, si féérique...

—Un ange vient parfois qui s'appelle l'Espoir! Il me promet la délivrance, le retour à la vie, à la vie réelle. Les rêves m'ont emprisonnée, et mes rêves ne finissent pas!

—Princesse, je puis ouvrir toutes les portes. Votre maître m'a donné ce talisman, cette main de singe. Je puis formuler trois vœux, ils seront exaucés.

—Inconnu, fuyez vite ce royaume des songes! Fuyez au plus tôt. L'homme qui y descend n'en revient jamais heureux!

Le jeune homme la regardait disant ces choses. Et à chaque mot de sa parole harmonieuse, il sentait tomber sur lui comme une rosée d'amour qui le pénétrait, qui l'imbibait. Elle était belle cette vierge au bord de l'eau... sa main relevait de temps à autre sa chevelure d'or qui s'enroulait en larges rubans sur ses blanches épaules; son front se penchait comme pour poursuivre une vision qui fuit, ses yeux sondaient le lac profond et souvent comme des perles, coulaient des larmes.

M. Jacques immobile, tournait en tous sens la main de singe. Il songeait à délivrer cette princesse si belle, si douce, qui l'aimerait.

—Princesse, dit-il, se jetant à ses genoux, ma vie vous appartient, je vous offre votre délivrance.

—Le pouvez-vous? demanda-t-elle éperdue.

—Ce talisman vous servira. Formulez un désir, il s'accomplira.

—Je demande l'amour!

Le jeune homme agita la main de singe en l'air, et aussitôt sur la rive du lac, apparut un génie sous la forme d'un adolescent.

La princesse lui tendit les bras, lui sourit et l'Amour s'avança vers elle, se laissa embrasser et lui prit son cœur.

M. Jacques regardait, trépidant, ce tableau délicieux où ce nouveau venu prenait la place qu'il avait convoitée.

N'était-il pas jeune? N'était-il pas beau? Ne lui offrait-il pas la délivrance? Et quand la jeune fille souhaitait l'amour, n'était-il pas prêt à se donner à elle pour la sauver et pour l'aimer? Alors il sentit une jalousie féroce se faire jour dans son âme. Il voulut souhaiter que le génie disparût, qu'il la laissât seule souffrir dans sa captivité. Mais en voyant ce visage si gai après avoir été si triste, il hésita et voulut fuir.

—Inconnu, cria l'Amour, écoutez! L'amour est éphémère, ce soir je serai mort. Ne vous éloignez pas, sauvez cette princesse quand je ne serai plus. L'amour vit au pays des rêves... il y meurt aussi... Quand je ne serai plus, sauvez cette princesse.

Le jeune homme écouta stupéfait, attendri. Il ouvrit la bouche pour répondre et sa parole s'étouffa dans un sanglot.

—Je resterai, murmura-t-il, jusqu'à ce soir, et je la délivrerai et nous irons ensemble au pays de la vie réelle.

Et pendant que la Vierge et l'Amour, innocemment s'aimaient, M. Jacques attendit.

Les jours sont brefs dans le pays des songes. Le soir vint. Les bras de la jeune fille insensiblement se détachèrent du génie, son front s'écarta lentement de sa joue, ses yeux se fermèrent peu à peu, leur babil se ralentit, puis l'Amour s'arracha de la princesse et disparut dans les ondes du lac.



Il se renversa sur sa chaise berceuse et pensa.

L'ombre morose revint aussitôt obnubiler le front de la vierge. Elle serra ses deux mains convulsivement contre sa poitrine, laissa retomber sa tête sur son sein, regardant dans les flots bleus, le cher disparu...

Subitement elle se réveilla de sa torpeur. Elle cria: "Délivrez-moi, délivrez-moi du pays des songes! Je souffre! Je suis trop malheureuse et trop captive, délivrez-moi!"

Le jeune homme s'approcha d'elle, lui tendit la main, la releva.

—Princesse, formulez un vœu, dit-il.

—Ah! délivrez-moi du pays des songes!

Il agita en l'air la main de singe, et une fée apparut.

—Il n'est à ce palais qu'une issue. Pour fuir de ce royaume, il faut que vous portiez les richesses cachées dans la voûte voisine, dans les parois du mur. Je vous indiquerai l'usage que vous en devrez faire.

—Les hommes qui viennent de ton royaume ne peuvent les porter sans qu'il leur arrive malheur, murmura sourdement le jeune homme.

L'écho du jardin redit le mot: "Malheur!" et la vierge tressaillit.

—Venez, dit la nymphe à la princesse. Et vous, jeune homme, commandez à la porte de s'ouvrir.

M. Jacques posa la main de singe sur la porte qui roula sur ses gonds.

—Bien! Puis arrivés en face de l'encadrement d'or et d'ivoire:

—Encore celle-ci, ordonna-t-elle.

La porte fut ouverte.

"Prenez ces trésors..."

"Malheur", répéta M. Jacques, tandis que ses mains tremblantes retiraient les bijoux qu'il donnait à la jeune fille.

Elle s'en était parée, comme la princesse, fille du roi des rêves. Et les diamants, les émeraudes, les rubis, les topazes, toutes perles brillantes qui fascinaient les yeux et charmaient la pensée éclataient sur sa robe de velours bleu comme des étoiles dans l'azur.

Tous trois ils traversèrent de nouveau le long corridor et le jardin paisible. La porte dissimulée dans le feuillage leur ouvrit une issue sur une caverne sombre, dans un dédale de sentiers.

—Jetez un diamant, dit la fée.

La jeune fille en détacha un de sa robe, le jeta à la voûte, et il s'enchaîna dans le roc brillant comme une ampoule électrique. La grotte immense se dessinait fantastique avec des stalactites épaisses et suintantes, des laves sales et rugueuses, des rocs creusés comme si le vent les avait fouaillés.

Des monstres hideux se sculptaient dans la pierre et semblaient hurler après les trois visiteurs.

M. Jacques s'arrêta peureux. La princesse se serra contre lui, tremblante.

—Ami, dit-elle, gardez-moi, j'ai peur. Non! c'est trop affreux, retournons!

—Du courage, répondit la fée, marchez! Il faut sortir d'ici.

—Venez, chère princesse, reprit M. Jacques, je suis votre défenseur, ne craignez plus rien.

Ils avancèrent au milieu des fantômes dressés contre les parois des rochers, frôlant la tête des monstres aux yeux caves.

Ils avaient fait à peine quelques pas qu'une partie de la grotte s'écroula, la lumière du jour filtra dans les interstices des pans abattus, une brise s'engouffra qui glaça la sueur au front de la vierge et qui fit tressaillir le jeune homme.

—Le souffle de la mort, soupira la fée.

—Grâce, implora la princesse! Non pas la mort, maintenant!

—Jetez-lui votre croissant d'or, reprit la fée.

La princesse enleva le croissant d'or qui retenait les bandeaux de sa chevelure et le jeta aux pieds de la Mort. Le squelette terrible drapé de blanc, se pencha, ramassa le croissant, l'admira, et subitement il devint une faux éclatante.

Et la Mort sourit... et disparut.

Une à une les roches énormes qui s'étaient écroulées en chaos, la minute d'avant, descendaient dans un précipice sans fond, d'où l'on entendait monter comme un lugubre concert d'espairs brisés et d'illusions écrasées. Et sur toute cette ruine abîmée, l'eau fit son lit large, torrentueux, bruyant, barrant le passage aux voyageurs.

—Jetez votre collier d'or, ordonna la fée.

La princesse hésita. Il était si beau...

—Jetez votre collier d'or, ordonna la fée. la fée.

La vierge détacha le collier d'or pendu à son cou d'albâtre, le jeta au sein des flots tumultueux, et soudain il s'éleva, s'étendit au-dessus du fleuve en une arche gigantesque qui prit les deux rives. Ils traversèrent le pont et se trouvèrent dans une chambre obscure, où des loups affamés hurlaient.

—Ami, clama la jeune fille, sauvez-moi de la dent des loups.

Le jeune homme la prit dans ses bras au moment où elle défaillait.

—Chère princesse, lui répondit-il, ayez courage. Je suis là pour vous défendre. Vous savez que je vous aime!

—Vous m'aimez? interrogea-t-elle, subitement revenue à la réalité.

—Pour vous sauver, je veux tout affronter; pour me faire aimer de vous, je veux braver tous les dangers.

—Merci, gentil amant, répondit-elle. Merci, mais souvenez-vous que l'amour ne vit qu'au pays des songes.

—Ah! je suis jeune, je suis immortel, je vous aimerai toujours.

—L'amour est éphémère... il naît le matin et meurt le soir.

—Mon amour sera éternel!

La fée les contemplait dans ce colloque amoureux. Et les loups féroces hurlaient, dans l'ombre, leur tête sans yeux...

—Jetez des émeraudes, dit la fée.

—Comme il faut se dépouiller de tout, répliqua la jeune fille.

Elle détacha les émeraudes fixées à son corsage et dans ses cheveux et les jeta aux loups. Aussitôt deux yeux vinrent briller de chaque tête dans l'ombre et devant ce couple si beau et si amoureux, les bêtes fauves s'approchèrent soumissées, caressantes, et se couchèrent aux pieds des deux amants.

La salle était murée partout. Aucune porte, aucune issue. Dans un coin un escalier descendait... Le jeune homme l'explora le premier. Il était court.

—Un abîme, cria Jacques.

—Ciel! s'exclama la vierge. Perdus, nous ne sortirons jamais d'ici. Ami, nous allons périr.

—Confiance, chère princesse.

—Oui, courage, ajouta la fée. Suspendez vos chaînes d'or au-dessus du précipice.

Les chaînes d'or devinrent un câble solide.

—Descendez, dit la fée.

Le jeune homme prit dans ses bras l'enfant qui pleurait de frayeur, s'accrocha à la corde et se laissa glisser. Ce fut un siècle d'angoisses que cette minute sans fin où leurs pieds approchaient toujours d'un abîme sans fond, où ils ignoraient ce qu'ils allaient trouver, au bas.

Une porte se dressait à gauche dans l'envoûtement d'une nouvelle caverne étroite et ténébreuse. Il fallait la franchir, ou bien c'était la mort au pied du gouffre. Le sol se dérobaient en une pente rapide et fuyait dans un tunnel horrible à voir.

Retenu d'une main à la corde, le jeune homme frappa l'ouverture avec la main de singe. Aussitôt elle s'éboula, mettant à nu, une épaisse forêt traversée d'un sentier seulement.

Ils allaient pénétrer dans le bois qu'éclairaient les dernières lueurs du jour, quand une bête étrange et difforme se posa devant eux leur barrant le chemin. Elle avait une tête de singe et des yeux de lynx. Elle parlait un langage barbare. Nul n'entraîna dans son domaine qui ne lui eut arraché d'abord son secret.

Le jeune homme s'avança vers le sphinx. La bête hurla.

—Prenez garde, dit la fée. Il faut qu'elle vous donne le secret pour ouvrir cette barrière qui défend la forêt. Interrogez-la!

—Gardien de ces lieux, demanda Jacques, enseignez-nous le moyen de sortir du royaume des songes.

—Qui est entré dans ce royaume n'en sort plus, répondit le sphinx.

—Il s'agit de délivrer une prisonnière.

—Elle restera captive!

—Prends garde, répliqua le jeune homme impatient, je te tuerai.

—Je ne meurs pas, répondit froidement la bête.

—Pitié! Ayez pitié de nous! supplia la princesse, se prosternant à genoux.

—Le gardien de ces bois est inflexible et inexorable. Pas de pitié!

—Pitié! répéta-t-elle, en pleurant...

—Que te faut-il? demanda le jeune homme. Veux-tu ma vie?

—Et qu'en ferais-je?

—Veux-tu de l'or, de l'argent?

—Qu'en ferais-je? Je veux le diadème du prince, le diadème caché dans les murs de l'autre.

—Prenez-le, dit la princesse. Voilà ce diadème!

Elle l'enleva de son front et le présenta au sphinx.

Lui, le broya sous sa mâchoire, le brisa sous ses pattes, l'anéantit.

—Qui donc es-tu? demanda M. Jacques.

—Je suis l'Anarké: le démolisseur des rois!

—Enseigne-nous, Anarké, le moyen de sortir d'ici!

—Vous direz trois fois à la barrière: "Le diadème n'est plus, les rois ne sont plus." Comme elles n'auront plus de maîtres, les portes obéiront.

M. Jacques s'approcha de la barrière et dit: "Le diadème n'est plus... les rois ne sont plus." Il répéta trois fois les paroles magiques et les portes s'ouvrirent.

Devant eux, c'était un magnifique verger où mûrissaient des pommes d'or, des oranges au captivant parfum, des pêches purpurines et des abricots veloutés.

—Reposons-nous ici, dit la princesse. J'ai soif. Je mangerai des pommes.

Elle s'assit sur un tertre de verdure, à l'ombre des glycines grimpantes et des lianes entrelacées. Le jeune homme vint se placer à ses côtés et lui fit la cour.

Elles durèrent longtemps leurs effusions juvéniles. Dans ce jardin silencieux, leur amour éclosait frais comme des roses et c'eût été divin que cette vie perpétuelle, à deux, s'il n'avait fallu fuir pour éviter la colère du prince apprenant que sa captive lui échappait.

—Hâtez-vous, dit la fée.

On se leva. On s'enfonça dans les sentiers parfumés, on monta des escaliers de marbre blanc enguirlandés, à la rampe, de touffes de roses et d'héliotropes, partout coulaient des rivelets au fil argenté, avec leur murmure de confident discret, chuchoté à la mousse timide. Une attraction irrésistible retenait la princesse à ce séjour céleste. Jusqu'ici elle n'avait vu que des cavernes sombres et des monstres horribles. Sa pensée s'égayait dans cette merveille douce et calme: il lui coûtait de la quitter.

Enfin ils arrivèrent au dernier perron qui les mena dans un dernier bouquet d'arbres. Ils venaient de s'y enfoncer, quand on entendit retentir le pas d'un cavalier. Le prince courroucé se promettait de châtier les coupables.

—Vous êtes perdus! dit la fée.

Au moment où le prince franchissait le dernier ressaut de terrain:

—Soyons invisibles, souhaita le jeune homme en agitant la main de singe, en l'air.

Aussitôt le bouquet d'arbres devint solitaire, et le cavalier ne voyant personne, rebroussa chemin.

Quand ils réapparurent dans le silence épouvanté du jardin, le bruit des pas du cheval s'enfuyait dans les immensités cavernueuses du royaume. Ils étaient sauvés!

Mais quand ils crurent poursuivre leur chemin, une fosse se creusa devant eux, vomissant de la flamme.

Désespérés, ils s'arrêtèrent. La jeune fille versa des larmes sans s'apercevoir qu'elles formaient un torrent, et qu'elles allaient éteindre le feu.

Ils franchirent rapidement le fossé à demi éteint et se trouvèrent à ciel découvert au sommet d'une montagne.

—C'est ici que finit le royaume des songes, dit la fée. Je n'ai plus besoin de vous guider dans le monde de la réalité. Soyez heureux! Adieu!

La fée était disparue que la jeune fille l'écoutait encore et la regardait encore avec la sensation d'un malheur terminé, mais que l'on quitte à regret.

Puis elle laissait dans cette fuite tous les bijoux enlevés de la cachette. Plus de diamants, plus de topazes, plus d'émeraudes, plus de colliers d'or, plus de chaîne, plus de diadème. Elle y avait laissé ses larmes mêmes, d'une inestimable valeur.

Elle regarda son compagnon, lui entourra le cou de ses bras, et ainsi soutenue, elle songea un moment à tout ce qu'elle venait de traverser.

Lui la contemplait immobile, respirant à peine.

Le jour se levait autour d'eux, déjà sur la montagne. Une tendre clarté descendait sur cette idole comme pour l'auréoler, et le jeune homme se sentait tout épris de cette beauté sans égale.

—Chère princesse, il faut descendre de la montagne.

D'un côté, la ville se dressait dans une demi-brume, le bruit envahissait déjà toute la cité.

De l'autre côté, c'était le silence funèbre du champ des morts.

—C'est ici le Mont Royal, dit M. Jacques. Venez, belle princesse, nous prendrons le funiculaire...

A deux, ils se hâtèrent vers la Pergole. Une voiture montait. Ils descendirent un instant après.

Puis arrivés sur la grande route poussiéreuse, la princesse s'aperçut que les habits de son compagnon étaient changés, que sur son visage les traits de la vieillesse s'étaient sculptés rudes et mordants, que ses cheveux étaient blancs et que son dos était voûté.

—Venez, chère princesse, soupira-t-il. Vous serez mon épouse...

—Non, jamais, dit-elle, reculant effrayée de ce changement.

—Est-ce pour récompenser mon dévouement que vous refusez mon amour?

—Je ne puis plus vous aimer! Non! c'est impossible... Vous êtes trop vieux...

—Princesse, hurla le vieux rentier furieux. Il étendit les bras comme pour la saisir.

—Princesse, cria-t-il de toutes ses forces.

—Qu'y a-t-il, mon cher époux? Tu rêves de princesse maintenant? Et que fais-tu de ta femme?

—Ah! ma chère Léonie, c'est toi? soupira le vieux en se frottant les paupières. Je reviens du royaume des songes. Était-elle belle!... Tout de même si ça avait été vrai, je n'aurais pas été fâché d'être une minute infidèle... N'est-ce pas, mon adorable Léonie?

—C'était en songe, heureusement...

GASTON LEURY.

PLUIE

Il pleut. J'entends le bruit égal des eaux;
Le feuillage, humble, et que nul vent ne berce,
Se penche, et brille en pleurant sous l'averse;
Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

La bourbe monte, et trouble la fontaine;
Et le sentier montre à nu ses cailloux.
Le sable fume, embaume et devient roux;
L'onde, à grands flots, le sillonne et l'entraîne.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes;
Sur le pavé sonore et bleu des routes,
Il saute et luit des étincelles d'eau.

Le long d'un mur, un chien morne à leur piste,
Trottent, mouillés, de grands boeufs en retard;
La terre est boue, et le ciel est brouillard,
L'homme s'ennuie: oh! que la pluie est triste!

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie Française

UNE AVENTURE DE CHASSE

OSERA-T-ON dire encore qu'il n'y a plus de lions en Afrique et que les beaux jours des Nemrods sont comptés ? Il faut croire que l'Afrique orientale est une pépinière de fauves, puisqu'un officier anglais, le major Edye, a pu abattre ses trois lions en moins de trois minutes !

Le major, qui fit partie de l'expédition contre l'insaisissable Mad-Moullah et fut attaché à la garnison de Berbera après la pacification du Somaliland, vient de rentrer en Angleterre, où il met en ce moment la dernière main au récit de ses voyages et aventures de chasse.

On peut s'attendre à une oeuvre passionnante, à en juger par les notes qu'il a confiées à un de nos confrères londoniens...

Si les grands fauves ont presque entièrement disparu de l'Afrique du Nord (bien qu'une dépêche de Constantine nous signalât l'autre semaine qu'une panthère avait mis à mal deux ou trois colons français, dans les environs immédiats de cette ville), ils pullulent encore dans le pays des Somalis.

A la tête d'un faible détachement, le major Edye était parti de Berbera pour une tournée d'inspection dans la vaste région désertique qui s'étend entre le rivage du golfe d'Aden et le district de Golouli.

Dès la troisième journée de marche, des carcasses de zèbres et d'antilopes dénonçaient la présence de bandes de lions, supposition qui n'était que trop fondée.

La nuit même, le camp était assailli par une dizaine de ces carnassiers, qui égorgeaient un cheval et éventraient un chameau.

L'attaque avait été si subite et l'obscurité était si épaisse que les maraudeurs purent battre en retraite sans laisser aucun des leurs sur le terrain, malgré la fusillade nourrie exécutée par le major et ses hommes. Mais la poudre n'avait pas été entièrement perdue.

Dès la pointe du jour, un Somali relevait à cent pas du camp une longue traînée de sang qui se perdait au loin, vers une colline couverte d'arbustes rachitiques. C'était là un indice précieux. Sans une

minute d'hésitation, l'officier anglais décidait de tirer de ses agresseurs une éclatante vengeance. Une heure plus tard, il partait du camp avec un de ses lieutenants et neuf cavaliers somalis. Son intention était de surprendre les fauves dans leur sommeil et de cerner la bande. Dans les solitudes du Somaliland, le pays que l'on considère comme le plus chaud de la terre, les fauves ont acquis des habitudes nocturnes. Il est rare qu'ils chassent en plein jour. C'est la nuit qu'ils vont épier les sangliers près des sources.

Les chasseurs sont arrivés sans bruit au pied de la colline, où les amena la longue traînée de sang,

leur ? Le major Edye en aura le coeur net.

Mettant pied à terre et suivi d'un seul cavalier, il s'avance avec précaution vers le sommet de la colline, l'oeil aux aguets, le doigt à la détente de son fusil à balles explosibles. Ses compagnons se tiennent prêts à accourir à son appel. Voici déjà dix minutes qu'il se fraye lentement un chemin parmi les buissons épineux. Soudain, un rugissement furieux lui annonce la présence de l'ennemi. Il serait dangereux d'attendre l'attaque des lions sur un terrain aussi défavorable, et le major bat précipitamment en retraite vers la clairière qu'il a traversée tout à l'heure.

"Massah ! Maître !" a crié la voix épouvantée du Somali. Trois lions, bondissant par-dessus une touffe d'arbustes, ont coupé la retraite aux deux chasseurs !

Mais laissons ici la parole au major Edye. Son style bref vaut toutes les descriptions :

"...C'étaient deux lionnes et un lion. Celui-ci n'avait pas encore touché terre dans son bond formidable que ma première balle le traversait de part en part. Sans abaisser mon fusil, je lâchais ma seconde détente, et l'une des lionnes roulait à terre, foudroyée.

"Malgré sa blessure terrible, le lion s'était relevé; poussant des rugissements furieux, il se dressait sur ses pattes de derrière et avançait par bonds désordonnés, tandis que la deuxième lionne, le ventre aplati dans l'herbe, s'approchait en rampant. Je crus que le temps me manquerait pour recharger mon fusil, et, l'empoignant par

le canon, je m'apprêtais à m'en servir comme d'une massue. En même temps, je poussais des cris aigus, qui, sans aucun doute, eurent le don d'impressionner la bête, car elle s'arrêta net à dix pas de moi.

"Cette hésitation devait être sa perte et mon salut. Saisissant rapidement une cartouche à ma ceinture, et sans cesser de hurler, je l'introduisais dans la culasse. A bout portant, je logeais cette troisième balle entre les yeux de la lionne. Attirés par les détonations, mes compagnons accouraient, assez à temps pour assister à l'agonie du lion..."

Du Journal des Voyages.

A. LEBLANC.



EN PRÉSENCE DE TROIS FAUVES.—Mortellement blessé, le lion poussait des rugissements furieux, tandis que la dernière lionne, le ventre aplati dans l'herbe, s'approchait en rampant.

après une marche de deux heures à travers les dunes couvertes çà et là d'une herbe desséchée.

C'est maintenant que les difficultés commencent. Trop peu nombreux pour cerner la futaie, ils craignent de donner l'éveil aux lions en y pénétrant tous ensemble. D'autre part, il serait dangereux de se séparer en deux ou trois groupes; ce serait livrer plusieurs d'entre eux aux hasards de rencontres fâcheuses. Mais il est un point qu'il faut avant tout éclaircir : les lions se sont-ils réfugiés dans ces broussailles pour y passer les heures de grosse cha-

nous lisions récemment dans le "Temps", d'Ottawa :

"La séance récréative et littéraire donnée hier soir dans les salles du club Belcourt a obtenu un énorme succès. Un grand nombre de dames assistaient à cette soirée dont le clou était une conférence avec vues par M. L. J. Becquart sur les expéditions de Zeigler, de Jackson, du duc des Abruzzes, de De Long et surtout celle du capitaine Bernier au Pôle Nord. M. Becquart a donné une vue de l'"Arctic" et de son équipage dans les rangs duquel on pouvait voir deux de nos jeunes canadiens, Jos. Goulet, de Ste Anne, et Harry Charron.

"Après la conférence, M. A. Lemieux a pris la parole et dans un discours bien approprié à la circonstance, a remercié les personnes présentes et aussi les conférenciers."

A Montréal, M. Becquart, dont la parole chaude et colorée charme les auditoires, devrait donner quelques conférences, qu'accueillerait chaleureusement notre public.

Pensées choisies

La bonté est comme l'esprit : on ne saurait trop en avoir; mais il ne faut pas trop en montrer.



Ceux qui sont à vendre ne valent pas la peine d'être achetés.

SA SAINTÈTE PIE X

Un tableau de M. Chs Huot

Au moment, où les regards des catholiques sont anxieusement fixés sur Rome et la France, et que de tous les points de l'univers s'élèvent des prières ardentes pour le Pape Pie X, il m'a semblé que je ferais plaisir aux nombreux lecteurs de l'Album, en partageant avec eux le bonheur de contempler la douce figure du St-Père, qu'un des nôtres a réussi à fixer sur la toile.

La photographie qu'on trouvera dans la 2me planche hors-texte, est celle d'une peinture à l'huile par M. Chs Huot, notre célèbre peintre canadien, actuellement en Belgique.

La toile mesure 24 x 30 pouces. Elle a été faite à Rome en 1904. L'artiste a eu le rare bonheur de fixer les traits de Sa Sainteté au cours de deux audiences. Les meilleurs photographes ont servi au parachèvement de cette oeuvre magistrale qui est aujourd'hui en ma possession.

La douce fermeté et la bonté tout paternelle qui sont le fond même du caractère de Pie X, et que reflète si bien sa figure, ont été parfaitement rendues par l'habile peintre canadien.

Cette oeuvre restera à la gloire de M. Chs Huot tout comme ses nombreux tableaux d'églises et de chapelles et sa belle série de tableaux de genre comme le "Sanctus à la maison", le "Labour d'automne", le "Petit Sague-nay", etc.

HORMISDAS MAGNAN.

Chicoutimi, 12 janvier 1907.

LES NOUVEAUX TABLEAUX DE L'ÉGLISE ST JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

Les deux tableaux que vient de terminer M. Edouard Meloche, pour le chœur de l'église St Jean-Baptiste, sont peints à l'huile et sur toile. Ces peintures qui sont de grandes dimensions (18 pieds) sont remarquables par leurs qualités d'un coloris très chaud, d'une perspective bien étudiée, et d'un drapé ample et de tons harmonieux. Il y a de la vigueur et de la richesse dans l'ensemble de ces deux compositions. Nous félicitons le curé de St Jean-Baptiste du choix qu'il a fait d'un des nôtres pour l'exécution de ces deux belles pages artistiques. Nous félicitons également les deux généreux donateurs qui sont : M. Onésime Martineau, marguillier en charge, et M. Ferdinand Sanche, marguillier de l'Oeuvre et de la Fabrique de St Jean-Baptiste.

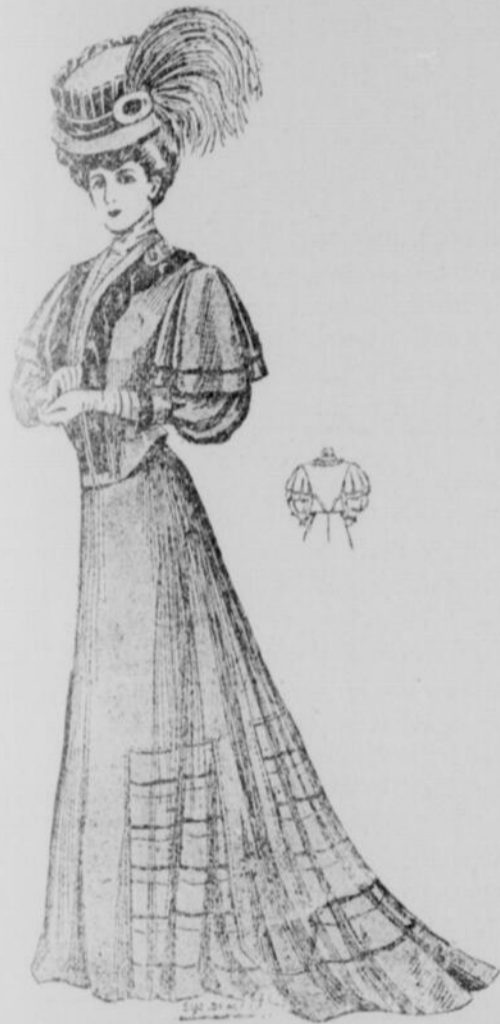
M. L. J. BECQUART EXPLORATEUR ET CONFÉRENCIER

Tout ce qui touche aux explorations des régions boréales nous intéresse, et, lorsque les détails nous en sont donnés comme il convient : clairement et sincèrement, l'attrait n'en est que plus grand. Ce n'est donc pas sans intérêt que

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Dans la toilette habillée, surtout dans les robes du soir, le juponage est une grosse question. Il est entendu que le jupon dit de costume doit être long, afin de soutenir l'ampleur de la jupe; tout de même, il reste à peu près rond pour être pratique. Un jupon à traîne ne se comprendrait pas.



Toilette de visites

Drap, nuance ambrée. Des plis rapportés ou les biais doublés sont étagés sur la jupe et s'arrêtent de chaque côté du devant. Petit vêtement original, le dos découpé est rapporté sur les côtés par des piqûres (voir le second croquis). Col de velours marron foncé descendant presque jusqu'au bord du vêtement. Une patte souligne l'encolure. Deux volants recouvrent la manche terminée par un poignet rappelant la garniture du vêtement.

Il est facile de tout concilier, le sens du comode et celui de l'élégance. Le jupon effleurera à peine la terre, ce qui permettra de marcher avec aisance; mais la jupe sera ornée, devant, d'une balayeuse de lingerie joliment fanfreluchée et ajourée et endentellée, ou d'une balayeuse de soie coupée d'entre-deux et d'applications. Derrière, plusieurs balayuses s'étagent tout le long de la traîne. On aura ainsi la belle ampleur exigée par la mode, et le jupon proprement dit ne sera pas trop surchargé.

A propos de traîne, notons la tendance très accentuée à la raccourcir, ce qui est fort bien compris. Les robes de bal, celles de cortège ne sont plus de la longueur démesurée qu'on leur donnait. Il y a peu de temps encore. Elles ondulent gracieusement, mais sont tenues de dimensions raisonnables. Les jeunes femmes que la danse séduit ne sont plus embarrassées pour se mouvoir au bras de leurs cavaliers; les cortèges sont ramenés à des proportions plus agréables.

Il y a une autre question intéressante pour toutes les femmes, mais surtout pour les citadines, celles qui habitent Paris ou les grandes villes, qui vivent au milieu d'un mouvement mondain plus intense. C'est la question du chapeau de théâtre. Il est clair que chaque assis-

tant payant sa place a droit de voir le spectacle pour son argent. Or, les immenses chapeaux à la mode sont des écrans fort incommodes pour les voisins. Ces grands chapeaux sont si coquets, si coiffants qu'il est compréhensible qu'on les aime, mais il est bien facile d'en faire le sacrifice au plaisir d'autrui. On fait donc pour le théâtre d'adorables petits chapeaux qu'il est facile d'exécuter soi-même à peu de frais, pour peu qu'on ait du goût.

Les plus simples, comme façon, se composent d'une torsade enserrant les cheveux, laquelle torsade se rehausse de grosses roses ou d'une aigrette.

Pour les personnes qui désirent être coiffées "jeune", la torsade est en gaze d'or ou d'argent, oh! mais une gaze impalpable, et un or si fluide, si éteint qu'il n'a plus que le ton adouci de la poussière d'or sans avoir le brillant métallique qui fait clinquant. Ou bien cette torsade est en tulle vaporeux, uni, ou semé de perles et de paillettes. D'énormes roses du même or fin, délicat que la gaze se posent sur le fond ou sur le côté. Ce chapeau exige l'accompagnement des cheveux; les bouclettes s'y entremêlent de la plus charmante façon. La coiffure n'est d'ailleurs terminée qu'après la pose du chapeau et les cheveux y sont attachés par des épingles de bijouterie.

Cet arrangement des cheveux intimement unis au chapeau et en complétant la garniture se retrouve dans les chapeaux de ville. Toutes les petites toques sont ainsi enjolivées de bouclettes et agrémentées de belles épingles. Les épingles faisant partie de l'ornementation du chapeau ne peuvent être des épingles ordinaires. On les choisit parmi les fantaisies de joaillerie. Les grosses boules d'ambre sont également très à la mode. Ces toutes petites toques font d'adorables chapeaux de théâtre. Les torsades se font aussi en velours de nuance claire: rose pâle, ciel, vieil argent, mauve. Le prune font un joli effet sur les cheveux blancs. Avec ces torsades, roses nuancées ou roses métalliques. C'est tout à fait charmant.

Si l'on préfère l'aigrette, on pose un mince bouquet de plumes fines très claires ou blanches.

En fin tulle coulissé, en délicate dentelle, on confectionne aussi d'autres chapeaux de théâtre que les jolis riens dont je viens de parler: toques artistement chiffonnées ou chapeaux à bords plats, à calotte pas très haute. Un soulignement de galon d'or, d'une légèreté inouïe, ourle ces chapeaux; une draperie mi-partie tulle illusion, mi-partie gaze d'or, toujours dans les mêmes tons éteints cerle la calotte. De côté, grosses roses en toile d'or, un or bruni et nuancé. C'est extrêmement joli et jeune.

D'ailleurs les chapeaux de cette saison, dont beaucoup affectent des formes bizarres, sont charmants dès qu'ils sont en parfaite harmonie avec le type de la personne. Jamais il n'a été plus nécessaire de se rendre un compte exact de sa physionomie propre, des exigences de sa carnation, de son âge, de l'ensemble de la toilette que le chapeau complètera.

Il est clair qu'une personne de toilette sérieuse, et qui a franchi le cap de la jeunesse, ne peut arborer certaines couleurs, certains panaches, sans atteindre le ridicule, sans perdre tout son charme personnel.

Et puisque je viens d'écrire le mot panache, je veux y ajouter quelques détails. La grande nouveauté, c'est de remplacer les beaux panaches en plumes d'autruche, plumes frisées, travaillées et teintées avec art, par les plumes naturelles, aux barbes raides et réunies par paquets. Autruche et vautour ont les préférences.

C'est neuf. Est-ce beau? Sur un grand nombre de chapeaux, on dirait des brins de plumeau posés au hasard. Cette fantaisie a un côté avantageux. Ces plumes naturellement défrisées supportent le mieux du monde les coups de vent, la pluie et toutes les intempéries, tandis que les belles amazones ont besoin de continuelles réparations. Mais combien celles-ci sont-elles plus élégantes que celles-là! Tous les chapeaux habillés, tous ceux qui complètent la grande toilette, celle de cérémonie, sont ornés de plumes d'autruche, soit de somptueuses amazones, soit de têtes de plumes posées en pouf. Et certainement ce luxe n'est pas près de disparaître, à moins que les précieux oiseaux ne disparaissent d'abord, ce qui pourrait bien arriver, car on les chasse sans discernement.

Le chapeau joue dans la toilette féminine un rôle d'autant plus prépondérant que, même dans les déjeuners privés, il est admis que les invités restent coiffées. La raison en est facile à saisir. La mode d'entremêler les cheveux à la garniture complique beaucoup cette opération de mettre et d'enlever son chapeau. Les femmes perdraient la moitié de leur beauté si elles apparaissaient à table sans la coquette auréole de leur capeline empanachée. D'autre part, comme, après le déjeuner, chacune retourne à ses affaires particulières, à ses visites, à ses obligations mondaines si diverses, elles seraient toutes abominablement décoiffées pour le reste de l'après-midi.

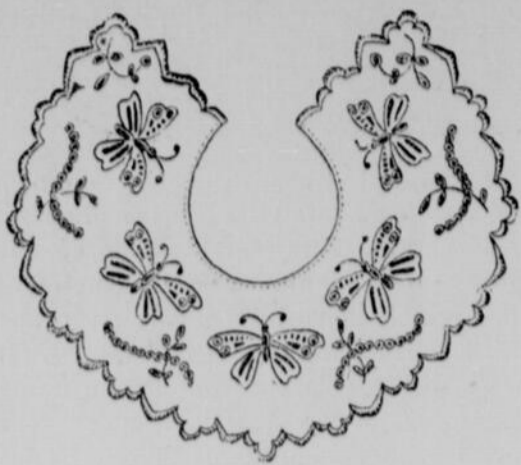
Le chapeau devient ainsi forcément une partie notable de la parure, et veut être étudié et compris de la façon la plus intelligente.

BLANCHE VALMONT,
dans *La Mode Nationale*



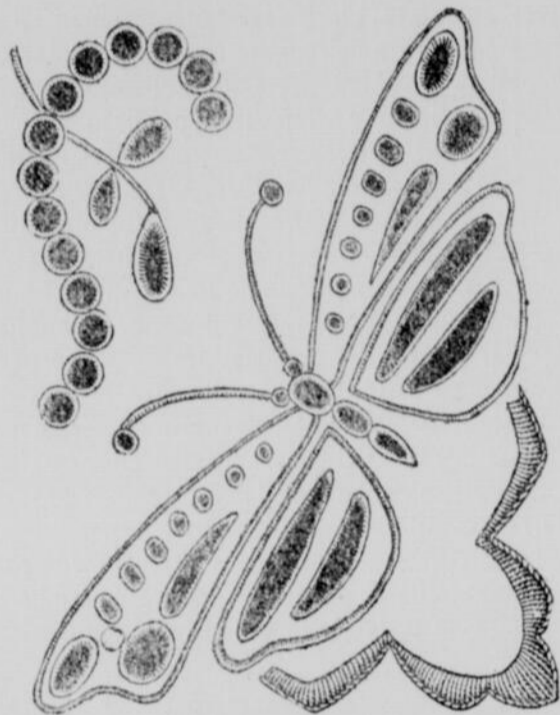
Toilette de visites

Drap gris tourterelle; jupe couturée devant, garnie de hautes bandes de velours gris très foncé. Boléro orné de velours à la bretonne (voir le dos). Col rabattu en velours. Les devants s'écartent sur un gilet en taffetas pékiné noir et blanc, ou blanc et gris, ou blanc et vert pour égayer. Manche courte avec patte-bracelet au coude et bas de manche assorti au gilet. Cette partie est appliquée sous la patte par des boutons-pression, de façon à pouvoir être facilement enlevée, selon les circonstances.



Col en broderie anglaise

Le col que nous publions est à broder sur toile ancienne ou batiste. Le feston du bord est légèrement bourré à l'intérieur. L'intérieur est orné d'un semi de papillons et de motifs légers à broder au feston et oeillets ajourés.



CAUSERIE DU DOCTEUR

Écrite pour L'Album Universel

La diarrhée

A proprement parler, la diarrhée n'est pas une maladie, mais un symptôme d'affections de natures diverses et qui n'ont souvent, avec l'intestin, que des relations éloignées. Indépendamment, en effet, des inflammations qui atteignent cet organe et provoquent la sécrétion exagérée de liquides, certaines maladies chroniques, telles que le diabète, la tuberculose, le cancer, la goutte, l'albuminurie, l'hydropisie, s'accompagnent de diarrhées plus ou moins graves et régulières.

Il en est de même dans les cas de fièvre typhoïde et d'empoisonnement. Enfin, il y a la diarrhée réflexe, ou nerveuse, si l'on veut, provoquée par une peur, une joie, une émotion, et qui est du reste sans la moindre importance.

Avant d'indiquer le traitement et le régime qu'il convient de suivre pour se débarrasser ou du moins pour atténuer ces désagréables accidents, nous indiquerons qu'il est certaines diarrhées qu'il faut éviter d'arrêter, car elles sont réellement bienfaisantes et constituent un véritable exutoire. Ainsi, chez les hydropiques, elles permettent l'élimination de l'excès de liquide qui se trouve dans les tissus; dans les cas d'empoisonnement, elles facilitent l'évacuation des substances toxiques; il en est de même dans la fièvre typhoïde et, dans les cas d'albuminurie, elles suppléent aux fonctions des reins. Enfin, elles doivent être tout particulièrement respectées chez les personnes qui sont prédisposées aux congestions ainsi que chez les femmes dans l'âge critique.

Dans tous les autres cas, il importe de combattre sérieusement la diarrhée et, pour cela, de faire appel aux conseils du médecin.

En attendant ou bien si l'on n'est pas en mesure de le faire, on pourra très utilement agir de la manière suivante:

Le sous-nitrate de bismuth étant le spécifique de la diarrhée, on l'administrera à raison de 2 à 3 grammes par 24 heures additionné de 15 gouttes de laudanum dans un sirop. Si l'on emploie ce médicament, il convient de ne pas s'effrayer de ce que les selles sont noires. On peut également faire usage avec succès de 2 à 4 grammes par jour de poudre de diascordium. Enfin, on recommande souvent, quelque étrange que le conseil puisse paraître la prise, au début du traitement, d'un purgatif salin sous la forme de 20 à 50 grammes de sulfate de magnésium. Ce moyen débarrasse généralement l'intestin.

Comme nourriture, on se bornera au régime lacté associé à de la viande grillée si la diarrhée est chronique. On peut prendre avec succès des confitures de coings, du riz sous les diverses formes culinaires en absorbant sous forme de tisane l'eau qui a servi à sa cuisson. Pas de fruits, pas de légumes, sauf des purées légères. S'il s'agit d'une diarrhée passagère, observer la diète ou ne prendre que du lait.

Il sera bon de porter sur le ventre une ceinture de flanelle et d'éviter le froid sur cette partie du corps.

Docteur JACK.

RECETTES UTILES

Colle pour la faïence

On fera dissoudre 30 grammes de mastic en larmes dans une quantité suffisante d'esprit de vin rectifié.

On trempera dans l'eau jusqu'à amollissement 30 grammes de colle de poisson, que l'on fera dissoudre ensuite dans l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle forme une forte gelée à laquelle on ajoutera 8 grammes de gomme arabique bien pulvérisée. On exposera ces deux substances dans un vase de terre à une douce chaleur et quand elles seront bien mélangées on ajoutera à distance du feu les 30 grammes de mastic dissous dans l'esprit-de-vin. On versera ensuite dans des fioles que l'on bouchera hermétiquement; pour s'en servir on fera fondre un fragment de colle dans une cuillère au-dessus d'une lampe, on enduira de colle les morceaux à joindre et on les rapprochera en les maintenant fortement serrés pendant une journée.

Contre les névralgies

On a préconisé, tout récemment, contre les névralgies, le sel de cuisine pulvérisé très finement et employé en prises, comme le tabac, ou en insufflations dans le nez. L'effet est, paraît-il, instantané. Ce qui est certain c'est que le sel gris pris à l'intérieur dissipe très rapidement la migraine.

Pour enlever les taches sur l'argenterie

Le procédé peut être employé pour donner un brillant tout particulier à l'argenterie, même quand elle n'est point tachée; mais il réussit surtout pour les taches d'un violet-gris. On plonge les pièces d'argenterie durant quatre heures dans la lessive des savonniers, puis on retire et l'on saupoudre de plâtre de Paris finement pulvérisé, qu'on a mouillé d'un peu de vinaigre pour le rendre pâteux. On fait ensuite sécher devant le feu et enfin on essuie. Il ne reste plus qu'à frotter l'argenterie et spécialement l'endroit de la tache, avec du son bien sec.

Papier de tapisserie lavable

Il s'agit en réalité d'un traitement qui peut s'appliquer à tous les papiers, et permettre ensuite d'enlever le noir de fumée, par exemple, qui est susceptible de s'y déposer. On étend sur le papier une fois collé et sec, au moyen d'un pinceau ou d'une éponge, une solution faite de 2 parties de borax et d'autant de gomme-laque en écaille dans 24 parties d'eau, il faut que cette solution soit soigneusement filtrée avant emploi. Quand l'enduit est bien sec, on le polit en y passant une brosse douce.

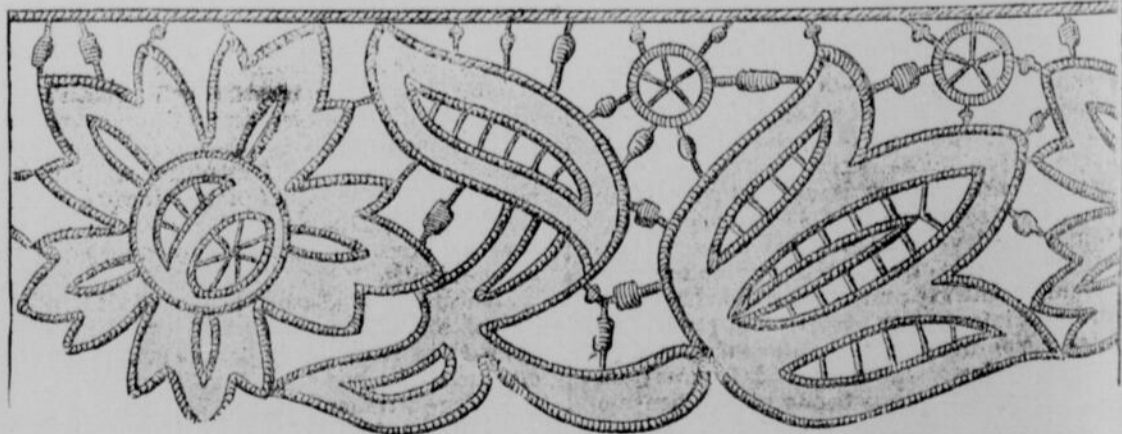
Pour nettoyer les bronzes

Plus d'une maîtresse de maison qui a le bonheur de posséder un lustre ou quelque autre objet de valeur en bronze, le frotte consciencieusement et avec énergie à l'aide d'une poudre ou d'une pommade afin de le nettoyer: le résultat ne répond guère à l'intention et à la peine. Voici pourquoi. Quiconque s'entend à la fabrication des objets en bronze sait qu'on les revêt d'une légère et invisible couche de laque, et un traitement trop violent ne fait que les détériorer. Il faut, avant tout, préserver les objets de la poussière, des taches de mouches, des gouttes de bougie. Pour cela, les frotter souvent avec une peau très propre et humide, puis les sécher avec une autre peau sèche. Cette opération fréquente leur conservera un aspect neuf. Pour nettoyer les ornements, on peut se servir d'une petite éponge et d'eau claire. C'est le seul moyen de traiter le bronze; rien n'est plus inutile et même nuisible que l'emploi des poudres à polir.

Crayon pour écrire sur la porcelaine et le verre

En mélangeant 4 parties de blanc de baleine, 3 parties de suif et 2 de cire, on obtient une composition assez ferme pour être débitée en petits bâtons, mais avant, il faut ajouter 6 parties de minium si l'on désire un crayon rouge, ou 6 parties de bleu de Prusse.

Les dessins et caractères tracés avec ces crayons peuvent être facilement effacés.



Bordure en Richelieu

Cette jolie bordure est faite au cordonnet partout de la même largeur. Les barrettes sont cordonnées et rebrodées à gros relief dans le milieu du fond.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) 1

— Nous ne pouvions choisir un meilleur jour, répliqua la jeune fille. Il aurait fallu un tremblement de terre pour retenir ma tante à la maison.

— Et vous, Amélie? demanda Philibert.

Amélie baissa la tête: le regard de Pierre la brûlait.

— Oh! moi, je suis une nièce obéissante... et j'ai accompagné ma tante. Il est si aisé d'aller où le cœur nous appelle!

Elle rougit en disant cela, mais après tout, elle n'avait dit que la vérité.

Elle retira sa main que Pierre tenait toujours.

— J'étais bien heureuse d'être témoin des hommages que vous recevez aujourd'hui, de la part de tout ce qu'il y a de noble et de bon dans notre patrie.

Tante de Tilly a toujours prédit votre grandeur!

— Et vous, Amélie, qui me connaissez un peu mieux que votre tante, vous en avez toujours douté, n'est-ce pas?

— Oh non!...

Au reste, un si bon prophète mérite une confiance sans bornes.

Pierre sentit courir dans tout son être ce frisson d'orgueil et d'ivresse, que tout homme éprouve au moment où il s'aperçoit que la femme qu'il aime, espère et se repose à jamais en lui.

— Vous ne savez pas comme votre présence m'est douce! balbutia-t-il.

Rien non plus, n'était doux à Amélie comme cette parole de l'homme bien-aimé.

Elle ne fit pas semblant d'entendre, cependant, et elle répliqua avec une apparente indifférence:

— Le Gardeur est bien fier d'être votre ami aujourd'hui.

Philibert effleura de ses lèvres la main de la jeune fille. C'était cette main angélique, pleine de force sous son apparence frêle, qui avait façonné sa destinée et l'avait conduit à sa glorieuse position. Il s'inclina.

— Je vais m'efforcer de mériter, dit-il, qu'un jour Amélie de Repentigny soit fière de moi.

Amélie demeura silencieuse une minute, puis elle répondit d'une voix basse et tremblante d'émotion:

— Je suis fière de vous, Pierre!... Les paroles me manquent pour vous dire comme je suis heureuse des honneurs que l'on vous rend aujourd'hui!... je le suis surtout parce que vous les méritez ces honneurs.

Le jeune colonel était ému jusqu'aux larmes.

— Merci! Amélie, fit-il; puisque vous m'estimez, c'est que je vaudrais quelque chose. J'ai toujours eu le plus grand respect pour votre opinion, et votre approbation est ma plus douce récompense.

Amélie ne répondit rien, mais elle pensa.

— Si c'était tout!

Le bourgeois vint saluer Amélie et madame de Tilly. Dès qu'il se fut éloigné, madame de Tilly remarqua:

— Le bourgeois Philibert a des manières aussi distinguées que les premiers gentilshommes



de France. Il passe pour être un peu rude, un peu sévère avec ses ennemis, mais avec ses amis et avec les dames surtout, il est charmant comme un souffle du printemps.

Amélie eut un signe d'assentiment, mais elle fit une réserve mentale quant au souffle du printemps.

X

Pierre les conduisit au salon. Elles furent accueillies avec empressement par toutes les dames qui s'y trouvaient rendues déjà. La conversation roulait bruyante, vive, animée, sous les riches lambris.

Les philosophes qui voulaient extraire des rayons de soleil des concombres, auraient été témoins d'une expérience aussi difficile et bien plus heureuse. Ils auraient vu comment une société spirituelle et gaie réussissait à extraire des traits d'esprit et des leçons de morale d'une foule de sujets d'où une société plus grave n'aurait tiré que l'essence de la sottise et de l'ennui.

Le joyeux caractère gaulois est indestructible; il est venu jusqu'à nous dans son intégrité. La conquête qui a changé tant de choses n'a pas altéré la gaieté des Canadiens-français. Le peuple canadien de l'avenir unira, dans une proportion admirable, les qualités sérieuses de l'Anglais aux grâces, à l'esprit et à l'abnégation des Français, et formera le plus brillant des peuples.

XI

A quelque distance de la maison, dans un enfoncement ombreux, plusieurs tables immenses avaient été dressées. Des centaines de personnes pouvaient s'y asseoir. Et Dieu sait si une seule place restait vide! Tous les employés du bourgeois étaient réunis là avec leurs familles. Des gens qui mangeaient comme des Gargantua et buvaient comme des tonneaux... les tonneaux des Danaïdes! qui riaient à faire éclater les arbres, et chantaient à étourdir le ciel. Oh! les joyeux convives du plus hospitalier des maîtres, comme ils s'amusaient bien! et comme le bourgeois était ému de leur gaieté! comme il était content de leur joie!

Gabet, maître Guillot Gabet, le cuisinier de la maison, avait chargé ces tables des mets les plus nourissants, laissant le menu pour des bouches plus délicates. Les pâtés abondaient, la collection en était vraiment riche. Il y en avait un, entre autres, qui aurait pu être comparé au Mont Blanc, supposé, bien entendu, que les autres pâtés eussent formé les Alpes. Ce roi des pâtés avait été destiné, dans l'esprit de son créateur, à une table plus digne et à des bouches plus nobles. Il devait être l'ornement de la grande salle à manger. Mais dame Rachel en décida autrement. Gabet en ressentit du dépit.

L'un des convives qui possédait une voix de stentor se mit à chanter dans son enthousiasme:

C'est dans la ville de Rouen
Ils ont fait un pâté si grand,
Ils ont fait un pâté si grand
Qu'ils ont trouvé un homme dedans!

Tout le monde fit chorus et battit des mains. Guillot Gabet mit la tête dans la porte de sa cuisine pour écouter ce chant solennel en l'honneur de son solennel pâté.

— Après tout, pensa-t-il, les dames et les messieurs du salon n'auraient pas fait un pareil accueil à mon oeuvre. Puis, ce qui pis est, ils ne l'auraient pas tout dévoré!

Quel fut le cliquetis des couteaux et des fourchettes, dès que le bon curé de Sainte-Foye eut récité le "bénédictin", avec quelle dextérité les convives maniaient les armes, dans l'oeuvre gigantesque de raser des pâtés hauts comme des tours et de niveler des montagnes de viandes et autres mets, serait chose impossible à dire!

Et combien de flocons de vin de Gascogne et de cidre de Normandie, toujours vidés, toujours remplis, se succédèrent serait chose impossible à calculer!

Guillot était rayonnant! sa figure s'allumait comme ses fourneaux. Il se mit à chanter aussi, lui, le pâté de Rouen, mais il pensait au sien!

Le bourgeois, son fils et plusieurs des principaux invités vinrent un instant sous la feuillée, pour dire à ces braves gens quelques bonnes paroles, et leur donner une marque de respect. Ils furent reçus avec des applaudissements frénétiques et bien des coupes furent vidées en leur honneur.

XII

Maître Guillot Gabet rentra dans sa cuisine et se mit à stimuler le zèle de ses marmitons. Il fallait remplacer le pâté perdu pour la table d'honneur. Il voltigeait de tous côtés, donnant des ordres, grondant, riant, plaisantant, levant les mains au plafond ou frappant le plancher d'un pied fiévreux, tout cela, pour que le dîner fût digne de Philibert et digne de lui-même.

Guillot était petit et gras; il portait un nez rouge, des yeux noirs et une bouche irascible comme la bouche d'un pâtissier de Lerne. Son cœur était d'une bonne pâte, cependant, et il gratifiait de ses meilleures sauces, les compagnons qui s'inclinaient humblement devant son sceptre.

Malheur, par exemple, à l'imprudent qui n'obéissait pas sur le champ ou s'avisait de discuter ses ordres! Le typhon balayait la cuisine. Dame Rachel, elle-même, n'avait qu'à s'envelopper dans ses jupons et à déguerpir, pour échapper à la tempête! Tempête terrible! mais qui s'apaisait d'autant plus vite qu'elle avait été plus violente.

Il savait ce qu'il avait à faire aujourd'hui! Il n'avait pas coutume, disait-il, de s'essuyer le nez avec un hareng. Le dîner qu'il était en frais de préparer serait un dîner de Pape après carême!

Il avait un grand respect pour le bourgeois son maître, mais il déplorait son manque de goût. Il ne pouvait pas se le dissimuler: il l'avait sur le cœur! le bourgeois n'était pas tout à fait digne de son cuisinier! Par exemple! il adorait le père de Berey! Quel jugement! quelle sûreté de goût possédait le jovial Récollet!... L'approbation du bon père valait mieux que les compliments de tout un monde de mangeurs banaux qui font claquer leurs lèvres en affirmant qu'un mets est excellent et ne sont pas plus capables que les cent Suisses de dire pourquoi il est excellent; gens qui ne comprennent pas les artistes!

(1) Voir le numéro 1176 de l'Album Universel, et les suivants.

XIII

Afin d'instruire, de nourrir et de caresser le palais de la postérité, Guillot Gabet appela Jules Painchaud, son futur gendre et, avec la solennité d'un ministre qui récite un extrait de la bible, la casquette blanche sur le coin de l'oreille, et le poing sur la hanche, il lui donna en ces paroles la direction de son pâté.

—Élevez une muraille de pâte, une muraille circulaire épaisse d'un pouce, si riche qu'elle s'affaisse sur elle-même, et si vaste qu'elle puisse contenir la Cour du Roi Pepin. Étendez à l'intérieur de cette forteresse une épaisse couche d'émincé formée de deux savoureux jambons de Westphalie. Si vous ne pouvez pas vous procurer des jambons de Westphalie, prenez des jambons "d'habitants."

—Des jambons d'habitants! s'écria Jules Painchaud tout consterné.

—Oui! oui! ne m'interrompez point, s'il vous plaît.

Maitre Gobet était déjà tout rouge. Jules se tut.

—C'est cela que j'ai dit: deux jambons d'habitants, qu'avez-vous à répliquer? hareng boucané! hein?

—Oh! rien du tout! rien! reprit Jules avec humilité, seulement je pensais...

Pauvre Jules, il eut mieux aimé cent fois se rétracter que de perdre la confiance du père de Suzette.

—Vous pensiez!

Il fallait voir la figure du maître cuisinier, le rond décrit par sa bouche irritée... il fallait entendre sa voix! Un magnifique sujet pour Hogarth. Il continua:

—Si vous me chicanez sur la confection de mon pâté, Suzette demeurera vieille fille sa vie durant, c'est moi qui vous le dis!

XIV

Jules avait l'air si contrit qu'il s'adoucit aussitôt:

—Eh bien! reprit-il, écoutez maintenant, Jules, je continue:

Sur la couche d'émincé formée de deux jambons de Westphalie, ou, si vous ne pouvez pas en trouver, de deux jambons "d'habitants", déposez scientifiquement un dindon gras découpé avec art, mettez lui la tête de façon qu'elle apparaisse plus tard au-dessus de la croûte supérieure comme une épitaphe, pour faire comprendre aux dineurs que là repose maître Dindon! Entassez deux chapons dodus, deux perdrix succulentes, deux pigeons, le dos et les cuisses d'une couple de lièvres juteux; remplissez les vides avec des oeufs battus, et je vous jure que cette pièce ressemblera à ce que les poètes pourraient appeler des fossiles enfouis dans l'or des oeufs et dans la gelée! Assaisonnez-le. Couvrez d'une pâte légère, faites cuire avec autant de soin que vous en prendriez pour faire cuire un ange sans lui griller une plume! Puis, servez froid, et mangez!

Et alors, je vous dirai, Jules, comme dit toujours le Rév. Père de Bérey, après avoir prononcé le "bénédicté" sur un bon pâté de Pâques: "Deo gratias!"

CHAPITRE XXII

SIC ITUR AD ASTRA

I

La demeure de Belmont s'était parée bien des fois pour des fêtes, depuis les jours de l'Intendant Talon qui l'avait bâtie, mais jamais tant de belles femmes et de vaillants hommes ne s'étaient trouvés réunis à la fois dans ces vastes salles.

Les dames ne se levèrent point de table immédiatement après le dîner, mais suivant la coutume de la Nouvelle-France, elles se mêlèrent à la conversation des hommes qui dégustaient les fines liqueurs. Elles prévenaient ainsi des excès souvent regrettables, et ajoutaient un charme particulier à la causerie.

Les serveurs emportaient les plats vides et les splendides restes des pâtisseries de maître Guillot.

Maitre Guillot, du fond de sa cuisine, jugeait de l'esprit et du bon goût des convives par ce qu'ils avaient mangé. Il se sentait apprécié ce jour-là! Les nobles hôtes en seraient récompensés, car l'âme du cuisinier passait dans ses oeuvres et se transmettait avec ses goûts purs et relevés.

II

Le bourgeois, à la tête de la table, pelait des oranges et tranchait des ananas pour les dames, riait et racontait des anecdotes piquantes qui amusaient beaucoup.

—Les dieux sont joyeux parfois, dit Homère, et leurs éclats de rire font trembler l'Olympe! observa le père de Bérey qui était assis à l'autre bout de la table. Jupiter n'a jamais ri de si bon coeur que le bourgeois!

Le soleil se coucha dans un océan de splendeur. Des gerbes de rayons d'or traversèrent une fenêtre et tombèrent comme une auréole sur la tête du beau vieillard. Il parut transfiguré. Ceux qui se trouvaient là, à sa table, n'oublièrent jamais, jusqu'à la fin de leur vie, le reflet de bonheur et de majesté qui illumina son front en ce mémorable instant.

III

Il avait fait asseoir à sa droite Amélie de Repentigny et le comte de La Galissonnière; à sa gauche, la radieuse Hortense de Beauharnois. Hortense avait pris de La Corne Saint-Luc par le bras et lui avait déclaré qu'il serait son cavalier ou qu'elle ne dînerait point. Le vieux militaire s'était rendu à discrétion.

—Je serai volontiers votre prisonnier, lui avait-il dit, car je n'ai ni le pouvoir ni le désir de m'échapper. Puis, je sais obéir!

Hortense lui donnait de légers coups d'éventail lorsqu'il regardait un peu trop les autres dames.

—J'ai choisi le plus jeune, le plus beau et le plus galant des chevaliers! dit-elle, je ne veux pas qu'on me le ravisse!

—Tout doux! Hortense! C'est par erreur que vous m'avez pris. Le cavalier par vous convoité c'est le grand Suédois que vous vouliez conquérir, s'écria en riant le vieux soldat. C'est votre homme! Les dames le savent bien et elles voudraient me délivrer de vos chaînes pour vous permettre de prendre le philosophe!

—Allez-vous chercher à m'échapper, chevalier! je suis votre couronne, et vous me portez aujourd'hui!

Le monsieur Suédois! il ne se connaît pas en fleurs... de notre espèce. Il nous mettrait à sa boutonnière, comme ceci!

Elle détacha une rose du bouquet qui se trouvait devant elle et la mit gracieusement à la boutonnière du vieux chevalier.

—Jalousie et prétention, mademoiselle! Le grand Suédois sait comment humilier votre orgueil et vous inculquer une idée juste de l'esprit et de la beauté des dames de la Nouvelle-France!

IV

Hortense donna deux ou trois coups de tête en signe de haute désapprobation.

—Je voudrais avoir la philosophie du Suédois, repartit de La Corne, pour juger les fem-

mes; comme lui je les comparerais à de tendres agneaux... Mais je suis trop vieux, maintenant, je les mesurerais comme on mesure les militaires... à la toise!

—La mesure de l'homme doit être celle de l'ange, ainsi qu'il est écrit.

"Scriptum est", chevalier!

Hortense avait des éclairs de gaieté dans les yeux et semblait défier le vieux soldat.

—Le savant philosophe Suédois y perdrait son latin, reprit-elle, s'il essayait de m'approfondir. Les filles de la Nouvelle-France échappent à l'oeil du chercheur...

Écoutez-moi donc, chevalier!

Elle lui donna quelques coups d'éventail sur les doigts.

—Vous me négligez déjà pour une autre!

De La Corne échangeait quelques signes badins avec une belle jeune fille de l'autre côté de la table.

C'était Cécile Tourangeau, avec son front poudré et ses cheveux épais frisés sur le front, comme un léger brouillard de neige, pour cacher la petite croix rouge que le regard des curieux cherchait toujours à découvrir.

Le Gardeur de Repentigny était à ses côtés et lui parlait avec une effusion qui semblait la remplir de félicité.

V

Les accords de la musique retentirent de nouveau sous les plafonds sonores. C'étaient les préludes à la santé du roi.

—Préparez-vous à faire chorus, chevalier! fit Hortense, le père de Bérey va chanter l'hymne royal.

—Vive le roi! répondit de La Corne. Jamais plus belle voix n'a chanté la messe, ni entonné: "Dieu sauve le roi!" J'aime entendre un prêtre du Seigneur redire tour à tour avec solennité, les odes à la patrie et les psaumes de David!

Notre premier devoir est de louer Dieu; après Dieu, le roi!

Jamais la Nouvelle-France ne faillira à l'un ou à l'autre de ces devoirs!

De La Corne était loyal jusque dans ses fibres les plus intimes.

—Jamais! chevalier! Le droit et l'Évangile règnent ou succombent ensemble! repartit Hortense en se levant.

VI

Tout le monde se leva.

Le révérend père de Bérey entonna de sa voix riche et sonore le chant royal composé par Lulli, en l'honneur de Louis Quatorze, à l'occasion de la fameuse visite qu'il fit au couvent de Saint-Cyr, avec madame de Maintenon.

Les paroles, écrites par madame Brinon, furent ensuite traduites en anglais, et paroles et musique, devinrent, par la plus singulière des transpositions l'hymne national de l'Angleterre.

Dieu sauve le roi!

Ce chant-là, la France ne l'entend plus... Il est enseveli avec la loyauté du peuple sous les ruines profondes de la monarchie! Mais il se répète encore dans la Nouvelle-France, ce rameau d'olivier greffé sur l'arbre superbe de l'empire Britannique!

Le père de Bérey chanta donc:

Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, sauvez le roi!
Sauvez le roi!
Que toujours glorieux,
Louis, victorieux,
Voye ses ennemis
Toujours soumis!

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(Suite) I

D'abord je me servis de mon canot pour me promener de temps en temps sur la mer, mais néanmoins sans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je résolus d'en faire entièrement le tour. Pour cet effet je pourvus mon bateau de vivres. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge (je devrais plutôt les appeler des galettes), un pot de terre plein de riz sec, dont je faisais beaucoup d'usage, un autre plein d'eau fraîche, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et du menu plomb pour en tuer d'autres; enfin, deux des gros sur-touts dont j'ai parlé ci-dessus, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'était le six de novembre, et l'an sixième de mon règne ou de ma captivité (vous l'appellerez comme il vous plaira), que je m'embarquai pour ce voyage qui fut plus long que je ne m'y étais attendu. L'île en elle-même n'était pas fort large; mais elle avait à l'est un grand rebord de rochers qui s'étendaient deux lieues avant dans la mer; les uns s'élevaient au-dessus de l'eau, et les autres étaient cachés; il y avait outre cela au bout de ces rochers un grand fond de sable qui était à sec et avancé dans la mer d'une demi-lieue; tellement que pour doubler cette pointe, j'étais obligé de m'avancer beaucoup en mer.

A la première vue de toutes ces difficultés je fus sur le point de renoncer à mon entreprise, à cause de l'incertitude tant de la longue route qu'il me faudrait faire que de la manière dont je pourrais revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot, et je jetai l'ancre; car j'ai oublié de dire que je m'en étais fait une d'une pièce rompue d'un grappin, que j'avais sauvée du vaisseau.

Mon canot était en sûreté, je pris mon fusil et je débarquai, puis je remontai sur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe et son étendue, ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entre autres observations néanmoins que je fis sur ces parages, je remarquai un furieux courant qui portait à l'est, et qui touchait la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus; car j'avais raison de craindre qu'il ne fût dangereux, et que, si j'y tombais, il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurais eu peine à regagner mon île. La vérité est que les choses seraient arrivées comme je le dis, si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence; car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, avec cette différence cependant qu'il s'en écartait infiniment plus. Je reconnus aussi qu'il y avait une grande barre au rivage; d'où je conclus que je franchirais aisément toutes ces difficultés, si j'évitais le premier courant; car j'étais sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce

(1) Voir le numéro 1176 de l'Album Universel, et les suivants.

que le vent qui soufflait assez fort était à l'est-sud-est, et que d'ailleurs comme il portait contre le courant, et qu'il causait divers brisements de mer sur la pointe, il n'était pas sûr pour moi, ni de me tenir trop au rivage, ni de m'avancer trop en mer, car alors je risquais de me trouver engagé dans le courant.

Mais au troisième jour, le vent étant tombé, et la mer étant calme, je recommençai mon voyage. Que les pilotes téméraires et ignorants profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe que je me trouvai dans une mer profonde, et dans un courant aussi violent que le pourrait être une écluse de moulin. Je n'étais pourtant guère éloigné de la terre que de la longueur de mon canot. Ce courant l'emporta avec une telle violence, que je ne pus jamais le retenir auprès du rivage. Je me sentais entraîner loin de la barre qui était à gauche. Le grand calme qui régnait ne me laissait rien espérer des vents, et toute ma manoeuvre n'aboutissait à rien. Je me regardai donc comme un homme mort; car je savais bien que l'île était entourée de deux courants, et que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre. Je me crus irrévocablement perdu; je n'avais plus aucune espérance de conserver ma vie, non que je craignisse d'être noyé, la mer était trop calme, mais je ne voyais pas que je pusse échapper à



Je m'embarquai pour ce voyage.

la faim dès que mes provisions seraient consommées. Je prévoyais que ce courant me jetterait en pleine mer, où je n'avais pas espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, de rivage, d'île ou de continent.

Qu'il est facile à l'homme, disais-je en moi-même, de changer sa position, quelque triste qu'elle soit, en une autre encore plus déplorable! Mon île me paraissait alors le lieu du monde le plus délicieux. Tout le bonheur que je souhaitais était d'y rentrer. "Heureux désert, m'écriai-je, en y tournant la vue, heureux désert, je ne te reverrai donc plus! Que je suis misérable! je ne sais où m'emportent les flots! Malheureuse inquiétude! tu m'as fait quitter ce séjour charmant, souvent tu m'as fait murmurer contre ma solitude; mais maintenant que ne donnerais-je point pour pouvoir y retourner? Tel est en effet notre caractère; nous ne sentons les avantages d'un état qu'en éprouvant les inconvénients de quelque autre; nous ne connaissons le prix des choses que par leur privation.

On ne saurait se figurer le désespoir où j'étais de me voir emporté de ma chère île dans la haute mer. J'en étais alors éloigné de deux lieues, et je n'avais plus d'espérance de la revoir. Je travaillais cependant avec beaucoup de vigueur; je dirigeais mon canot autant qu'il m'était possible vers le nord, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avais remarqué une barre. Sur le midi, je crus sentir une brise qui me soufflait au visage, et qui venait du sud-sud-est. J'en éprouvai quelque joie, elle augmenta de beaucoup une demi-heure après, et il s'éleva un vent très favorable. J'étais alors à une distance prodigieuse de mon île. A peine pouvais-je la découvrir; et si le temps eût été chargé, c'en était fait de moi: j'avais oublié mon compas de mer; je ne pouvais donc la regagner qu'à la vue. Mais le temps continuant au beau, je déployai la voile et portai vers le nord, en tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt déployé la voile que j'aperçus par la clarté de l'eau, qu'il allait arriver quelque changement au courant; car lorsqu'il était dans toute sa force, les eaux paraissaient sales, et elles devenaient claires à mesure qu'il diminuait. Je rencontrai à un demi-mille plus loin (c'était à l'est) un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageaient le courant en deux: la plus grande partie s'écoulait par le sud, laissant les rochers au nord-est, tandis que l'autre, repoussée par les écueils, portait avec force vers le nord-ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grâce en arrivant au lieu même du supplice, ou d'être sauvés de la main des brigands qui allaient les égorger, sont les seuls qui soient bien capables de concevoir la joie que je ressentis alors. Aussi est-il difficile de comprendre l'empressement avec lequel je profitai du vent favorable, et du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure entière; il portait droit vers mon île, c'est-à-dire deux lieues plus au nord que celui qui m'en avait auparavant éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'île, j'étais à son nord; je veux dire que je me trouvais dans la partie opposée à celle d'où j'étais parti.

Je me trouvais présentement entre deux courants: l'un du côté du sud, c'est celui qui m'avait entraîné; et l'autre du côté du nord, qui en était éloigné de la distance d'une lieue, et qui portait d'un autre côté. La mer où je me trouvais était entièrement morte, ses eaux restant tranquilles et ne se mouvant nulle part; mais à l'aide de la brise fraîche qui soufflait vers mon île, je m'en approchai, quoique avec plus de lenteur que lorsque je cédaï à la violence du courant.

Il pouvait être alors quatre heures du soir, et j'étais éloigné d'une lieue de mon île, quand je découvris la pointe des rochers qui causaient tout cet embarras. Ils s'étendaient au sud; et comme ils y avaient formé ce furieux courant, ils y avaient aussi fait une barre qui portait au nord. Elle était morte, et ne me conduisait pas directement à bord de mon île; mais profitant du vent et orientant convenablement ma voile,

je traversai cette barre le moins obliquement que je pus, et au bout d'une heure j'arrivai à un mille du bord : l'eau y était tranquille ; je ne tardai donc pas à gagner le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux je remerciai Dieu de ma délivrance, et résolu de ne plus courir les mêmes risques. Je mis mon canot dans un petit creux que j'avais remarqué sous des arbres ; et las comme je l'étais du travail et des fatigues de mon voyage, je fus bientôt endormi.

A mon réveil, j'étais fort en peine de savoir comment je pourrais faire passer mon canot dans la baie voisine de ma maison ; l'y conduire par mer, c'était trop risquer ; je connaissais les dangers qu'il y avait du côté de l'est ; je résolus donc de côtoyer les rivages de l'ouest ; j'espérais y rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de besoin. Effectivement j'en rencontrai une après avoir longé la côte l'espace d'une lieue ; elle me paraissait fort bonne, et allait en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeait. J'y mis mon canot : je ne pouvais pas souhaiter de meilleur havre pour cette belle frégate. On aurait dit qu'il avait été creusé exprès dans l'intention de la recevoir.

Je m'occupai ensuite à reconnaître où j'étais, et je vis qu'il n'y avait pas loin du point où je me trouvais à l'endroit où j'avais été lorsque je traversai mon île. Ainsi, laissant toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil et le parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir ; j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avais faite autrefois ; tout y était dans le même état : je l'ai toujours depuis cultivée avec beaucoup de soin ; là était, comme j'ai dit, ce que j'appelais ma maison de campagne.

Je sautai la haie, et me couchai à l'ombre, car j'étais d'une lassitude extrême ; je m'endormis d'abord.

Vous qui lirez cette histoire, jugez quelle fut ma surprise de m'entendre réveiller par une voix qui m'appelait à diverses reprises par mon nom : —

“Robinson, Robinson, Robinson Crusoé, pauvre Robinson Crusoé où avez-vous été? Robinson Crusoé, où êtes-vous? Robinson, Robinson Crusoé, où avez-vous été?”

Comme j'avais ramé tout le matin, et marché toute l'après-midi, j'étais fatigué au point que je ne m'éveillai pas entièrement. Je me sentais assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et croyais rêver que quelqu'un me parlait. Cependant la voix continuant de répéter “Robinson Crusoé, Robinson Crusoé”, je m'éveillai enfin tout à fait, mais tout épouvanté et dans la dernière consternation. Je me remis un peu néanmoins, après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je reconnus d'abord que c'était lui qui m'avait parlé, car je l'avais instruit à prononcer ces mots. Souvent il venait se reposer sur mon doigt, et approchant son bec de mon visage, il se mettait à crier : “Pauvre Robinson Crusoé, où êtes-vous? où avez-vous été? comment êtes-vous venu ici?” et autres choses semblables.

Mais quoique je fusse certain que personne ne pouvait m'avoir parlé, excepté mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. “Comment, disais-je, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans tout autre?” Il n'y avait pourtant que lui qui pût m'avoir parlé ; ainsi j'abandonnai ces réflexions, et l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur

mon pouce, et me disait comme s'il eût été ravi de me revoir : “Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été?” Je l'emportai ensuite au logis.

C'était avoir assez couru sur mer, et j'avais grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers par où j'avais passé. J'aurais été ravi d'avoir mon canot dans la baie qui était près de ma maison ; mais, je ne voyais pas que cela fût possible. Je ne voulais plus me hasarder à faire le tour de l'île, du côté de l'est. A cette seule pensée mon cœur se resserrait, et mon sang se glaçait dans mes veines. Pour l'autre côté de l'île, je ne le connaissais point ; mais j'avais tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé, y régnait aussi bien que vers l'est, et qu'ainsi je courais risque d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Dans cet état je vécus plus d'un an, tranquille et résigné ; hors la société, il ne me manquait rien pour être parfaitement heureux.

XIX

ACCROISSEMENT DE RICHESSES

Dans cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécani-



Je me couchai à l'ombre.

ques auxquelles mes besoins m'obligeaient de me livrer et surtout je conclus, vu le manque où j'étais de plusieurs outils, que j'avais des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins un excellent maître potier ; j'avais inventé une roue admirable, par laquelle je donnai à mes vaisselles, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour et une forme très commodes. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe ; cette invention me causa une joie extraordinaire, et si j'ose le dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais senti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût grossière, de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensils de terre, cependant elle tirait la fumée, et servait assez bien pour me procurer le plaisir de fumer. J'avais cette habitude, j'y tenais ; mais, dans la croyance qu'il ne se trouvait point de tabac dans mon île, je ne m'étais pas soucié de prendre avec moi les pipes qui étaient dans le vaisseau.

Je fis aussi des progrès très considérables dans la profession de vannier ; je trouvai moyen de fabriquer plusieurs corbeilles qui, quoiqu'elles fussent mal tournées, ne laissaient pas de m'être très utiles. Elles étaient aisées à porter, propres à y serrer plusieurs choses et à aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuais une

chèvre, je la pendais à un arbre, je l'écorchais, l'accommodais, la découpais et l'apportais ainsi au logis. J'en faisais de même à l'égard de la tortue : je l'éventrais, je prenais les oeufs et quelques morceaux de la chair que j'apportais au logis dans ma corbeille, laissant tout l'inutile. De profondes corbeilles me servirent de grenier pour mon blé, que j'y plaçais dès qu'il était sec.

Ma poudre commençait à diminuer : si elle m'avait manqué, j'étais tout à fait dans l'impossibilité d'y suppléer de nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurais-je fait sans poudre? Comment aurais-je pu tuer des chèvres? Je nourrissais à la vérité une chevrette depuis huit ans : je l'avais apprivoisée dans l'espérance que j'attraperais peut-être quelque autre animal de la même espèce ; mais je ne pus le faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer ; je la laissai mourir de vieillesse.

Mais étant dans la onzième année de ma résidence et mes provisions se trouvant fort diminuées, je commençai à songer au moyen d'avoir des chèvres par adresse. Je souhaitais fort d'en attraper qui fussent en vie, s'il était possible, qui fussent pleines.

Pour cet effet, je tendis des filets, et je suis persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent ; mais comme le fil était très faible, elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvai toujours mes filets rompus et les amorces mangées ; je n'en pouvais pas faire de plus forts, puisque je manquais de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les endroits où elles avaient coutume de paître ; je couvris ces creux de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, en y parsemant des épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venaient manger mon grain, s'enfonçaient même dans le trébuchet, et pourtant elles trouvaient le moyen d'en sortir. J'avisai donc enfin de tendre une nuit trois trappes : je les allai visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étaient encore tendues, mais que les amorces en avaient été arrachées. Tout autre que moi se serait rebuté ; mais au contraire, je travaillai à perfectionner ma trappe. De peur de vous arrêter plus longtemps, mon cher lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trappes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle et les deux autres femelles.

Le vieux bouc était si farouche que je n'en savais que faire. Je n'osais ni entrer dans son trébuchet, ni par conséquent l'emmenner en vie ; ce que j'aurais néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'aurait été facile de le tuer ; mais cela ne m'aurait servi de rien. Je le dégageai donc et le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas dans l'esprit alors que, par la faim, on pouvait apprivoiser même les lions ; car autrement je l'aurais laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite à boire et un peu de blé, je l'aurais apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles pour celui qui leur donne ce qui leur est nécessaire.

Quant aux chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un ; et les attachant tous trois à un mé-

Doux Souvenirs

Valse sur la "Rêverie" de Maurice Gracey

Par G. MICHIELS

PIANO

M^t de Valse lente.

p

rall.

a tempo.

espressivo

mf

1^a

2^a

al Coda

p poco anim

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar melodic and harmonic development in both staves.

Third system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f* (forte) in the bass staff.

Fourth system of musical notation, continuing the melodic and harmonic progression.

Fifth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f* (forte) in the bass staff.

Sixth system of musical notation, including a first ending bracket labeled "1a" above the treble staff.

Seventh system of musical notation, including a second ending bracket labeled "2a" above the treble staff and dynamic markings of *f*, *mf*, and *rall.* in the bass staff.

Eighth system of musical notation, labeled "CODA" on the left. It features dynamic markings of *p*, *pp*, and *ppp* in the bass staff, and concludes with a double bar line.

Rêverie Tzigane



MAURICE DEPRET

Mouv^t de Valse modérée.

PIANO

espressivo.

lent.

dim

p

rallent

pp

pp

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The music consists of a melodic line in the treble and a harmonic accompaniment in the bass.

Second system of musical notation, including dynamic markings *pp* and *p*. The bass line features a steady accompaniment of chords.

Third system of musical notation, showing a continuation of the melodic and harmonic themes.

Fourth system of musical notation, with a melodic line that includes some chromatic movement.

Fifth system of musical notation, marked **CODA.** and *p lent.*, indicating the end of the piece and a change in tempo and dynamics.

Sixth system of musical notation, featuring dynamic markings *dim* and *p rallent*, showing a gradual decrease in volume and a further slowing of the tempo.

Seventh system of musical notation, continuing the melodic and harmonic development.

Eighth system of musical notation, marked *pp* and **Moderato.**, indicating a change to a moderate tempo and a very soft dynamic.

me cordon, je les amenai chez moi : ce ne fut pourtant pas sans beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque temps avant qu'ils voulussent manger ; mais enfin, tentés par le bon grain que je mettais devant eux, ils commencent à manger et à s'appriivoiser. J'espérai pouvoir me nourrir de la chair de chèvre, quand même la poudre et le plomb me manqueraient. "Selon les apparences, dis-je, j'aurai dans la suite, autour de ma demeure, un troupeau de chèvres à ma disposition."

Il me vint dans la pensée que je devrais enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain que j'entourerais d'une haie très épaisse, afin qu'ils ne pussent pas se sauver et que les chèvres sauvages ne pussent pas les approcher non plus ; car j'appréhendais que par ce mélange mes chevreaux ne devinssent sauvages.

Le projet était vaste pour un seul homme ; mais l'exécution en était d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une pièce de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau pour les abreuver, et de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos me traiteront sans doute d'homme peu inventif lorsqu'ils apprendront de moi-même quels arrangements je fis après avoir trouvé un lieu tel que je le désirais, c'est-à-dire une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eau traversaient, et qui d'un côté était ouverte et de l'autre aboutissait à de grands bois ; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de se jouer de ma grande prévoyance quand je leur dirai que, selon mon plan, je devais faire une haie d'une circonférence de deux kilomètres au moins. Le ridicule de ce plan n'était pas en ce que la haie se trouvait disproportionnée à son enclos, mais en ce que l'enclos étant d'une si grande étendue, les chèvres auraient pu y devenir sauvages tout autant que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île ; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu les attraper.

J'avais déjà fait environ cinquante mètres de ma haie, lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, et je résolus que sa longueur ne serait que d'environ cent vingt mètres, et sa largeur à peu près de cent. Cela me suffisait ; cet espace était assez étendu pour qu'un troupeau médiocre de chèvres pût y vivre ; que si le troupeau devenait très nombreux, il m'était aisé d'élargir mon enclos.

Comme ce projet me paraissait bien imaginé, j'y travaillai avec beaucoup d'ardeur ; et pendant tout cet intervalle je faisais paître mes chevreaux auprès de moi avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnais souvent des épis d'orge et quelques poignées de riz. Ils les prenaient dans ma main, et de cette manière, je les rendais tellement apprivoisés, que lorsque mon enclos fut fini et que je les eu débarrassés de leurs entraves, ils me suivaient partout en bêlant pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an et demi j'eus un troupeau de douze têtes, tant boucs que chèvres et chevreaux ; deux ans après, j'en eus quarante-trois, quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier. J'y ménageai plusieurs petits parcs pour y chasser les chèvres, afin de les prendre plus commodément, et des portes pour qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à pro-

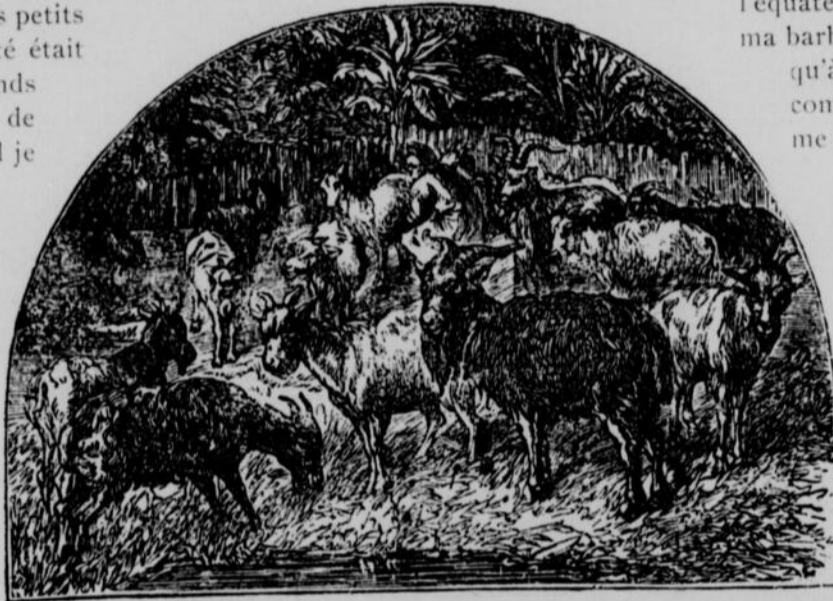
fitier du lait de mes chères. La première pensée qui m'en vint me causa un très grand plaisir. Ainsi, sans hésiter un seul instant, je fis une laiterie. Mes chèvres me rendaient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avais jamais traité ni vache ni chèvre et n'avais jamais vu faire le fromage ni le beurre ; je vins pourtant à bout, après bien des essais et plusieurs tentatives infructueuses, de faire du beurre et du fromage, et depuis je n'en ai jamais manqué.

Il n'y a point d'homme si sérieux qui ne se fût divertie de me voir diner avec toute ma famille.

J'étais le roi et le seigneur de toute l'île ; maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort. Je pouvais les pendre, les écarteler, les priver de leur liberté ou la leur rendre. Point de rebelles dans mes États.

Je dinais comme un roi, à la vue de toute ma cour : mon perroquet ; comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de parler. Mon chien, qui alors était devenu vieux et chagrin, était toujours assis à ma droite. Mes deux chats étaient l'un à un bout de la table et l'autre à l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étaient pas les mêmes que



Je songeai à profiter du lait de mes chèvres.

ceux que j'avais apportés avec moi du vaisseau. Il y avait longtemps que ces derniers étaient morts ; mais il avaient eu des petits ; j'avais gardé deux de ces petits et les avais élevés ; les autres s'enfuirent dans les bois et devinrent sauvages.

Je souhaitais beaucoup d'avoir mon canot ; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à de nouveaux hasards. Quelquefois je songeais au moyen de l'amener, en côtoyant, dans ma baie ; et d'autre fois je me consolais de l'impossibilité de le faire. Mais il me prit un jour une si violente envie de me porter à la pointe de l'île où j'avais déjà été et d'observer de nouveau les côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus, que je ne pus résister à ce désir. Je me mis donc en chemin.

Si dans la province d'York on rencontrait un homme dans l'équipage où j'étais alors, on s'épouvanterait ou l'on ferait des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure sur l'esquisse que j'en vais tracer.

Je portais un chapeau d'une hauteur effroyable et sans forme, fait de peau de chèvre ; j'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc qui me couvrait tout le cou : c'était afin de me préserver des ardeurs du soleil et de peur que la pluie n'entrât sous mes habits, car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte faite, de

même que mon chapeau, de peau de chèvre. Les bords en descendaient jusqu'au-dessous de mes genoux ; quant à mes pantalons, c'était la peau d'un vieux bouc qui en avait fourni l'étoffe. Le poil était d'une longueur si extraordinaire, qu'il descendait, comme les pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas ni souliers ; mais je m'étais fait pour mes jambes une paire de je ne sais quoi, qui ressemblait néanmoins assez à des bottines : je les attachais comme on attache les guêtres. Elles étaient, de même que tous mes autres habits, d'une forme étrange et barbare.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtements. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portais une scie et une hache, l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Je portais un autre ceinturon, mais qui n'était pas aussi large ; il pendait par-dessus mon cou, et à son extrémité, qui était sous le bras gauche, pendaient aussi deux poches faites de la même matière que le reste ; dans l'une je mettais ma poudre et dans l'autre mon plomb. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mes épaules un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui, après mon fusil, était ce dont j'avais le plus besoin.

Pour mon visage, il n'était pas aussi brûlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin ; et qui n'était éloigné de l'équateur que de huit à neuf degrés. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissée croître jusqu'à la longueur de vingt centimètres ; mais comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je me la coupais ordinairement d'assez près.

hors celle qui me croissait sur la lèvre supérieure. Je m'étais fait un plaisir de lui donner la tournure d'une moustache à la mahométane et telle que la portaient les Turcs que j'avais vus à Salé, car les Maures n'en ont point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étaient d'une telle longueur que j'y aurais pu pendre mon chapeau ; mais j'ose bien assurer qu'elles étaient si longues et si bizarrement arrangées, qu'en Angleterre elles auraient paru effroyables.

Mais ceci soit dit en passant. Je reviens au récit de mon voyage ; j'y employai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des côtes, tout droit vers le lieu où j'avais mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris bien aisément la colline qui m'avait servi d'observatoire. J'y montai, et quel fut mon étonnement de voir la mer calme et tranquille ! Point de mouvement impétueux, point de courant, pas plus que dans ma petite baie.

Je donnai la torture à mon esprit, afin de pénétrer les raisons de ce changement. Je résolus d'observer la mer pendant quelque temps, parce que je soupçonnais que le furieux courant dont j'ai parlé n'avait d'autre cause que le eflux de la marée. Je ne fus pas longtemps sans être au fait de cette étrange mutation de la mer ; car je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux de la marée, partant de l'ouest et se joignant au cours de quelque rivière, était la cause du courant qui m'avait emporté avec tant de violence. Et, selon que les vents de l'ouest et du nord étaient plus ou moins violents, le courant s'étendait jusque sur l'île ou se perdait à une moindre distance dans la mer. C'était avant midi que je faisais toutes ces observations, mais celles que je fis le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant, de même que je l'avais vu autrefois, avec cette différence pourtant qu'il ne portait pas directement à mon île ; il s'en éloignait d'une demi-lieue.

De toutes ces observations, je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux, il me serait très aisé d'amener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causait une frayeur si extraordinaire, que je n'osai jamais réaliser ce projet. J'aimai mieux former un autre plan, dont l'exécution était plus sûre, quoique plus laborieuse : c'était de faire un autre canot. Ainsi j'en aurais deux, l'un pour ce côté de l'île et l'autre pour l'autre côté.

J'avais, comme on sait, deux habitations, s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une était ma tente ou ma petite forteresse, entourée de sa palissade et creusée dans le roc : je m'y étais ménagé plusieurs chambres. Dans la moins humide et la plus grande, qui avait une porte pour sortir hors de la palissade, je tenais les grands pots de terre dont j'ai fait ci-dessus la description, et quatorze ou quinze grandes corbeilles dont chacune contenait cinq ou six boisseaux. Ces corbeilles me servaient à recueillir et garder mes provisions, et particulièrement mes grains ; les uns encore dans leurs épis, et les autres nus, et que j'avais froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il était comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre un lieu habité.

Tout auprès, mais dans un endroit moins élevé, j'avais un champ où je semais mes grains. Et comme je le cultivais avec le plus grand soin, j'en tirais chaque année une abondante récolte. S'il y avait eu pour moi nécessité d'avoir plus de grains, j'aurais pu grandir ce champ sans beaucoup de peine.

Outre cette habitation, j'en avais une autre que j'appelais ma métairie ou ma maison de campagne. J'y avais un beau berceau de verdure, que j'entretenais avec beaucoup de soin, c'est-à-dire que j'émondais la haie qui fermait ma plantation, de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres qui dans l'origine n'étaient que des pieux, mais qui étaient devenus avec le temps des arbres très élevés et bien enracinés, je les cultivais de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus et par là jeter un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit j'avais ma tente : c'était une pièce d'une voile bien étendue sur des perches. Sous cette tente j'avais placé un lit de repos, ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avais tuées, et d'autres substances molles. Une couverture de lit sauvée du naufrage et un gros surtout servaient à me couvrir. Voilà quelle était la maison de campagne où je me retirais lorsque mes affaires ne me retenaient point dans ma capitale. A côté, et tout aux environs de mon berceau, étaient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire de mes chèvres ; et comme j'avais pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étais aussi fort soigneux d'en conserver les haies. Je portai même mon travail et mes soins sur cet article jusqu'à planter tout autour de mes haies de petits pieux en très grand nombre et fort serrés. C'était une palissade plutôt qu'une haie. On n'y pouvait pas fourrer la main ; et dans la suite ces pieux, ayant pris racine et croissance comme ils firent par le premier temps pluvieux, rendirent mes haies aussi fortes et même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux prouvaient bien que je n'étais pas paresseux, et que je n'épargnais ni soins ni peines pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. "Le troupeau de chèvres, disais-je en moi-même, est pour toute ma vie, fût-elle de quarante années, un vivant magasin de viande, de lait, de beurre et de fromage. Je ne dois donc rien négliger pour ne pas les perdre."

Mes vignes étaient aussi dans ces quartiers ; j'en tirais des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageais avec toute la précaution possible. C'étaient mes mets les plus délicieux ; ils me servaient de médecine, de nourriture et de rafraîchissements.

D'ailleurs cet endroit se trouvait justement à mi-chemin de ma forteresse et de la baie où j'avais mis mon canot. Lorsque j'allais le visiter, je m'arrêtais dans ce lieu et j'y couchais une nuit. J'avais toujours eu grand soin de mon canot : j'éprouvais beaucoup de plaisir à me promener sur la mer ; mais je prenais garde à ne pas trop m'éloigner du rivage : je n'osais m'en écarter tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendais que le vent, quelque courant, ou quelque autre hasard ne m'emportât bien loin de mon île.

Mais me voici insensiblement arrivé à un genre de vie bien différent de celui que j'ai décrit jusqu'ici.

XX

RENCONTRE ALARMANTE. DANGER MESURES DE PRECAUTION.

Un jour, que j'allais à mon canot, je découvris très distinctement sur le sable des mar-



Je dinais comme un roi à la vue de toute ma cour

ques d'un pied nu. Jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur ; je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre ou comme si j'eusse vu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis et n'entendis rien : je montai sur une petite éminence pour voir plus au loin ; j'en descendis et j'allai au rivage, mais je n'aperçus rien de nouveau, ni aucun autre vestige d'homme que celui dont je viens de parler. J'y retournai dans l'espérance que ma crainte n'était peut-être qu'une imagination sans fondement ; mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon et tous les autres indices d'un pied d'homme.

Je ne savais qu'en conjecturer : je m'enfuis à ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien ne m'est-il pas venu dans l'esprit d'idées folles et de pensées bizarres, pendant que je m'enfuyais à ma forteresse !

Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit ; je ne puis même me souvenir si j'y entrai par l'échelle ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte. J'étais trop effrayé pour que cela fût resté dans ma tête. Jamais lapin ni renard ne se réfugia dans son terrier avec plus de frayeur que moi dans mon château, car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit : à mesure que je m'éloignais de la cause de ma frayeur mes craintes s'augmentaient encore, au contraire de ce qui arrive ordinairement. Mes idées effrayantes me troublaient tellement que, quoique fort éloigné de l'endroit où j'avais pris cette alarme, mon imagination ne me représentait rien qui ne fût triste et affreux. Quels êtres avaient laissé l'empreinte que je venais d'apercevoir ? Bien certainement, ce ne pouvait être que des sauvages du continent qui, s'étant mis en mer avec leurs canots, avaient été portés dans l'île par les vents contraires, ou par les courants, et qui avaient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert que j'en avais moi-même de les y voir.

Pendant que ces réflexions roulaient dans mon esprit, je rendais grâce au ciel de ce que je ne m'étais pas trouvé alors dans cet endroit de l'île et de ce que mon canot avait échappé à leurs yeux, car s'ils l'avaient vu, ils en auraient certainement conclu que l'île était habitée, ce qui aurait pu les porter à me chercher et m'aurait fait découvrir.

Dans certains moments je m'imaginai que mon canot avait été trouvé, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle ; je m'attendais à les voir revenir en plus grand nombre, et je craignais que quand même je pourrais me dérober à leur barbarie, ils ne trouvassent mon enclos, ne détruississent mon blé, n'emmenassent mon troupeau et ne me réduisissent ainsi à mourir de faim.

Dans cette situation, je me reprochai d'avoir eu la paresse de ne semer qu'autant de grain qu'il m'en fallait jusqu'à la saison nouvelle, et je trouvais ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à mourir de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources secrètes, opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions ? Nous haïssons aujourd'hui ce que nous chérissions hier ; nous désirons un objet avec ardeur, et quelques moments après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étais alors un triste et remarquable exemple de cette vérité. Autrefois, je m'affligeais mortellement de me voir entouré du vaste Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine : je me regardais comme un homme que le ciel trouvait indigne d'être au nombre des vivants, et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'aurait paru une espèce de résurrection, et la plus grande grâce, après mon salut, que je pusse obtenir de la bonté divine. A présent, je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce ; l'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs.

Un matin, étant dans mon lit, inquiété par mille pensées touchant le danger que j'avais à craindre des sauvages, je me trouvais dans l'accablement le plus triste, quand tout d'un coup ce passage des saintes Écritures me revint dans l'esprit : "Invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai, et tu me glorifieras."

(A suivre)

Montréal, 26 janvier 1907.

L'assemblée tout entière fit chorus. Les gentilshommes levèrent leurs coupes et les dames agitèrent leurs mouchoirs blancs. Les vieilles murailles tressaillirent de joie au bruit des applaudissements.

Les chansons et les discours se succédèrent ensuite, divisant comme avec une lame d'or les heures rapides du dessert.

VIII

Les longs discours n'étaient pas de mode alors, au diner, et l'on ne gâtait pas le plaisir de la table et les charmes de la conversation par d'interminables périodes sur des sujets éternellement rebattus.

Le bourgeois crut devoir, toutefois, remercier ses hôtes, de l'honneur grand qu'ils avaient daigné lui faire.

—Les portes de Belmont depuis si longtemps fermées, dit-il, sont ouvertes aux amis, maintenant que mon fils est de retour. Belmont ne m'appartient plus. J'espère que Pierre...

Il se prit à sourire mais il se donna garde de jeter les yeux du côté où ses paroles pouvaient avoir trop d'écho.

J'espère que Pierre trouvera quelqu'une de nos charmantes Québécoises pour partager avec lui le soin de sa maison, et nous donner une franche hospitalité quand nous y reviendrons.

D'immenses applaudissements répondirent à ces paroles pleines de signification. Les dames toutes rougissantes comblèrent le bourgeois de louange; les messieurs firent éclater leurs bravos! Tous jouissaient par anticipation de ce renouvellement de la charmante hospitalité de Belmont.

—Il pleut des gâteaux! dit le chevalier à sa pétillante voisine, et les gouttes d'or du bonheur ne tombent que du coeur de la femme! Qu'en pensez-vous, Hortense? Quelles sont les jeunes filles de Québec qui consentiraient à partager avec Pierre le soin de faire les honneurs du château de Belmont?

—Toutes! répondit Hortense.

Mais pourquoi, ajouta-t-elle, le bourgeois Philibert ne parle-t-il que des demoiselles de Québec? Il sait pourtant que je suis des Trois-Rivières, moi!

—Oh! il a peur de vous! vous transformeriez Belmont en un paradis! Ce serait plus beau que la promenade sur le cap, lorsque tout le beau monde de Québec s'y promène! Qu'en pensez-vous, père de Berey?

—J'en pense ce que dit Horace! Et je suis sûr qu'Horace est ce qu'il y a de mieux après les Homélie!

“Teretesque suras laudo, et integer ego!”

VIII

—Tout de même, continua de La Corne, j'espère que Pierre fera son choix avant longtemps. Nous avons hâte d'opérer une descente journalière dans les catacombes du vieux Provençal, le sommelier! c'est là que sont ensevelis les meilleurs crus de la France!

Le chevalier disait cela à dessein, pour inquiéter le vieux Provençal qui se tenait debout derrière sa chaise, et rêvait à son cellier si bien rempli.

—Et si Pierre ne se marie pas, demanda Hortense, que deviendra-t-il, que deviendrons-nous? nous surtout?

—Il est bon garçon, nous boirons son vin tout de même!

Viens ici, Pierre, fit le chevalier familièrement. Il faut que tu te maries! c'est ton devoir!

Mais je n'ai pas besoin de te le dire, tu te marieras: c'est visible comme le chemin de Pé-

Album Universel (Monde Illustré) No 1187

ronne à Saint-Quentin, un chemin aussi bon qu'un autre et aussi vieux que Chinon en Touraine.

Québec est un sac de perles. Prends la première venue et elle vaudra une rançon de juif! Si tu as la chance de tirer la plus belle, vends tout ce que tu possèdes et va l'acheter, comme il est dit dans l'Évangile! N'est-ce pas, père de Berey? Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela tomber de la chaire des Récollets!

—Chevalier, je n'ai rien à vous apprendre, je vois! et je ne commenterai point votre parabole. Je garde mes commentaires pour mes frères de Saint-François, afin de leur faire comprendre qu'en renonçant au monde, il n'ont pas perdu grand'chose! Mais quand le colonel Philibert aura trouvé cette perle précieuse...

Le père regarda du coin de l'oeil Amélie de Repentigny. Il était un peu dans le secret...

Quand il aura trouvé cette perle d'un grand prix, je lui promets que les cloches de notre monastère sonneront le plus joyeux carillon qui ait été entendu depuis le mariage du dauphin, alors qu'à force de tirer sur les cordes, le grasouillet frère Le Gros s'est affaissé hors d'haleine et que le frère Bref, un petit courteau, s'est allongé d'une demie verge.

Plusieurs répondirent au bon père par un éclat de rire.

IX

Hortense se mit à plaisanter le chevalier, ce vieux veuf qui n'osait plus entreprendre de parcourir le chemin de Péronne à Saint-Quentin!

—Si vous le vouliez, nous le franchirions ensemble! dit-elle, comme deux bohèmes, avec tout notre trésor de bonheur sur le dos! à travers le monde!...

—Mieux que cela! exclama de La Corne, vous êtes digne de voyager sur un affût de canon dans ma prochaine campagne! Ça vous irait-il?

Hortense lui tendit la main:

—C'est mon rêve! dit-elle. Je suis fille de soldat, j'espère devenir femme de soldat, et mourir veuve de soldat!

Mais, c'est assez de badinage. Il est plus malaisé d'être spirituelle que sage.

Tiens! mon cousin Le Gardeur a quelque chose qui l'agace.

Le Gardeur lisait un billet qu'un valet venait de lui remettre. Il le froissa avec colère et fit un mouvement comme pour le déchirer. Il le dissimula dans son habit, cependant. Sa gaieté était disparue.

X

Une autre personne avait surpris avant Hortense de Beauharnois le geste rapide de Le Gardeur; c'était la bonne Amélie. Elle aurait bien voulu aller s'asseoir un moment auprès de son frère, mais elle ne pouvait rompre le cercle étroit d'amis qui la tenaient prisonnière. Elle soupçonnait Angélique Des Meloises d'avoir écrit ce billet.

Le Gardeur vida, coup sur coup, deux ou trois verres, s'excusa auprès de sa partenaire, qui ne fut pas dupe, et sortit de table.

Amélie se leva vivement, demanda pardon au bourgeois, et le rejoignit dans le parc. L'air pur et frais du soir invitait à la promenade.

La jolie Cécile Tourangeau qui se trouvait au côté de Le Gardeur, avait jeté un coup d'oeil sur le papier et reconnu l'écriture d'Angélique. Elle n'eut pas de peine à deviner pourquoi son voisin la quittait si promptement. Le dépit fit monter le rouge à son front, la marque en devint de plus en plus pourpre.

Mais le monde roule toujours avec ses alter-

natives de tempêtes et de calme, de soleil et d'obscurité.

XI

Les convives laissèrent la table et se dirigèrent qui vers le salon, qui vers l'observatoire, qui vers le parc. Cécile était d'un heureux caractère et se consolait vite de ses chagrins. Le beau Jumonville de Villiers l'invita à monter au grand balcon, où se passait, disait-il, une scène très drôle. Elle le suivit et le souvenir de son récent mécontentement se dissipa aussitôt.

Une scène très drôle, en effet, avait lieu sur le balcon. Un groupe de jeunes filles demi-sérieuses, malgré leurs rires éclatants, entouraient le docteur Gauthier et le suppliaient de lire leur destinée dans les étoiles. Les étoiles, ce soir-là, brillaient avec un éclat inaccoutumé.

A cette époque, comme encore de nos jours, et comme dans tous les âges, les femmes, à l'exemple des anciens juifs, demandaient des signes, tandis que les grecs — c'est-à-dire les hommes — demandaient la sagesse.

La femme a toujours été curieuse et elle le sera toujours! Elle essaiera sans cesse de surprendre les décrets du destin, au sujet de la question suprême de son existence, le mariage.

XII

C'est en vain que le docteur protestait, demandait grâce, plaidait les circonstances atténuantes, absence complète de télescope, les dames ne voulaient point accepter ses raisons.

—Il sait le ciel par coeur, se disaient-elles, et peut lire nos destinées dans les étoiles, comme un évêque lit dans son bréviaire.

Il était dans tous les cas d'une bonne nature et d'une extrême complaisance. Bon nombre de ces hommes dévoués sont ainsi chaque jour la proie de leurs amis.

Hortense insistait plus que les autres:

—Dites-moi ma destinée, répétait-elle en riant, je veux la savoir! Si les étoiles m'ordonnent de vous épouser, je le ferai! j'en suis capable, je vous le promets!

Le docteur céda.

—En face d'une semblable promesse, fit-il, je tenterais l'impossible.

—Ne me cachez rien! reprit la jeune fille; n'ayez pas peur de m'annoncer la couronne de reine ou la robe de bure des vieilles filles de Saint-Cyr.

Les filles de Québec accrochent leurs espérances aux étoiles, aux plus brillantes surtout! Elles sont trop aimantes pour vivre seules et trop fières pour vivre pauvres. Quant à moi, je n'attendrai pas, pour m'embarquer, un vaisseau qui n'arrivera jamais, et, pour me nourrir, un fruit qui ne saurait mûrir.

XIII

Tout le monde s'amusa de la joyeuse plaisanterie. Quelques dames levèrent les épaules et se regardèrent à la dérobée. Elles auraient voulu, cependant, avoir le courage d'en dire autant.

—Eh bien! ordonna le docteur, placez-vous devant moi, mademoiselle de Beauharnois, l'heure solennelle va sonner, et il faut d'abord que j'étudie vos regards.

Hortense s'avança.

—C'est un des privilèges de cette étude aride, fit-il en souriant.

Et il semblait se complaire à regarder cette belle et svelte jeune fille qui se tenait bravement devant lui.

—La solliciteuse, commença-t-il gravement, est grande, droite, élancée, a les bras longs, les mains et la tête petites, les cheveux presque noirs, les yeux perçants, noirs comme la nuit

et pleins de feu, elle est vive, énergique, spirituelle, sensée...

—Oh! dites-moi ma bonne fortune, docteur, non pas mon caractère!...

Vos flatteries me font rougir, s'écria-t-elle, frémissante et prête à fuir.

—Nous allons voir ce qui va découler de là, répondit le docteur d'un air sombre.

Et de sa canne au pommeau d'or il fit le geste de diviser les cieux en quatre parties, comme les augures des temps anciens, et il compta les planètes dans leurs maisons.

Il était sérieux; Hortense aussi. Elle suivait son regard parmi les astres brillants

“ Qui roulent en disant la puissance des dieux,
“ En portant humblement leurs ordres en tous lieux!”

Le seigneur de l'ascendant, dit-il, est dans la dixième maison, avec le seigneur de la septième. En conséquence, la sollicitieuse épousera l'homme né pour être son mari, et non pas l'objet de ses premières amours et l'espérance de sa jeunesse.

Les étoiles ne mentent pas, continua-t-il, comme se parlant à lui-même. Jupiter dans la septième maison nous annonce que le mariage élève en rang et en dignité! et Mars, dans la sixième, présage des succès sur les champs de bataille. O prodige! Hortense! Le sang des Beauharnois va devenir un sang royal! Il coulera dans les veines des souverains de France! d'Italie! de Flandres! mais jamais des souverains qui régneront sur la Nouvelle-France... Car Saturne, qui est dans la cinquième maison, regarde sourdement les gémeaux qui régissent l'Amérique.

—Viens, Jumonville! exclama Hortense, félicite Claude de la grandeur future de la maison de Beauharnois! mais plains-moi, car je ne verrai rien de ces choses, moi! Je me soucie peu des rois et des reines de l'avenir, mais je m'intéresse beaucoup à ceux que j'aime, et je voudrais les voir au comble des honneurs et de la félicité!... Viens, Jumonville! fais parler les augures à ton tour... Si le docteur découvre la vérité à ton sujet, je croirai ce qu'il m'a prédit.

—C'est une heureuse idée, Hortense! répliqua Jumonville. Il y a longtemps que j'ai accroché mon chapeau aux étoiles; que le docteur le trouve s'il en est capable!

XIV

Il était superbe, Jumonville, avec sa figure martiale et sa taille forte et souple. Le docteur, d'humeur charmante maintenant, l'examina attentivement et avec un intérêt immense pendant une minute, puis, de nouveau, avec une solennité digne d'un véritable pontificat, il leva sa canne et décrivit une figure dans les cieux étoilés. Il parut réfléchir, ensuite il abaissa sur le jeune homme un regard anxieux.

—Rien de bon? mauvais signes? docteur, fit vivement Jumonville.

Et ses yeux brillants semblaient défier la fortune et les dangers invisibles.

—Le “Hyleg”, celui qui donne la vie est terrassé par Mars dans la septième maison, et Saturne, dans l'ascendant, est d'un mauvais aspect, dit avec lenteur l'astrologue improvisé.

—Je suppose, docteur, repartit Jumonville, que cela sonne comme la guerre et signifie des batailles! C'est une bonne fortune pour un soldat! Continuez!

Le docteur poursuivit en regardant le ciel:

—Vénus est favorable. L'amour, la renommée, l'immortalité, vous attendent, Jumonville de Villiers!... Vous mourrez sous les drapeaux de votre patrie et pour votre roi!...

Vous ne vous mariez point... Toutes les femmes de la Nouvelle-France verseront des larmes sur vous! En mourant vous sauverez votre sol natal!

Comment cela? je n'en sais rien. Mais, “scriptum est”, c'est écrit, Jumonville! ne m'en demandez pas davantage.

XV

Tous les curieux qui écoutaient le docteur, sentirent comme un fluide électrique, un frisson rapide courir dans leurs veines. La joie bruyante se calma, la superstition avait encore à cette époque un grand empire sur les esprits.

Le docteur s'assit et essuya les verres de ses lunettes.

—Je n'ai plus rien à dire ce soir, affirma-t-il. J'ai même été trop loin. J'ai badiné avec des choses sérieuses et j'ai pris au sérieux des badinages. Je vous demande pardon, Jumonville, de m'être plié à vos fantaisies.

Le jeune homme se mit à rire de bon cœur.

—Si la renommée, l'amour et l'immortalité doivent être mon lot ici-bas, pourquoi redouterais-je la mort? remarqua-t-il. Le plus ambitieux des soldats ne désire rien de plus! Rien que pour être pleuré des femmes de la Nouvelle-France, je voudrais mourir! et cela en vaut bien la peine! dit-il en regardant Hortense.

Les paroles de Jumonville se gravèrent à jamais dans l'âme d'Hortense de Beauharnois et la remplirent d'une douce et triste ivresse.

XVI

Quelques années plus tard, Jumonville de Villiers tombait sur les bords de la Monongahéla, sous les plis du drapeau blanc.

Et parmi les filles de la Nouvelle-France qui pleurèrent sa destinée, nulle ne versa des larmes plus amères que sa tendre et belle fiancée, Hortense de Beauharnois.

Les prédictions du sieur Gauthier se redirent partout alors comme une histoire étrange et vraie. Elles passèrent dans les traditions populaires. Elles se racontaient encore et le souvenir des fêtes de Belmont était perdu depuis longtemps!

La Nouvelle-France n'avait ni oublié, ni pardonné la mort du brave Jumonville, quand eut lieu la grande révolte des colonies anglaises. Le congrès fit alors un vain appel aux Canadiens. Les proclamations de Washington furent foulées aux pieds, ses troupes furent repoussées ou retenues prisonnières. Si la mort de Jumonville fit perdre, en grande partie, le Canada à la France, elle le donna, d'autre part, à l'Angleterre. Les secrets de la Providence dans le gouvernement et la vie des peuples sont bien merveilleux! et souvent la destinée d'un continent entier dépend de la vie ou de la mort d'un seul homme!

Mais tous ces événements reposaient encore dans les mystérieux abîmes de l'avenir. Le vaillant Jumonville qui devait tomber, et Coulon, son frère, qui le vengea si noblement, en épargnant la vie à Washington, étaient alors les plus éveillés des gais convives du bourgeois Philibert.

XVII

Pendant qu'un groupe de jeunes gens, moitié sérieux, moitié badins, cherchaient ainsi à découvrir, dans les étoiles, ces concordances qui devaient leur assurer le bonheur, Amélie se promenait avec son frère, dans une allée tranquille du vaste parc.

Le ciel de l'occident gardait encore, à son horizon, quelques lumineux vestiges du soleil disparu depuis longtemps. L'obscurité était profonde sous les chênes et les pins. La vallée pa-

raissait comme un abîme de ténèbres, et l'on pouvait suivre, au fond, la course de la rivière, par le rayonnement des étoiles dans l'eau.

La marée montante apportait du fleuve immense un air frais et encore légèrement imprégné de la senteur du varech.

Le Gardeur se sentait plus calme, Amélie le domptait à force d'affection. Ils s'assirent sur un banc en face de la vallée, loin de la foule, du bruit. Amélie pouvait se risquer à dire ce qui lui faisait tant de mal.

XVIII

—J'aurais eu peur de vous offenser tout à l'heure, fit-elle, en lui serrant les mains, si j'avais dit tout ce que j'éprouve le besoin de vous dire.

Je ne vous ai jamais offensé, n'est-ce pas? mon frère, jamais?

—Jamais! adorable petite soeur! Dis-moi tout ce que tu voudras! demande-moi tout ce que tu désires!... je ne crains qu'une chose, c'est d'être indigne de ton affection!...

—Non! Le Gardeur! vous n'en êtes pas indigne! vous êtes le seul frère que Dieu m'ait donné, je vous aimerai toujours!... Mais d'autres ne vous jugent pas aussi bien et cela me chagrine fort.

Il recula; son amour-propre s'effrayait, mais il savait qu'Amélie avait raison:

—J'ai été faible, Amélie, fit-il aussitôt, je l'avoue. Ce message m'a causé du dépit!... Elle a choisi le moment!... Angélique Des Meloises est sans pitié pour ceux qui l'aiment.

—Oh! mon cœur me le disait bien! je le pensais! c'est donc elle, Angélique, qui vous a envoyé le billet que vous avez lu à table?

—Sans doute; elle seule pouvait me causer ce trouble. Elle déteste le bourgeois et veut m'arracher aux amusements de cette fête qu'il donne en l'honneur de Pierre. Je vais lui obéir, mais elle aussi m'obéira, et cette nuit même! D'une façon ou d'une autre, il faut que cela finisse!... Tu peux lire sa lettre, Amélie.

—C'est inutile, mon frère. Je connais assez Angélique pour redouter son influence. Elle a toujours fait la terreur de ses compagnes!... Mais vous ne laisserez pas la fête, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

Elle savait que ce serait un grand manque de courtoisie envers leur ami Pierre.

—Il le faut, Amélie! Angélique serait-elle aussi méchante qu'elle est belle, je l'aimerai toujours!... Je l'en aimerais davantage! Si elle venait à moi, comme Hérodiade avec la tête de Jean-Baptiste sur un plateau, je ferais mieux qu'Hérode, je tiendrais mes serments!

—O mon frère! mon frère! soupira la pauvre Amélie. Les De Repentigny n'aiment pas si follement que cela!... Non, jamais! quel philtre empoisonné avez-vous donc bu pour vous éprendre ainsi d'une femme qui vous traite en esclave!... Non, Le Gardeur! vous n'irez pas! vous n'irez pas! supplia-t-elle encore en se jetant à son cou. Ici, avec votre petite soeur, vous êtes en sûreté! vous ne le serez plus si vous entrez dans cette maison des Des Meloises!

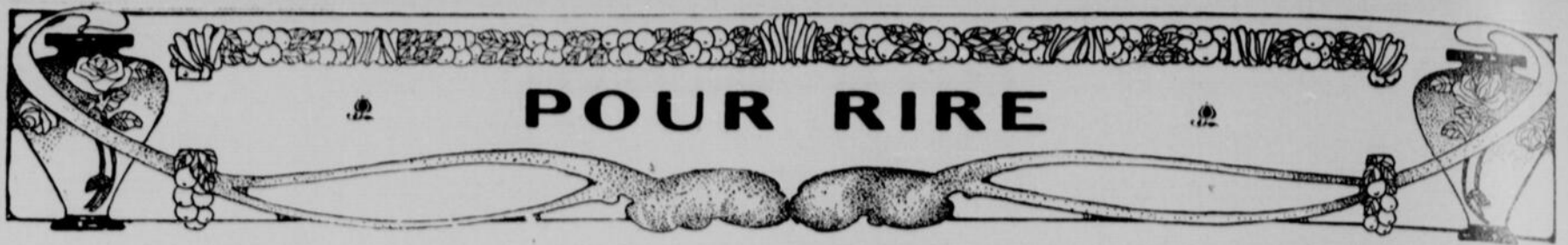
—Je dois y aller, j'irai!... je le sais, j'ai bu un philtre enchanté, mais je ne veux point d'antidote! Le monde ne saurait me guérir de mon amour pour Angélique! Laissez-moi donc partir que j'aie reçu de'elle mon châtement pour être venu à Belmont et ma récompense pour avoir obéi à ses ordres!

—Pauvre frère! pensez-vous qu'Angélique réponde à votre amour? Elle est, comme nous toutes, faible et inconstante! Elle n'est pas, cette Angélique, l'idéal que l'homme cherche dans la femme qu'il aime!...

(A suivre)

L'ASCENSION





POUR RIRE

Dans le parc

La comtesse, inspectant le ciel avant de sortir:

—Voilà un bien vilain nuage, j'ai grand'peur qu'il ne tarde pas à crever...

Le jardinier, tout en bêchant:

—Bah! madame la comtesse, nous sommes tous mortels!

Raisons sérieuses

Premier monsieur — Enfin, je me demande comment il peut la trouver bien?

Second monsieur — Ah! mon cher, elle a un million de raisons pour être trouvée charmante!

Premier monsieur — Par exemple! un million?...

Second monsieur — De francs!!

A la campagne

—Marie?

—Madame?

—Je suis souffrante, et je brûle. Vous me ferez une tasse de chiendent pour me rafraîchir.

—Bien, madame.

Une heure après.

—Pouah! c'est une horreur, une abomination! Ce n'est pas buvable! Qu'est-ce que vous avez donc mis là dedans?

—Ce que madame m'a dit: du chiendent.

—Où l'avez-vous acheté?

—Je ne l'ai pas acheté, je l'ai arraché d'après le petit balais de madame.

L'esprit d'autrefois

Montmaur logeait dans un donjon du collège de Boncourt, dans l'endroit le plus élevé de Paris afin, disaient ses ennemis, de mieux découvrir la fumée des meilleures cuisines. Comme il recevait souvent deux ou trois invitations pour le même jour, craignant d'en manquer une seule, il fut obligé d'acheter un cheval, qui était toujours nourri aux frais de ceux qui invitaient son maître.

Ce parasite spirituel était admis dans les meilleures maisons. Il les amusait par ses ingénieuses réparties. Aussi disait-il souvent: "Qu'on me fournisse les viandes, je fournirai le sel."

La vie en plein vent

Respectons, aimons notre armée; c'est convenu, cela. Mais rien n'empêche de rire un peu de sa manière de dialoguer.

Un jeune soldat passe près d'un sapeur et fait à haute voix la réflexion suivante:

—Que de chance d'avoir tant de barbe! Moi, je serai toujours imberbe.

Le sapeur se retournant:

—Comment, imbécile! vous appelez ça de la "berbe." Apprenez, jeune blanc-bec, que l'on dit: "Imbarbe"! Est-ce de la berbe que je porte? m'est avis que c'est bien de la barbe.

Beau langage

Mme Van Pimperzele a souffert d'une indisposition passagère. Le bon docteur Purgéralde lui a dit qu'elle avait un embarras gastrique et lui a prescrit une dose d'Hunyadi Janos.

Mme Van Pimperzele raconte son aventure à une amie.

—Oui, le docteur a dit que j'avais un embarras de gaz tristes, et il m'a fait prendre une eau qui a un drôle de nom... Attendez, ça est comme le nom d'une pièce qu'on joue à la monnaie.

—????

—Och! j'y suis... de l'eau d'Hériodadi Janos.

Petit supplément au dictionnaire de l'Académie

Propriétaire — Un monsieur qui ne ménage pas ses termes.

Jeune fille — Une cerise qui rougit avant d'être mûre.

Tortue — Un animal qui marche toujours ventre à terre.

Téléphone — Une variété d'allopathie.

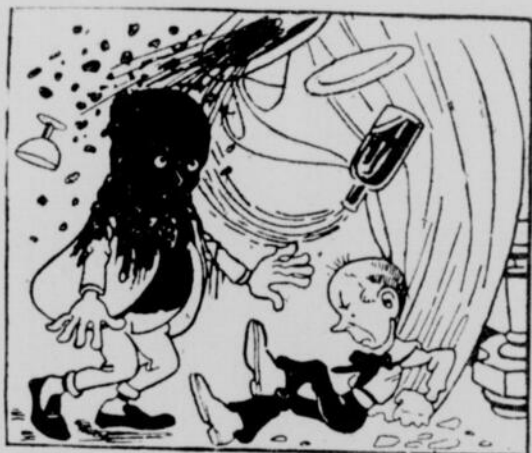


La tranquillité des parents — L'idéal de l'enfant

Tandis que Mme Durand sert un magnifique rognon à la sauce, M. Durand est chargé de faire prendre à son fils la cuillerée d'huile de foie de morue. L'enfant fait le tour de la salle, à reculons, fuyant devant l'écoeuvant remède.



Mais il arrive à la table juste au moment où sa mère pose le plat. Cette fois, plus moyen de fuir, la maudite cuillère s'avance, l'odeur de l'huile pénètre dans le nez du petit garçon, qui, de peur de tomber, se cramponne à la nappe.



La tranquillité des parents — L'idéal de l'enfant (Suite)

...Mais il tombe tout de même, entraînant la nappe. Le plat de rognon est projeté en l'air, et toute la sauce retombe sur la figure du pauvre M. Durand.



On comprend la colère du digne bourgeois. Il se précipite sur son fils, le saisit et lui enfonce coup sur coup deux cuillerées d'huile.



La tranquillité des parents — L'idéal de l'enfant (Suite et fin)

Puis, il va se nettoyer, ce dont il avait grand besoin. Quand il revient, il aperçoit Toto malade. L'huile l'a écoeuré et maintenant la tête lui tourne... Le pauvre père s'écrie: "J'ai tué mon enfant! Un médecin!"



Le docteur arrive et se fait expliquer l'incident:—Que d'aventures pour si peu de choses; mais cela ne serait pas arrivé si vous faisiez prendre à votre enfant le "Glycomorrhuum" (extrait de l'huile de foie de morue) trois fois plus actif et d'un goût si délicieux que les enfants le prennent par gourmandise.

POUR RIRE



Pris dans des anneaux de caoutchouc dans l'Etat Libre du Congo. "Punch" de Londres.

Sur les "fortifs", quelques cambrioleurs se reposent, attendant l'heure — l'heure sombre! — propice à leurs exploits. Et l'un d'eux fait à haute voix la lecture d'une feuille vespérale:

— "Ce qu'il faudrait, c'est une pression vigoureuse opérée sur la Porte..."

— "Tiens!... interrompit l'un d'eux, si qu'on irait leur offrir un coup de main?..."

❖

Bébé adore sa bonne.

— Maman, je ne quitterai jamais Rose!

— Mais... quand tu seras grand?

— Mais, pisque je veux être soldat!

❖

Bébé, s'adressant à un monsieur dont le crâne, poli et brillant, rappelle le plus pur ivoire:

— Dis donc, monsieur, demande-t-il, j'ai entendu papa dire comme ça à maman que si tu n'étais pas venu déjeuner ce matin, c'est parce que tu avais mal aux cheveux. Comment ça se fait-il que tu aies pu avoir mal aux cheveux, puisque tu n'en as pas?

❖

Durapiat reçoit la visite de son tailleur:

— Monsieur, je suis fatigué de ne jamais toucher l'argent des effets que je vous livre.

— Monsieur, je vous ferai remarquer qu'il y a compensation puisque vous ne touchez jamais non plus l'argent des effets que je vous dois!

Longévité:

Le Parisien — Un de mes oncles est mort à l'âge de quatre-vingt-seize ans...

Le Toulousain — Moi, j'ai perdu le mien l'autre jour; il venait d'entrer dans sa cent deuxième année.

Le Marseillais — Eh bien! moi, c'est mieux: personne n'est encore mort dans ma famille!



L'entente cordiale

— "Le tunnel sous la Manche est déjà un fait accompli".

Pasquino (Turin)

Le jour du terme, deux politiciens causent:

— On ne se doute pas que le plus cher, en fait de loyer, c'est les petits appartements.

— Tu plaisantes!...

— Pas le moins du monde: calcule un peu ce que coûtent au budget de la France tout simplement deux Chambres et un Cabinet!

Un horloger sur le point de marier sa fille, vante ses qualités auprès des parents du fiancé.

— Elle nous a donné beaucoup de satisfaction, dit-il, elle est douce, gentille, économique, c'est un vrai bijou...

Après une pause, distrait:

— Je la garantis cinq ans sur facture.

Une bonne plaisanterie

Lambert Thiboust, l'auteur défunt de pas mal de comédies et de vaudevilles dont la plupart sont aujourd'hui inconnus, ne détestait pas, raconte M. Ernest Blum, les bonnes plaisanteries.

Avec son ami Gil Perez, c'était un des plus terribles mystificateurs de l'époque. Leur bonheur, à tous les deux, était de tomber sur une bonne tête de gogo et de lui en faire une joyeuse, dont on parlerait.

Un jour, au café des Variétés, ils avisèrent un bon bourgeois qui prenait tranquillement sa demi-tasse et, lui montrant un sergent de ville qui déambulait sur le boulevard comme le voulaient ses fonctions, ils lui dirent:

— Est-il bien déguisé, ce b... là, tout de même!

— Qui ça? demanda le bourgeois curieux.

— Mais le sergent de ville que vous voyez; ne le dites pas, ce n'est pas un vrai agent.

— Bah!

— Non! C'est Grassot, du Palais-Royal; il a fait un pari très cher, ma foi, qu'il se travestirait en sergent de ville et que personne ne le reconnaîtrait.

— Ça, c'est vrai, fit le gogo étonné, qu'il est méconnaissable. Je ne l'aurais jamais reconnu!

— N'est-ce pas? Allez donc, sans en avoir l'air, tourner autour de lui et appelez-le tout bas par son nom, pour voir sa tête.

— Ma foi oui, je veux voir ça!

Et le bourgeois alla doucement rôder autour du sergent de ville et lui dit à l'oreille, en se tordant:

— Bonjour, Grassot! Bravo, Grassot! vous êtes parfait. Mais je t'ai reconnu tout de même, ma vieille!

Le sergent de ville, surpris, le regarda d'abord.

— Il ne bronche pas! fit le bourgeois émerveillé en retournant auprès de Lambert et de Gil Perez. Il est extraordinaire de sang-froid!

— Oui, il tient à gagner son pari. Mais si vous voulez lui prouver qu'il ne vous met pas dedans, allez donc lui tirer les cheveux et la moustache, c'est du postiche, naturellement, et ça ne doit pas beaucoup tenir!

— Eh bien! oui! Je veux lui montrer qu'on ne me trompe pas, moi, et que j'ai l'oeil!

Et le bourgeois aller tirer les cheveux et la moustache au sergent de ville, qui, sérieux, prit très mal la chose, saisit le bourgeois au collet et l'emmena au poste, pour insulte envers un dépositaire de la force publique.

❖

A l'Ecole des Beaux-Arts, entre rapins:

— Un tel est comme le bon Dieu.

— ???

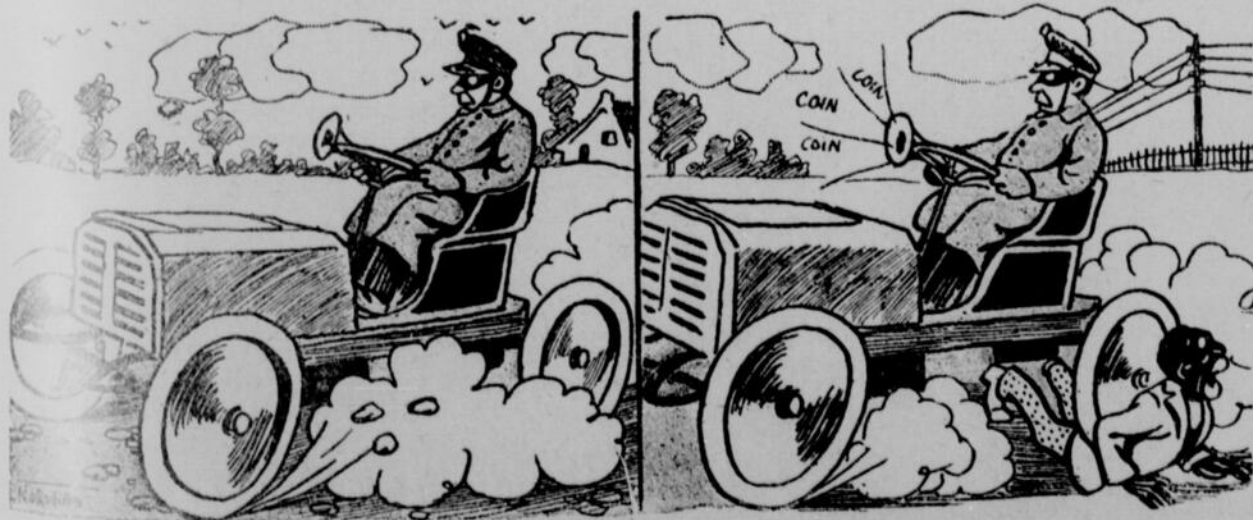
— Mais oui. Ses dessins sont impénétrables.

❖

Calino sort du théâtre et réclame son pardessus d'été au vestiaire.

— Votre numéro? lui demande l'ouvreuse.

— Mon numéro? cherchez-le dans la poche de mon paletot; je l'y ai mis pour ne pas le perdre.



Je ne sais vraiment pas si c'est le temps ou si je souve quelque chose; mais moi habituellement si gai, si joyeux, si boute-en-train...

...En ce moment, je ne fais que broyer du noir.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES

POUDRES ORIENTALES

les "seules" qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépot général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL
Aux E. U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
87, rue St-Christophe MONTREAL LTEE

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatisante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

RAZORINE

ENLÈVE

instantanément sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédions un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 60, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass.

POUR NOS JEUNES AMIS

LES FILLES

Nous sommes des petites filles
Obéissantes, bien gentilles ;
Tranquillement nous trottonons
Sans crier comme les garçons.

A l'école, fort attentives,
On nous voit toujours très actives,
Ecrivant, cousant, tricotant ;
C'est ainsi que passe le temps.

Nous aimons la bonne tenue,
Voyez, chaque élève est venue
Visage frais, cheveux peignés,
Mains propres et souliers cirés.

On dit que nous sommes bavardes,
Un peu taquines, babillardes,
Ah! c'est bien vrai, nous le savons
Et pourtant nous recommençons.

Nous sommes des petites filles
Obéissantes, bien gentilles
Et si nous aimons folâtrer
Nous aimons aussi travailler.

—Et vous me rapportez les noix? fit le
petit garçon ravi.

—Croyez-vous que je veuille les garder?
Remettez-les dans votre sac, mais avant
réparez la déchirure par laquelle les noix
s'échappent.

—La réparer? mais avec quoi? fit le pe-
tit paysan.

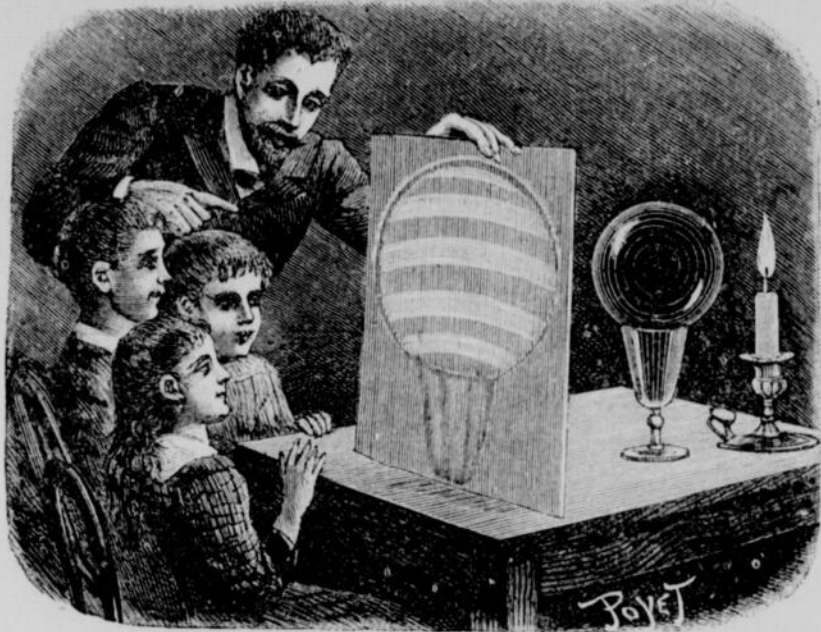
—Tenez, j'ai là, dans ma poche, du gros
fil pour ourler des torchons. Prenez vos
noix et laissez-moi coudre, c'est un travail
de fille, cela!

Marguerite prit son dé, son aiguille et se
mit en devoir de raccommoder le sac.
Quand elle eut achevé, le paysan lui dit:

—Comment vous remercier? je ne peux
même pas disposer de quelques noix pour
vous les offrir.

—Mais, comptez-vous pour rien, lui dit-
elle, le plaisir que j'ai eu à vous rendre ser-
vice?

—Ah! vous êtes bien gentille, allez!
Et le petit paysan repartit, tout content.



Les anneaux colorés de Newton

Pour exécuter cette expérience, il suffit de souffler une bulle, que nous poserons sur le bord d'un verre enduit du liquide glycérique, et d'examiner ses couleurs ou plutôt les merveilleux changements de couleurs auxquels elle se prête.

La lumière, en se polarisant sur l'enveloppe de cette bulle, y forme des zones colorées étudiées déjà par Newton, mais qu'il est très difficile d'observer si l'on n'en a pas une grande habitude. Voici comment vous y arriverez facilement. Placez d'un côté de votre bulle, à 3 pieds environ, une bougie allumée; de l'autre côté, à 4 pouces, placez un écran en carton blanc. Vous voyez aussitôt se dessiner sur l'écran l'image de la bulle, et au bout de quelques instants viennent s'y peindre, comme par un pinceau magique, les anneaux colorés que nous voulons étudier; ils vous apparaîtront avec une très grande netteté.

Si vous opérez pour le public, remplacez l'écran opaque par une feuille de papier mince tendu sur un cadre, ou un morceau de papier à décalquer. L'image de la bulle sera ainsi observée par transparence, comme l'indique notre dessin.

Vous remarquerez que les anneaux colorés ne sont pas fixes, mais bien doués d'un mouvement de translation de haut en bas, c'est-à-dire du pôle supérieur de l'image au pôle inférieur. Une couleur remplace une autre couleur, mais le hasard n'est pour rien dans le phénomène. La succession a lieu dans un ordre constant et est surtout apparente au sommet de la bulle.

PETIT AIDE FAIT GRAND BIEN

Marguerite s'en revenait de l'école et suivait un chemin assez étroit, quand tout en marchant elle aperçut une noix par terre. Elle leva la tête. Il n'y avait pas de noyer au bord du sentier; quelqu'un l'avait sans doute laissée tomber. Elle la ramassa.

Plus loin, elle en trouva une seconde, puis une troisième, et elle s'aperçut que la route en était semée, elle les ramassa et en emplit son panier.

Au tournant du chemin elle vit un petit paysan arrêté près d'une brouette sur laquelle se trouvait un sac. Les noix avaient dû tomber de ce sac, troué sans doute.

Marguerite s'approcha du petit paysan et lui en fit l'observation. Celui-ci la remercia, examina son sac, auquel, en effet, il trouva un trou par lequel les noix s'échappaient.

—Mais j'ai dû en perdre beaucoup! s'écria l'enfant en pleurant. Il faut que je revienne sur mes pas, si l'épicier auquel nous vendons nos fruits ne trouve pas le poids juste, il ne me paiera pas... et mes parents me battront...

—Raccommodez votre sac, dit Marguerite en riant et regardant son papier, tenez, j'ai ramassé tout cela depuis ma sortie de l'école.

avec son sac plein de noix, tandis que Marguerite retournait chez elle, le coeur satisfait d'avoir pu rendre un léger service.

DEVINETTES

No 108

Quels sont les gens qui, en se regardant dans un miroir, ne se voient pas dedans.

No 109

Que fait la nature lorsqu'elle produit un nez d'une grande dimension?

No 110

Quel est le plus bel assaut que puissent faire entre eux deux hommes de coeur?

No 111

Qu'est-ce qui a fait le premier bouillir la marmite à Montréal?

Solution des devinettes publiées dans le
No 1186 de l'Album Universel

No 104 — Parce qu'ils ont toujours de l'atout (la toux).

No 105 — Ce sont les canards des grands journaux.

No 106 — C'est d'emprunter de l'argent le mercredi des cendres pour le rendre à Pâques.

No 107 — C'est ma soeur.

POÊLES et FOURNAISES

Si vous avez besoin d'un BON POÊLE DE CUISINE ne manquez pas de nous faire une visite qui sera toute à votre avantage. ¶ Nous avons l'assortiment le plus complet de la ville. ¶ Tous les genres de fournaises à des prix défiant toute concurrence. ¶ Morceaux et réparages de poêles, notre spécialité.

SPECIAL—Nous manufacturons le célèbre poêle d'acier "BRILLANT" fait précédemment par MM. Segala, J. L. Belair & Fils & Tremblay & Ferras, et nous sommes prêts à faire toutes réparations pour ces poêles à des prix raisonnables.

A. GALARNEAU & CIE, 322, Ave Mont-Royal
TEL. BELL EST 2310—MARCHANDS 2131 COIN BOYER

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits



Clubs de Hockey

ASSORTIMENT COMPLET

Hockey, Patins et Chaussures

Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS

Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
Patins de 50c à \$5.00 la paire.
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPECIAL—Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue

A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2c. Adressez: B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.





LA CUISINE DE MADAME

RECETTES A LA CANADIENNE



Morue fraîche bouillie

L'ayant fait dégeler, on la met, pour la rendre entière, enveloppée dans un linge bien attaché sur un égouttoir ou dans un plat dans de l'eau bouillante avec une cuillerée de sel; une morue de deux pieds devra bouillir pendant vingt-cinq minutes.

Comment farcir et cuire le poisson

Faites amollir du pain rassis dans l'eau froide, égouttez et coupez fin, mêlez en brassant une cuillerée de beurre fondu, un peu de sel et de poivre (deux oeufs crus ajoutent encore au délicieux du mets) et des épices si vous le voulez. Emplissez le poisson de cette préparation et cousez-le; mettez un peu d'eau dans une lèche-frite avec un petit morceau de beurre, placez-y le poisson et faites cuire quarante ou cinquante minutes. La perche, l'alose et la morue fraîche s'apprêtent bien.

Boeuf rôti

Préparez votre viande en étendant un peu de farine et assaisonnez de sel et de poivre, mettez au feu et arrosez fréquemment pendant la cuisson; laissez cuire un quart d'heure pour chaque livre de viande si vous l'aimez saignante, et plus longtemps si vous l'aimez bien cuite. Servez avec une sauce provenant du jus recueilli dans le chaudron; ajoutez-y une cuillerée à table de sauce Harver ou Worcestershire; et une cuillerée à table de sauce aux tomates (catsup).

Omelette au boeuf

Prenez 4 lbs de boeuf cru dans la ronde, hachez menu, 6 oeufs battus ensemble, 5 ou 6 biscuits au soda bien écrasés, un peu de beurre et de graisse, de poivre, de sel et de sauge, si vous l'aimez, faites deux pains ronds dans les biscuits, faites cuire pendant environ 1 heure et tranchez quand c'est froid.

Canard à la broche

Prenez un canard, épiluez-le et flambez-le; ôtez les ailes et le cou, coupez le petit bout des pattes et videz-le; avant de l'embrocher, frottez-le avec son foie, enveloppez-le de papier que vous ôterez aux trois quarts de la cuisson. Vous le servirez bien chaud, accompagné de deux citrons entiers.

Boeuf rôti avec pouding à la Yorkshire

Placez le boeuf à rôtir sur des baguettes à travers la lèche-frite de la manière ordinaire. Une heure avant que la viande

soit cuite, mélangez votre pouding et versez-le dans la lèche-frite de manière que le jus du rôti tombe sur ce mélange. Quand la cuisson est finie, coupez le pouding et placez-le autour de la viande que vous aurez au préalable mise dans un plat. S'il y a beaucoup de gras dans la lèche-frite avant que vous y ayez versé le pouding, ôtez-le, n'en laissant que juste assez pour empêcher votre pâte de coller au fond de la lèche-frite.

Faire rôtir un dinde avec des huitres

Rincez votre dinde avec du soda ou de l'eau et ensuite avec de l'eau claire. Préparez une farce de miettes de pain mêlées de beurre, poivre, sel et sauge, arrosées d'eau chaude ou de lait, ajoutez le jaune de deux oeufs, coupez en menus morceaux une douzaine d'huitres et mêlez-les à cette farce et cousez-le avec du fil fort. Saupoudrez-le de farine avant de le faire rôtir et arrosez-le souvent d'abord avec du beurre et de l'eau et ensuite avec la sauce de la lèche-frite. Servez-le avec de la sauce à la canberge ou des huitres frites que vous disposez dans le plat autour du dinde. Ou encore, servez-le avec de la sauce aux huitres frites, en ajoutant une tasse de liqueur dans la sauce où aura rôti le dinde, la même quantité de lait et une douzaine d'huitres bien assaisonnées avec du persil haché fin; épaissez avec de la farine et une cuillerée à soupe de beurre.

Farce aux châtaignes pour dinde

Préparez la farce de la même manière que nous avons déjà dit; seulement omettez les huitres et mettez en plus une chopine de châtaignes pelées, hachées bien fin.

Omelette

Mêlez complètement quatre moyennes cuillerées à thé de farine dans 1 tasse et demie de lait et ajoutez-y les jaunes de 6 oeufs bien battus. Mélangez ceci légèrement avec les blancs qui doivent être battus en écume. Versez le tout dans une lèche-frite très chaude bien graissée (avec de la graisse et non du beurre). Couvrez et faites cuire quelque peu lentement pendant 10 minutes. Coupez ensuite votre omelette par la moitié et mettez-en une moitié dans un plat chaud, prenez l'autre moitié et tournez-la sur la première. C'est trop mince pour être replié.

Sauce aux tomates (catsup)

Prenez un quart de minot de tomates mûres et coupez-les ou broyez-les dans un grand vaisseau étamé en porcelaine et mettez-les au feu. Quand elles ont bouilli jusqu'à ce qu'elles soient tendres, versez-les dans une passoire en fil de fer très fine et remuez votre passoire jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que les graines et les peaux. Mettez dans le liquide 2 pintes de vinaigre, 6 cuillerées à soupe de sel, 2 de poivre noir, 2 de moutarde, une petite cuillerée à thé de poivre rouge et quelques morceaux de racine de raifort. Mettez ce mélange sur un feu doux et faites bouillir lentement pendant environ trois heures. Otez ensuite le raifort, et mettez votre sauce ou "catsup" en bouteille pendant qu'elle est chaude. Vous en avez assez pour remplir 12 bouteilles de la grandeur de celles généralement employées pour cette sauce.

Gâteaux français

Mettez ensemble 2 tasses de sucre et une demi-tasse de beurre, pétrissez jusqu'à ce que le mélange soit mou; ajoutez ensuite 1 tasse de lait (en gardant assez pour faire dissoudre le soda). Battez bien ensemble et ajoutez ensuite 3 oeufs parfaitement battus et mélangez bien. Mettez 2 cuillerées égales de crème de tartre dans 3 tasses de farine, jetez dans votre mélange et brassez encore jusqu'à ce que le tout soit parfaitement mou; ajoutez alors 1 cuillerée et demie à thé de citron, 1 cuillerée à thé rase de soda dissous dans le lait et brassez de nouveau parfaitement. Cette quantité est suffisante pour faire deux pains de moyenne grosseur ou 4 gâteaux qui peuvent se fendre en deux et sur lesquels vous mettez de la gelée.

Tarte à la crème

1 tasse de sucre en poudre, 1 tasse de farine, 1 cuillerée à thé de crème de tartre, une demi-cuillerée à thé de soda, 5 oeufs battus séparément, l'écorce d'un citron râpée. La crème; placez 1/2 chopine de lait dans de l'eau chaude; lorsqu'il sera brûlant ajoutez 1/2 tasse de sucre et un peu de sel et un oeuf battu ensemble; ajoutez jusqu'à épaissement; lorsque c'est refroidi, ajoutez une cuillerée à table de vanille; placez entre deux pâtes.

Tarte à Lafayette

2 tasses de sucre, 1 tasse de beurre, 4 oeufs, 1 tasse de lait, 1 cuillerée à thé de soda, 2 cuillerées de crème de tartre, 4 tasses de fleur.

Sauce pour pouding, riz, etc.

Prenez 1 tasse à thé de sucre, 1/2 tasse de beurre; battez ensemble jusqu'à ce que ça devienne presque liquide; relevez avec du vin ou de l'essence de citron; jetez un peu de muscade râpée sur le dessus.

Pouding au pain

1 tasse de miettes de pain 1 chopine de lait, 1/2 tasse de sucre, gros comme un oeuf de beurre, 2 oeufs, un peu de sel et de l'essence de citron. Mettez de côté un blanc d'oeuf, battez-le, sucez et mettez-le sur le pouding quand il est bien cuit, et faites jaunir dans un fourneau bien chaud.

Ivrognerie guérie

Comment une Montréalaise guérit son mari de l'ivrognerie avec un remède secret.

"Je tiens à vous dire que le remède "Samaria" a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure, sous tous les rapports."

Paquets gratuits. tous les détails, témoignages et brochure contenant gnaques et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



JONAS

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire

Pureté, Délicatesse et Force

Exigez toujours les ESSENCES DE JONAS, HENRI JONAS, Fabricants MONTREAL.

Les Amers Indiaènes

Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise General, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 deniers.

LABORATOIRES
S. LACHANCE, Limitée
87, rue St-Christophe,
MONTREAL

Articles de Toilette

montés en argent—ciselés. Un choix qui vous fera rêver. Venez nous voir.

MARCISSÉ BEAUDRY & FILS
ORFÈVRES, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

Pour encadrement artistique et de fantaisie

ALLEZ CHEZ...

Morency & Frères

346 Ste Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité.
Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

Incandescence par le Pétrole

Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se vit sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile; plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation: une pinte de pétrole en 19 heures.
Même intensité que le Gaz à incandescence.
Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche \$3.00. Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTREAL

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Membrée (Edmond) 1820-1882, né à Valenciennes.

Elève de Carafa. Nombreuses romances: Page, Ecuyer, Capitaine; la Colombe blanche...

A l'Opéra, en 1857, François Villon, un acte; en 1874, l'Esclave, quatre actes; au Théâtre-Lyrique, en 1874, les Parias, trois actes; les choeurs, d'un beau sentiment, pour l'Œdipe roi, tragédie de G. Lacroix.

Musicien très estimé à juste titre, il n'a jamais pourtant obtenu aucun grand succès durable.

Franck (César) 1822-1890, né à Liège.

Elève de Zimmermann pour le piano, de Leborne pour le contrepoint, au Conservatoire de Paris, où il fut plus tard, de 1872 à 1891, professeur de la classe d'orgue.

Ruth, églogue biblique; Rédemption, poème symphonique; Rebecca; les Béatitudes, oratorio; les Eolides, des Messes, des Offertoires, des Pièces d'orgue, etc.

La Belgique peut revendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour. Il procède de Bach par sa haute science, de Gluck par l'élévation expressive, et des romantiques allemands par les procédés harmoniques; ce qui est français chez lui, c'est la clarté, la pureté et la simplicité des moyens. De plus, il a comme caractéristique particulière une noblesse, une élégance de formes et une suavité incomparables, qui font impénétrable l'oeuvre de ce grand maître.

Il fut aussi un improvisateur merveilleux.

Massé (Victor), 1822-1884, né à Lorient.

Elève de Zimmermann et d'Halévy, premier prix de Rome en 1844, ses principaux ouvrages furent: la Chanteuse voilée, les Noces de Jeannette, Galathée, la Fiancée du Diable, Miss Fauvette, les Saisons, la Reine Topaze, la Fée Carabosse, la Mule de Pedro, Fior d'Aliza, Paul et Virginie.

Il enseigna la composition au Conservatoire depuis 1866 jusqu'à sa mort; de puis 1866 également, il était membre de l'Institut.

Semet (Théodore) 1824-1888, né à Paris.

Elève d'Halévy, n'est guère connu que par la "Petite Fadette", opéra-comique représenté en 1869, qui avait été précédé de l'Ondine, Gil Blas, la Demoiselle d'honneur, et les Nuits d'Espagne.

Duprato, 1827-1892, né à Nîmes.

Premier prix de Rome en 1848, il a donné à l'Opéra-Comique: les Trovatelles, la Déesse et le Berger, la Fiancée de Corinthe, etc., et publié quelques mélodies pleines de charme et de poésie.

Il fut professeur au Conservatoire de 1871 à sa mort.

Gevaert (François-Auguste) 1828, né à Huyse, Flandre.

Musicien d'une profonde érudition, auteur de nombreux et remarquables ouvrages didactiques, Traités d'instrumentation, Cours méthodique d'orchestration, Histoire et Théorie de la musique de l'antiquité.

Il est depuis 1872 directeur du Conservatoire de Bruxelles.

OEuvres principales: le Billet de Marguerite, les Lavandières de Santarem, opéras-comiques; Quentin Durward, drame lyrique; le Diable au moulin, le Château-Trompette, le Capitaine Henriot, 1864; les Deux Amours; des choeurs pour orphéons, de la musique religieuse; une cantate sur texte flamand, Jacques Arteveld, etc.

Poise (Ferdinand) 1823-1892, né à Nîmes.

Elève d'Adolphe Adam et de Zimmermann, est l'auteur de plusieurs opéras-comiques: Bonsoir, voisin, les Charmeurs, le Jardinier galant, le Corricolo, les Deux Billets, la Surprise de l'Amour, les Absents, l'Amour médecin, Joli Gilles, plus une oeuvre inédite, Carmosine, reçue depuis bien des années à l'Opéra-Comique.

Lalo (Edouard) 1830-1892, né à Lille.

A commencé par écrire de la musique de chambre et deux Symphonies, qui attirèrent peu l'attention du public, puis un opéra en trois actes, Fiesque, dont on a beaucoup parlé, mais qui n'a jamais été représenté; ensuite une Symphonie espagnole pour violon et orchestre, qui, exécutée par Sarasate, obtint le plus grand succès; puis une Rapsodie norvégienne, un Concerto pour piano, Namouna, ballet; des Mélodies appréciées, un remarquable Divertissement pour orchestre, etc.; mais ce n'est que dans sa vieillesse, ou à peu près, qu'il eut enfin la satisfaction de voir son Roi d'Ys, écrit depuis bien longtemps, sur la scène de l'Opéra-Comique. Si sa notoriété fut tardive, il a eu pourtant cette joie, dans les dernières années de sa vie, de voir ses efforts appréciés et applaudis de ses contemporains.

(A suivre)

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Blanchet, 34 rue de Cornailles, Levallois-Perret, Seine, France, cartes vues et fantaisies, réponse certaine. — Mlles Rose et Alice Chappelaine, Pierre-ville, fantaisies. — Mlle Régina Lamoureux, institutrice, et Mlle Mathilda Lamoureux, St-Judes, Qué., fantaisies, réponse assurée. — Mlle Alphonsine Lambert, Victoriaville, avec monde entier, fantaisies seulement, cartes ivoirine et bromure préférées, réponse assurée par genre demandé. — Mlle Laurette Lepage, Victoriaville, avec monde entier, fantaisies et séries. Pas de vues, réponse par genre désiré. — Elysée Labelle, E.E.M., 106 St-Hubert, Montréal. — M. Léo Roy, 1897 St-Hubert, Boulevard St-Denis, Montréal. — Mlle E. Taillefer, 28 rue Young, Montréal. — Mlle Gisèle de Nanteuil, 1410 de Montigny Est, Montréal. — R. C. Courville, 1510 St-Hubert, Montréal, vues seulement. — Mlle Hélène Leguilette, Fontainebleau, France, cartes vues, timbres au verso. — Mlle Eva Lizotte, 132 Newland ave Woonsocket, R. I. — Mlle Georgiana Lizotte, 132 Newland ave Woonsocket, R. I. — Jean Marc de Repentigny, boîte 195 St-Jean, Qué., avec monde entier, réponse prompte et assurée. — Mlle Desroses, boîte 2, rue Again, Tadoussac, Co. Saguenay, tous genres. — Mlle Juliette Roux, St-Ferdinand d'Halifax, Qué. — Mlle Marie S. Raizennes, Oka, Qué., cartes en cuir seulement, enverra vues de la trappe d'Oka. — Mlle Louise Desrosiers, 150 rue Berri, Montréal, échangera avec monde entier, tous genres, réponse immédiate. — Mlle Eva Lebel, commis, Roberval, Qué., séries et fantaisies. — Mlle Angeline Alie, La Baie du Febvre, tous genres, signature côté vue. — Mlle Marie Anna Grenier, St-Léon, Co. Maskinongé. — Mlle Laura Le-françois, Louiseville, Qué. — Henry Le-blanc, St-Cyprien, Co. Napierville. — Mlle Albine V. Guertin, boîte 285 Windsor Mills, Qué. — M. Léon Prévost, Val Racine, Co. Compton, Qué. — Mlle Antoinette Côté, 124½ rue Richelieu, Québec, anglais et français. — Mlle Blanche A. Roy, boîte 274 Windsor Mills, Qué. — Mlle Agnès Séguin, 554 rue Rivard, Montréal. — L. Boyer, 611 St-André, Montréal, échangera avec tous pays, cartes en cuir et fantaisies. — Fred. Boyer, 90 Main st., Ogdensburg, N. Y., échangera avec Canada et Etats-Unis, anglais et français, fantaisies et cartes en cuir préférées. — Alphonse Réhel, 155 B. P. Rimouski, Qué., avec monde entier, tous genres, réponse assurée. — Georges Darmont, St-Paul l'Ermitte, Co. Assomption, fantaisies avec monde entier, timbre côté vue, réponse immédiate. — Mlle Jeanne d'Auteuil, St-Paul l'Ermitte, Co. Assomption, fantaisies avec monde entier, timbre côté vue, réponse assurée. — Mlle Madeleine de Lauriot, 164 St-Jean, Québec, avec monde entier. — Mlle Lucia Gauthier, Peribonka, Lac St-Jean. — Jos. Bisson, 358 West 48th st., New-York. — Charles Potvin, Edmonton, Alta. — Mlle Rosaline Duclos, Mittineague, Mass., Box 56, tous genres, avec monde entier, correspondance anglaise, réponse assurée. — Mlle Donald Schinek, 9 rue Maria, St-Henri, Montréal, anglais, français, fantaisies seulement en dehors de Montréal. — Mlle Alexina Constantin, 66 rue St-Augustin, St-Henri, tous genres, anglais, français, monde entier.

AVIS — Plusieurs collectionneurs de l'Album Universel désirant acheter les Nos du 3 avril, 11 août et 25 août 1906, les personnes qui voudraient se dessaisir de ces numéros, sont priées de s'adresser à nos bureaux.

400 CARTES POUR \$1.00

400 cartes postales illustrées de fantaisie pour \$1.00. Envoyez votre commande à La Carte Postale Française, boîte 34 Ville St-Louis, près Montréal, Qué.

LE CATARRHE

Conseil gratuit sur la manière de le guérir

Si vous avez le Catarrhe, laissez-moi vous montrer ce que vous devez en faire, et comment en débarrasser votre organisme.

Sans qu'il vous en coûte un centin, vous pouvez bénéficier de vingt et une années d'expérience couronnées de succès, de mes connaissances profondes concernant le Catarrhe, ses causes et la manière de le guérir.

Ne négligez pas le Catarrhe; ne le laissez pas vous terrasser.

Souvenez-vous en, le Catarrhe est plus qu'un malaise insignifiant, plus qu'un mal dégoûtant. C'est une maladie dangereuse. Le Catarrhe non enrayé en vient trop souvent à détruire l'odorat, le goût, l'ouïe, et souvent aussi ouvre la voie à la Consommation. Prenez vos précautions à temps. Si vous avez le Catarrhe, commencez dès maintenant à le traiter.

N'allez pas croire que vous ne pouvez le guérir parce que vous avez déjà essayé sans succès.

Ne perdez plus d'argent pour des médecines brevetées sans valeur.

Le Catarrhe peut être guéri si vous entreprenez de le soigner dès maintenant et de la bonne manière. Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous donnerai un conseil médical gratuit très précieux sur la manière de le traiter.



Spécialiste Sproule pour le catarrhe.

Apprenez tout de suite comment guérir votre Catarrhe

Dites-moi tous ce que vous ressentez. Après un examen attentif, je vous enverrai sans exiger de dépense de votre part, un diagnostic complet de votre cas, et vous expliquerai clairement comment vous débarrasser de votre Catarrhe.

Sur votre demande, vous recevrez d'excellents conseils qui vous diront comment le Catarrhe peut être guéri non seulement pour une semaine, un mois, ou un an, mais d'une façon permanente.

Ne laissez pas passer cette offre, acceptez mon assistance aujourd'hui même. J'ai employé ma vie à étudier ce mal sournois, je le connais dans chacune de ses formes et de ses étapes. Mes conseils ont déjà guéri des milliers de personnes qui aujourd'hui sont délivrées du Catarrhe. Vous pouvez devenir comme elles, si vous le voulez.

Lisez attentivement la liste de mes questions, répondez oui ou non à chacune, écrivez lisiblement votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées et envoyez-moi par la maille le Coupon Médical Gratuit, aussitôt que possible. Il ne vous en coûtera rien, et cela vous procurera précisément le secours dont vous avez besoin.

Adressez:

Dr. Sproule, spécialiste du Catarrhe

(gradué en médecine et chirurgie de l'université de Dublin, Irlande, ancien chirurgien dans la Marine Royale Britannique, service des malles).

DETACHEZ CE COUPON. — Il donne droit à une consultation gratuite sur la guérison du Catarrhe.

Votre gorge est-elle à rif?
Eternuez-vous souvent?
Votre haleine est-elle mauvaise?
Vos yeux pleurent-ils?
Vos narines sont-elles bouchées?
Crouchez-vous souvent?
Se forme-t-il des croûtes dans votre nez?
Vous sentez-vous plus mal quand le temps est humide?
Vous mouchez-vous beaucoup?
Perdez-vous l'odorat?
Avez-vous mauvais goût à la bouche le matin?
Vous sentez-vous la tête lourde?
Sentez-vous le besoin d'expectorer en vous levant?
Sentez-vous des titillations dans la gorge?
Mouchez-vous désagréablement?
Est-ce que le pus, des narines, tombe dans votre gorge?

NOM.....
ADRESSE.....

409 Trade Building, Boston. Ecrivez en français ou en anglais.

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,
PRES COTE ST-LAMBERT

STADIUM

Notre Surface de Glace Ayant comme Fondation
le solide plancher de la roulette, est la Plus Belle qui existe

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jeudis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.

Indigestions

Les souffrances d'estomac ne sont pas en elles-mêmes des maladies mais n'en sont que les symptômes. Nous considérons la Dyspepsie, la Gastralgie et l'indigestion comme de véritables maladies et cependant elles ne sont que les symptômes d'une maladie nerveuse bien déterminée. C'est ce fait qui au préalable, conduisit correctement le Dr. Shoop dans la création de ce remède d'estomac aujourd'hui si populaire: "Le Restaurant du Dr. Shoop."

L'action directe sur les nerfs de l'estomac est ce qui a produit les résultats qui ont fait la renommée actuelle du Dr. Shoop et de son remède. Sans ce principe original et essentiel jamais on aurait pu arriver à de tels résultats.

Pour les souffrances d'estomac, les vents, la bile, la mauvaise haleine et le teint jaunâtre ou blême, faites usage du "Restaurant du Dr. Shoop" — Liquide ou en tablettes — et voyez pour vous-mêmes, ce qu'il peut faire et fera pour votre santé. Nous vendons et recommandons vivement :

Le Restaurant du Dr. Shoop.



LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle agit radicalement.

Les boutons et autres éruptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qu'ils produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les Roussettes et le Masque

en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE Blanchit le Teint

graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par la même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh

et agents en chef de la GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc

PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

LA CODILINE

pour plus amples informations s'adresser au Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

La Reine des Oies

Une oie qui ne parle pas du nez, une oie élégante qui ne secoue pas ses ailes comme de grands bras et ne tend pas le cou comme une perche, une oie à la taille dégagée et fière, au port noble et coquet, au plumage charmant, une oie enfin dont la chair délicate et fine semble un défi jeté à tous nos palmipèdes de France, voilà, j'imagine, une oie peu ordinaire.

Telle est la fameuse oie d'Australie, la curieuse et belle créopse; elle a, s'il vous plaît, les jambes violettes tandis que sa robe gris-perle est semée de taches noires comme si son aile était touchée de velours.

Dans un parc cette oie d'élite est la parure riante des pelouses. A table, voyant-il c'est un régal délicieux. Mais en parant la créopse on songe qu'il serait criminel d'embrocher un oiseau aussi joli comme une simple oie des tables berrichonnes.

On est peut-être d'un avis tout différent quand on a la joie de savourer ses pâtés odorants, ses rôtis merveilleux, honneur et volupté des tables aristocratiques de Melbourne et de Sydney.

On n'est jamais trop beau pour être mangé, disait le célèbre gourmet, marquis de Cussy.

Je ne crois pas qu'il y ait dans la création de bec plus étrange et plus curieux que celui de l'oiseau d'Australie.

Figurez-vous un bec très élégant couvert d'une cire brillante et jaune comme s'il avait trempé dans du safran.

On dirait vraiment que cette cire mystérieuse est tombée là, par hasard, en cachant une lettre, et l'on serait tenté d'enlever cette cire si singulière que ne sauraient faire fondre tous les feux de l'enfer.

Ce bec étrange, cacheté comme une bouteille de Bordeaux, n'est pas la seule originalité de la créopse qui se distingue aussi par des moeurs très singulières.

Sans être absolument hydrophobe, elle ne recherche et n'aime l'eau que très médiocrement, ce qui est assez original pour une oie.

C'est à peine si ce palmipède exotique prend un bain de pieds en trempant avec délicatesse ses jambes violettes dans le cours des ruisseaux; c'est à peine si elle lustre ses belles ailes grises dans l'eau des fontaines.

La créopse est la fine fleur des oies. Elle se baigne mais ne barbote jamais. La vase lui donnerait des nausées. Son bec de safran n'a jamais trempé dans le limon. On dirait qu'elle tient à son petit cachet de cire comme l'hermine à sa robe blanche.

La créopse est n'est pas seulement une oie bien mise et bien apprivoisée, familière et douce, parlant peu et tout bas, jamais du nez.

Ce n'est pas seulement un oiseau d'ornement, parure vivante et coquette des parcs et des jardins; ce n'est pas seulement un rôti délicieux qui ferait loucher le plus austère des végétariens; ni un pâté très fin que pourrais envier Nérac et Strasbourg s'il était embaumé de ces belles truffes sarladaises qui sont comme les perles noires du Périgord.

L'oiseau d'Australie est également remarquable par les qualités du coeur. C'est un modèle de tendresse maternelle.

C'est donc la perfection? Peut-être; mais hâtons-nous de dire que tant de mérites ne sauraient nous faire oublier nos oies illustres de Toulouse, de Châteauroux, d'Alençon, du Mans et de Strasbourg, honneur incomparable de nos basses-cours et ressource précieuse de nos festins.

Notre oie gauloise a pour elle une chair excellente, une graisse exquise, un duvet fin, un beau plumage, une bonne et vivante renommée, de glorieux états de services chantés par Homère et enregistrés dans ses "Capitulaires" pour l'empereur Charlemagne.

Notre oie domestique manque de grâce, je le veux bien: le pied large et plat, la jambe écartée, raide et courte, la démarche titubante et heurtée, des ailes secouées lourdement, le corps pesant, mal assis, un cou immense, tendu sottement, un bec ouvert à tout propos; lente et brusque, indolente ou effarée, bruyante et loquace: telle est notre oie.

Ajoutez qu'elle parle du nez... Disons-le: l'injustice humaine a fait de l'oiseau que nous saisis quel emblème de stupidité. C'est au contraire une bête prudente et réfléchie, fort avisée, familière, affectueuse. De

Humboldt parle d'une oie qui, tous les dimanches conduisait une vieille aveugle à la messe et la ramenait à la ferme.

Le philosophe Mulsacher, de Breslau avait une oie qui était en même temps sa compagne, son édredon et son réveil-matin.

Elle l'accompagnait à la promenade, couchait à ses pieds et quand sonnait l'Angelus, le réveillait par un battement d'ailes.

Un jour, je le sais bien, la dinde nous arriva d'Amérique et le sceptre des festins passa entre ses pattes noires. L'oiseau descendit sur les tables subalternes. Qu'importe! Ne lui reste-t-il pas le plus beau fleuron de son antique couronne, ce joyau incomparable qui se nomme le foie gras!

Ne l'oublions pas: Dans tous les pays du Nord, l'oiseau s'appelle aussi la "Poule de Noël" et se trouve ainsi associée à la plus belle fête de l'année. C'est le plat légendaire de ce grand jour. Tandis que les cloches sonnent à toute volée, l'oiseau de Noël valse gaiement autour de la broche étincelante, se dore, se gonfle et verse dans la lèche-frite des torrents de graisse odorante.

Débrochée avec respect, intronisée sur les nappes blanches aux applaudissements des convives, elle fume comme un volcan et reluit comme un lingot d'or. — c'est un plat presquésacré.

Revenons à la créopse qui est bien la reine des oies malgré concurrence sérieuse de tout un bataillon criard et bigarré d'oies exotiques.

C'est l'Hiéroglyphes de la vieille Egypte. Son blason est gravé sur les ruines de Memphis et sur le tombeau des Pharaons.

C'est l'oiseau de Gambie aux grandes jambes à peine ébauchées, un beau brin de fille vigoureuse et rustique, portant sans apprêt sa robe blanche et verte, fière de sa vigoureuse prestance et de son double éperon, comme si cette amazone ailée allait monter à cheval.

Ici, l'oiseau du Canada, charmant oiseau au port gracieux et solennel. Sa tête est noire comme le jais et sur son cou d'ébène se détache une belle cravate blanche.

Là, l'oiseau du Danube, une miniature d'oiseau, charmante et gracieuse, ornée de plumes frisées en spirales qui parfois touchent le sol.

Un ornement imprévu et d'une excentricité toute chinoise distingue l'oiseau du Céleste Empire: c'est un tubercule raide et droit qui surmonte la base de son bec et lui fait comme une petite tête de rhinocéros. Sa chair est délicate, sa voix insupportable. C'est de toutes les oies celle qui parle le plus fortement du nez.

Nous avons dit que l'oiseau d'Australie à laquelle est consacrée cette page était un modèle de tendresse maternelle.

Quand elle s'en va picorer dans les prairies, escortée de ses petits oisons en bas violets, c'est bien la plus heureuse et la plus charmante mère que l'on puisse imaginer.

Le regard affectueusement posé sur sa petite famille, elle est toujours sur le qui-vive et évite le danger avec une étonnante adresse.

Mais si le péril est inévitable elle affronte avec un courage héroïque, avec une admirable abnégation le devoir de combattre et le droit de mourir.

Qu'une fouine gloutonne et cruelle attaque la petite caravane, la mère s'élance au devant de l'ennemi, non pour le vaincre, mais pour donner le temps de fuir à ses chers oisons.

Elle se dévoue, elle meurt; elle a l'air de dire à l'implacable carnassière: —Regarde! Je suis belle et grasse, gavage-toi de ma chair, grise-toi de mon sang. Quant à mes oisons, vois-tu, ce ne sont encore que des enfants. Attends qu'ils aient grandi pour les manger...

Si l'agresseur est moins redoutable, l'oiseau d'Australie, dédaignant ces subterfuges diplomatiques, lui résiste vaillamment et le met en fuite à coups de bec.

Ce n'est plus une oie, c'est un aigle. Puis, frémissante et fière, elle retourne au milieu de ses oisons.

Elle n'a pas sauvé le Capitole, mais elle a sauvé ses petits.

FULBERT-DUMONTEIL.



Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

est un remède radical pour tous les maux douloureux de la femme. Il guérira complètement toutes les maladies féminines, Inflammation et Ulcération, Affaiblissement et Déplacements et conséquemment Faiblesse de l'Epine Dorsale et il est particulièrement efficace lors du Retour de l'Age. Il guérira sûrement le

Mal de Reins

Il a guéri plus de Maladies Féminines que tout autre remède au monde. Il est presque infaillible dans de tels cas. Il dissout et expulse les Tumeurs à leur début. Ces

Sensations de Pesanteurs

douloureuses, migraines, sont immédiatement soulagées et guéries radicalement par son usage. Il agit toujours en harmonie avec le système féminin. Il fait cesser les

Irrégularités,

périodes douloureuses ou irrégulières, Faiblesse d'Estomac, Indigestion, Flatuosité, Hémorragie, Prostration Nerveuse, Maux de Tête, Débilité Générale. Aussi

Etourdissements, Faiblesse,

Extrême Lassitude, Insouciance, Excitabilité, Irritabilité, Nervosité, Insomnie, Flatuosité, Mélancolie ou les "bleus," et le mal de reins. Ces symptômes sont de sûres indications de Faiblesse Féminine, ou de quelque dérangement des organes. Pour la

Maladie des Reins

et Mal de Reins des deux sexes le Composé Végétal est sans égal.

Vous pouvez écrire à Mme Pinkham au sujet de votre cas, en stricte confiance

LYDIA E. PINKHAM MED. CO., LYNN, Mass.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou démangeoises, j'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL



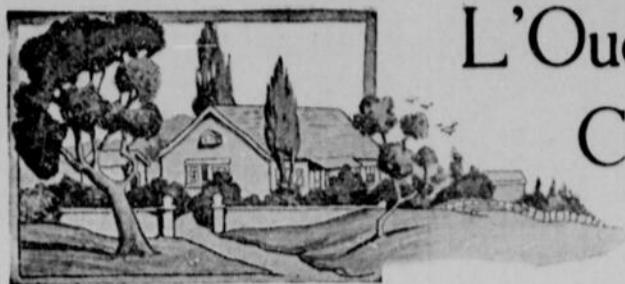
Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresse: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.



L'Ouest Canadien

Le simple sens commun fait supposer que dans un pays de plus de mille milles de long, et de près de cinq cents milles de large, il est possible de trouver plusieurs climats, des terres et des topographies différentes. C'est précisément le cas de l'ouest canadien; et bien que, en général, cette partie du pays puisse offrir des dissemblances; il y a pourtant quelque chose de commun à toute son étendue, c'est que ses différentes sections offrent un attrait particulier, selon les désirs du colon.

Pour plus de clarté dans le sujet ici traité, il sera bon de se rappeler que l'ouest canadien dont nous parlons dans ces pages, comprend: la province de Manitoba et les provinces nouvellement instituées d'Alberta et de Saskatchewan. On pourrait aussi y comprendre certaines parties des districts du nord, mais, comme ces parties sont jusqu'à un certain point inaccessibles à la colonisation actuelle, nous ne jugeons pas à propos de nous en occuper, sinon en passant, et par pure référence. Qu'il suffise de dire que même en ces districts du nord, on a obtenu d'excellentes récoltes de céréales; ce qui démontre à l'évidence combien favorables sont les conditions climatiques des districts qui se trouvent au sud de cette contrée.

LE MANITOBA

Le Manitoba a été la sphère d'action des efforts accomplis par les immigrants qui furent les pionniers de l'ouest canadien, et ses habitants peuvent être fiers de ce qui a été fait en ce pays, qui sert d'exemple tangible aux régions de l'ouest, où des succès similaires récompensent les efforts des travailleurs du sol. Il n'y a que trente-six ans, la province dont il s'agit ne comptait que 17,000 âmes. Aujourd'hui, sa population est de 400,000 âmes. En 1870, lorsque le Manitoba entra dans la Confédération, sa production agricole n'était même pas mentionnée dans les statistiques. Or, en 1881, on signale déjà en sa faveur, une production de 1,000,000 de boisseaux de blé récoltés sur une superficie de 51,300 acres; et 1,270,268 boisseaux d'avoine. En 1902, la surface cultivée de Manitoba, était de 3,189,015 acres: 2,033,940 consacrés à la culture du blé, et donnant une récolte d'environ 53,000,000 de boisseaux. De façon correspondante, on signale de grandes augmentations quant à l'avoine, à l'orge, aux racines de lin, et aux pommes de terre. En 1903, la moyenne de production de blé à l'acre, fut de 16.42 boisseaux, soit environ 10 boisseaux de moins à l'acre que l'année précédente; cependant, un prix de vente plus élevé rendit la récolte de 1903 aussi profitable que celle de 1902. En 1904: 2,412,235 acres furent consacrés à la culture du blé, qui rapportèrent 39,162,548 boisseaux, soit une moyenne de 16.52. En 1905 la surface cultivée fut de 2,643,588 acres. En vingt-sept endroits, le rendement varia de quinze à trente-cinq boisseaux, donnant une moyenne de 21.07, pour une production totale de 55,761,416 de boisseaux. Sur les 432,298 acres consacrés à l'orge, la récolte fut au total de 14,064,025. Etant donnés les prix de 60 cents pour le blé, 40 cents pour l'avoine, et 50 cents pour l'orge, ces récoltes rapportèrent \$58,682,471 aux 45,000 fermiers de la province, soit plus de \$1,300 pour chacun d'eux en 1905. Le progrès rapide de la province peut être entrevu d'après ces chiffres.

L'accroissement de l'industrie laitière fut aussi satisfaisant; et quant à la culture mixte, il lui fut prodigué un plus grand intérêt, en grande partie attribuable à l'augmentation de la population.

Il est aussi digne de remarque de dire que durant l'hiver 1904-1905, 17,941 têtes de bétail furent engraisées, et que le nombre de vaches laitières de la province était alors de 132,684. On peut attribuer le grand nombre cité de vaches laitières, à l'intérêt grandissant que les gens du Manitoba portent à l'industrie laitière, qui s'est montrée merveilleusement profitable. La production laitière en 1904 fut évaluée à \$768,547.38, et celle de 1905, à \$896,937.64; la production du fromage figurant pour \$127,346.41 et celle du beurre pour \$769,591.15.

Un monsieur qui est au courant des choses du Manitoba depuis de nombreuses années, disait récemment: "La richesse du sol et les conditions climatiques favorables équivalent ici à de l'épargne mise en banque, de laquelle, actuellement, les fermiers de la province ne retireraient qu'une partie des intérêts capitalisés d'année en année. Ce ne sera que lorsque 20,000,000 d'acres de notre héritage porteront des récoltes, que nous nous rendrons compte de ce que sera l'épargne dont nous parlons: car il faut noter que maintenant il n'y a que près de 5,000,000 d'acres qui soient cultivés. Ces terres peuvent encore être achetées à raison de \$5 à \$40 l'acre. Des fermiers qui habitent sur leur terre, dont la valeur est estimée de \$15 à \$40 l'acre, en retirent actuellement un revenu correspondant à 7 pour cent d'un placement qui équivaldrait à plus du double de cette valeur.

La ville de Winnipeg

Il est probable qu'on ne puisse se faire une meilleure idée de la prospérité du pays, qu'en visitant la ville de Winnipeg, à laquelle il semble impossible que les écrivains puissent rendre justice en n'employant que les termes usuels de louanges. Cette capitale, dont on parle souvent comme du "Chicago canadien", occupe certainement une position préminente parmi les villes de ce continent. Elle est pratiquement la porte d'entrée de l'ouest, en même temps qu'une métropole de 100,000 habitants — et sous tous les rapports une ville aux promesses splendides, témoin d'une vie forte et vigoureuse. En fait de possibilités commerciales, Winnipeg est une grande ville. Elle possède des tramways électriques, des rues larges, des boulevards bien entretenus, des artères bien pavées, et tout ce qu'il y a de mieux en ce qui touche aux autres améliorations. Durant l'année 1905, environ \$11,000,000 de bâtisses y furent construites; tandis que le record pour 1906 montrera une augmentation beaucoup plus grande, qui ne sera surpassée que par des villes telles que Chicago et New-York. Les entreprises diverses et le commerce y sont florissants.

Autres cités, villes et villages

En outre de Winnipeg, siège du gouvernement, il y a la ville de Brandon, qui est la seconde en importance, suivie par les villes de Portage la Prairie, Morden, Carberry, Neepawa, Maritou, Dauphin, Minnedosa, Birtle, Emerson, Gretna, Wawanessa, Somerset, Baldur, Souris, Deloraine, Melita, Virden, Rapid City, Hamiota, Gladstone, St Boniface, Carman, Killarney, et un nombre d'autres qui gagnent rapidement en importance, grâce à la richesse qu'elles retirent des districts agricoles environnants. Chacune de ces villes a ses élévateurs à grains, ses moulins, et ses entrepôts pour emmagasiner les grandes quantités de blé qui y sont mises en vente.

Il y a des vingtaines de villes que l'on pourra encore développer, le long des lignes des chemins de fer qui traversent cette province. De sorte que les nouveaux arrivants pourront tirer avantage de cet état de choses, s'ils le désirent.

Bénéfices à réaliser

En 1902, les terres cultivées en blé donnèrent un profit net de plus de \$6 à l'acre. La production moyenne ayant été de 26 boisseaux, qui, vendus à raison de 55c par boisseau, rapportèrent \$14.30 par acre. On admet, en effet, que tout le travail du labourage, des semailles, de la récolte, et de la mise en vente, par main d'oeuvre salariée, peut être fait à raison de \$7.50 à l'acre. Même, en allouant \$8, il resterait un bénéfice net de \$6.30. Ce qui correspond à un revenu de 7 pour cent, pour une terre valant \$90 l'acre. Or, des fermiers qui font de tels gains, peuvent être assurés que leurs terres gagneront de la valeur d'année en année. Juste rémunération d'une vision intelligente des choses, comme aussi de l'esprit d'entreprise et de qualités industrielles.

(A suivre)

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Grande Vente Annuelle d'Escompte

DURANT LE

Mois de Janvier



NOUS offrirons notre stock entier (à l'exception de 2 ou 3 lignes, que nous sommes liés par contrat, de vendre à prix fixe) à des escomptes variant de

10 p.c. à 75 p.c.

Plus 5 p.c. d'extra pour le comptant



Une attention spéciale est donnée aux ordres par la malle.

Henry Morgan & Co., Ltd

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

RENSEIGNEMENTS UTILES CONCERNANT LE CANADA



GOUVERNEURS GENERAUX DU CANADA

Domination française

- 1534, Jacques-Cartier, capitaine général.
- 1540, Jean François de la Roche, Sieur de Roberval.
- 1598, Marquis de la Roche.
- 1600, Capitaine de Chauvin (faisant fonction).
- 1603, Commandeur de Chastes.
- 1607, Pierre-du-Duast de Monts, lt.-général.
- 1608, Comte de Soissons, 1er vice-roi.
- 1612, Samuel de Champlain, lieutenant-général.
- 1633, Samuel de Champlain, 1er gouverneur général (a).
- 1635, Marc Antoine de Bras de fer de Chateaufort (administrateur).
- 1636, Chevalier de Montmagny.
- 1648, Chevalier d'Ailleboust de Coulonge.
- 1651, Jean de Lauzon.
- 1656, Charles de Lauzon-Charny (administrateur).
- 1657, D'Ailleboust de Coulonge.
- 1658, Vicomte de Voyer d'Argenson.
- 1661, Baron Dubois d'Avaugour.
- 1663, Chevalier de Saffray de Mézy.
- 1665, Marquis de Tracy.
- 1665, Chevalier de Courcelles.
- 1672, Comte de Frontenac.
- 1682, Sieur de la Barre.
- 1685, Marquis de Denonville.
- 1689, Comte de Frontenac.
- 1699, Chevalier de Callières.
- 1703, Marquis de Vaudreuil.
- 1714-16, Comte de Ramsay (faisant fonct.)
- 1716, Marquis de Vaudreuil.
- 1725, Baron (1er) de Longueuil (faisant fonction).
- 1726, Marquis de Beauharnois.
- 1747, Comte de la Galissonnière.
- 1749, Marquis de la Jonquière.
- 1752, Baron (2e) de Longueuil.
- 1752, Marquis Duquesne-de-Menneville.
- 1755, Marquis de Vaudreuil-Cavagnal.

Domination anglaise

- 1760, Général Jeffrey Amherst.
- 1764, Général James Murray.
- 1766, P. E. Irving (administrateur).
- 1766, Guy Carleton (lieut.-gouverneur faisant fonction).
- 1768, Général sir Guy Carleton.
- 1770, Lieut.-gouverneur H. T. Cramahé.
- 1778, Général Frederick Haldimand.
- 1784, Lieut.-gouverneur Henry Hamilton (administrateur).
- 1785, Lieut.-gouverneur Henry Hope (adm.)
- 1786, Baron Dorchester.
- 1790, Lieut.-gouv. Alfred Clarke (adm.)
- 1796, Lieut.-gouv. Robt. Prescott (adm.)
- 1797, Major général Prescott.
- 1799, Lieut.-gouv. R. S. Milnes (adm.)
- 1805, Thos. Dunn (adm.)
- 1807, Sir James Craig.
- 1811, Thos. Dunn (adm.)
- 1811, Sir Georges Prevost (adm.)
- 1812, Sir Georges Prevost.
- 1813, Major général Rottenberg (adm.)
- 1813, Major général Glasgow (adm.)
- 1815, Sir Gordon Drummond (faisant font.)
- 1816, Major général Wilson (adm.)
- 1816, Sir John Coape Sherbrooke.
- 1818, Duc de Richmond.
- 1819, James Monk (adm.)
- 1820, Sir Peregrine Maitland (adm.)
- 1820, James Monk (adm.)
- 1820, Comte de Dalhousie.
- 1824, Lieut.-gouv. sir F. N. Burton (adm.)
- 1828, Sir James Kempt (adm.)
- 1830, Baron Aylmer (adm.)
- 1831, Baron Aylmer.
- 1835, Lord Gosford.
- 1838, Sir James Colborne (adm.)
- 1838, Comte de Durham.
- 1838, Sir John Colborne.
- 1839, C. E. Poulett-Thompson.
- 1841, Lord Sydenham.
- 1841, Sir R. D. Jackson (adm.)
- 1842, Sir Charles Bagot.
- 1843, Lord Metcalfe.
- 1845, Comte de Cathcart (adm.)
- 1846, Comte de Cathcart.
- 1847, Comte d'Elgin.
- 1853, Lieut.-gouv. Wm Rowan (adm.)
- 1854, Sir Edmund Walker Head.
- 1857, Sir Wm Eyre (adm.)
- 1860, Sir W. Fenwick Williams (adm.)
- 1861, Vicomte Monk (adm.)
- 1861, Vicomte Monk.
- 1865, Sir John Michel (adm.)

Gouverneurs généraux du Canada depuis la Confédération

- Lord Monck, 1er juillet 1867.
- Lord Lisgar, 2 février 1869.
- Lord Dufferin, 25 juin 1872.
- Marquis de Lorne, 5 novembre 1878.
- Marquis de Lansdowne, 23 octobre 1883.
- Lord Stanley de Preston, 11 juin 1885.
- Lord Aberdeen, 18 septembre 1893.
- Lord Minto, 12 novembre 1898.
- Lord Grey, février 1905.

Lieutenants-gouverneurs de la province de Québec

- L'honorable sir N. F. Belleau, C.C.M.G., 1er juillet 1867.
- L'honorable sir N. F. Belleau, C.C.M.G., 31 janvier 1868.
- L'honorable René Edouard Caron, 11 février 1873.
- L'honorable Luc Letellier de St Just, C. P., 15 décembre 1876.
- L'honorable Théodore Robitaille, C. P., 26 juillet 1879.
- L'honorable L. F. R. Masson, C. P., 7 novembre 1884.
- L'honorable A. R. Angers, 24 octobre 1887.
- L'honorable sir J. A. Chapleau, 5 décembre 1892.
- L'honorable sir L. A. Jetté, 2 février 1898.

Parlements du Canada depuis 1867

- 1er Parlement — Cinq sessions, du 6 novembre 1867 au 14 juin 1872.
- 2ème Parlement — Deux sessions, du 5 mars 1873 au 7 novembre 1873.
- 3ème Parlement — Cinq sessions, du 26 mars 1874 au 10 mai 1878.
- 4ème Parlement — Quatre sessions, du 13 février 1879 au 17 mai 1882.
- 5ème Parlement — Quatre sessions, du 8 février 1883 au 2 juin 1886.
- 6ème Parlement — Quatre sessions, du 13 avril 1887 au 16 mai 1890.
- 7ème Parlement — Six sessions, du 29 avril 1891 au 23 avril 1896.
- 8ème Parlement — Cinq sessions, du 19 août 1896 au 7 juillet 1900.
- 9ème Parlement — Quatre sessions, du 6 février 1901 au mois d'août 1904.
- 10ème Parlement — Du 13 janvier 1905.

Le droit de vote

Les fonctionnaires suivants n'ont pas droit de vote dans la province de Québec : Les greffiers de la paix, les substituts du procureur général dans les cours de comté, les registrateurs, les shérifs et leurs députés, greffiers adjoints de la Couronne, les agents pour la vente des terres de la Couronne, les magistrats stipendiaires et de police dans les cités dont la population dépasse 30,000 âmes; les prisonniers incarcérés pour actes criminels, les internés dans les asiles d'aliénés, les officiers-rapporteurs, es greffiers d'élection et les agents, etc.; ou autres personnes employées pour les élections sous considérations pécuniaires; les sauvages non émancipés; les percepteurs du revenu de l'Intérieur et les officiers et subalternes du corps de police provinciale; les entrepreneurs ayant quelque contrat non rempli ou terminé depuis six mois avec le gouvernement du Canada ou celui de la province; les personnes, autres que des propriétaires, qui pendant plus d'un an et un jour ont quitté leur domicile dans la province pour demeurer aux Etats-Unis. Tous les officiers du gouvernement fédéral, dans les divers départements dans la province de Québec, peuvent voter.

(A suivre)



SOUSSIONS POUR APPROVISIONNEMENT DES INDIENS

Des soumissions cachetées adressées au soussigné, et portant sur l'enveloppe ces mots: Soumission pour approvisionnement des Indiens, seront reçues à ce département jusqu'au midi du Lundi, 4 Février 1907, pour la livraison de fourniture aux Indiens en divers endroits du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, pendant l'année fiscale devant se terminer le 31 mars 1908. On pourra se procurer des imprimés contenant toutes les indications pour ces soumissions, en s'adressant au soussigné, ou au Commissaire des Indiens, à Winnipeg. On n'acceptera pas nécessairement la plus basse ni aucune autre des soumissions.

J. M. McLEAN, Secrétaire.

Département des Affaires des Indiens. Ottawa.

N. B. Les journaux insérant cet avis sans autorisation du Département, ne seront pas payés.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARE WINDSOR

- BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
- SPRINGFIELD, HARTFORD, †7.45 p.m.
- TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
- OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m., †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.5 p.m.
- SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.
- ST. JOHN, N. B., HALIFAX, †7.25 p.m.
- ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
- WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
- VANCOUVER, *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

- QUEBEC, †8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
- TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
- OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
- JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.55 a.m., †5.00 p.m.
- ST GABRIEL, †8.55 a.m., †5.00 p.m.
- STE AGATHE, †8.45 a.m., †4.45 p.m.
- NOMININGUE, †8.45 a.m., †4.45 p.m.
- * Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mardi, jeudi et samedi. § Dimanche seul. ¶ Quotidien excepté le samedi. i Samedi seul.
- A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
- Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED"

Le meilleur et le plus rapide train du Canada
Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.20 p.m., Hamilton, 5.20 p.m., Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m. Buffalo, 8.25 p.m., London, 7.47 p.m., Détroit, 9.50 p.m., Chicago, 7.42 a.m. Café élégant sur ce train.

SERVICE RAPIDE D'OTTAWA

3 HEURES DANS LES DEUX DIRECTIONS
Part de Montréal.—*8.30 a.m. †3.40 p.m. *7.30 p.m.
Part d'Ottawa.—*8.30 a.m. †3.30 p.m. *5.00 p.m.
Wagons palais sur tous les trains.
* Tous les jours. † Jours de semaine.

MONTREAL ET NEW-YORK

La ligne la plus courte. Service le plus rapide.
2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour.
1 train de nuit tous les jours, aller et retour.
Part de Montréal †8.45 a.m. †11.10 a.m. *7.40 p.m.
Arr. à New-York †8.00 p.m. †10.00 p.m. *7.17 a.m.
* Tous les jours. † Dimanches exceptés.
BUREAUX DES BILLETS, 137 rue St Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.



Tél. Bell EST 2141

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

- 9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a.m., L'Epiphanie, 9.57 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand'Mère, 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.
- 4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.
- 6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.
- 9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consulés. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprès et Lavergne, 360 rue St Denis, Montréal. Département des cartes.

CIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
De New-York au Havre-Paris, (France)
Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- * LA TOURNAINE.....jan. 24
- * LA LORRAINE.....jan. 31
- * LA BRETAGNE.....fév. 7
- * LA SAVOIE.....fév. 14
- * LA TOURNAINE.....fév. 21
- * LA PROVENCE.....fév. 28

* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

CHEMIN DE FER DE QUEBEC ET DU LAC ST JEAN

QUEBEC & LAKE ST. JOHN RAILWAY.
The New Route to the FAR-JAMED SAGUENAY

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7
LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE
7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beaupré, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

NE COUPEZ PAS VOS CORS

C'est un procédé dangereux Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VER-RUES, employez

L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.



Prostration Nerveuse, Insomnie et Faiblesse

WEST BROUGHTON, QUE.

Le tonique du Père Koenig pour les Nerfs que je vous ai demandé était pour une jeune personne de ma maison devenue complètement impotente par la prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc. Aujourd'hui tout est changé. Cette jeune personne est bien mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle continue à prendre votre remède. Je le crois bien bon.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

M. W. F. Hackey, du village Bathurst, N. B., dit que sa fille avait de deux à trois attaques d'évanouissement par jour durant cinq ou six mois, depuis qu'elle prend les toniques du Père Koenig pour les Nerfs, elle n'a ressenti qu'une seule attaque après dix mois et aucune depuis.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$1.00. — En vente à Montréal, par The

DE-CI, DE-LA

Une information sensationnelle

On lisait il y a quelques mois dans les journaux, cette information sensationnelle:

"Mme Sarah Bernhardt, en ce moment en tournée dans l'Amérique du Sud, a eu, paraît-il, une traversée fort mouvementée. Pris par une tempête très violente, le paquebot sur lequel elle s'était embarquée avec sa troupe fut, durant quelques heures, dans une situation absolument critique: il n'y avait plus de manoeuvre possible et l'on dut se fier au hasard de la mer.

"La sirène hurlait tout le temps, appelant de sa voix lugubre des secours qui ne pouvaient venir, et les matelots passèrent en prières la journée et la nuit. Quant aux passagers, on s'imagine leur état de prostration."

Naturellement, la nouvelle fit le tour de la presse. La grande tragédienne est une de ces célébrités dont les journaux des deux mondes enregistrent les moindres gestes. Mais chacun "démarqua" à sa guise.

L'un d'eux — serait-ce celui qui prit un jour "corbillard" pour un homme? — crut bien faire en remplaçant par le nom de la tragédienne le mot "sirène", que le rédacteur jugea sans doute d'un lyrisme un peu démodé, et, sans broncher, on écrivit:

"Sarah Bernhardt hurlait tout le temps, appelant, de sa voix lugubre..."

Ce que c'est, pourtant, que de saisir les finesses d'une langue!

Les souris blanches

De tous les animaux, l'homme est un des plus mal doués sous le rapport de l'odorat. Quelle chance pour un policier s'il pouvait suivre une piste avec le flair d'un simple caniche, et quelles délices pour un gourmand s'il pouvait lui-même trouver ses truffes!

Heureusement, nous savons tirer profit des sens subtils des animaux domestiques. La souris blanche vient s'ajouter à la liste déjà trop longue des animaux utiles.

Les sous-marins sont actionnés par des moteurs à gazoline. Cette dernière est extrêmement volatile; ses vapeurs grisent, étourdissent d'abord pour asphyxier ensuite; mélangée à l'air, elle peut produire aussi de terribles explosions.

Pour prévenir ces accidents, tous les sous-marins anglais possèdent des cages remplies de souris blanches. Le sens olfactif de ces gentilles petites bêtes leur permet de percevoir la moindre fuite de gazoline. Elles entrent alors en révolution et avertissent l'équipage par leurs mouvements et par leurs cris. Elles sont en quelque sorte les gardiennes de la vie des hardis marins qui montent les navires submersibles.

Les problèmes de la nature

C'est un fait depuis longtemps constaté par la science, que chez tous les animaux les organes, devenus inutiles s'atrophient jusqu'à disparition complète. Ainsi chez l'homme civilisé les doigts de pied, dont les fonctions sont annihilées par les chaussures, sont moitié moins longs que chez les sauvages qui marchent nu-pieds. On connaît aussi le cas de ces canards aveugles découverts dans certains lacs souterrains.

Une confirmation plus extraordinaire de cet axiome scientifique nous vient d'Angleterre. Un naturaliste, M. Forrest, a trouvé dans une propriété de Lady Warwick, à Broecley, une grenouille vivante et sans bouche. Le petit batracien qui s'était développé dans une couche de terre glaise très dure a été découvert à une profondeur de deux mètres.

Cette étrange découverte a fait révéler que tout récemment une autre grenouille sans bouche, avait été trouvée dans la même localité, murée dans un rocher.

Le problème qui se pose et que le naturaliste anglais n'a pas résolu est de savoir comment ces grenouilles ont pu vivre sans nourriture et sans air!

Pour boire froid

Gageons que vous aimez à boire frais. C'est permis en toute saison.

Il y a un moyen de satisfaire ce goût, moyen qui laisse loin derrière lui tout ce qu'on peut obtenir avec la glace à rafraîchir, les siphons et autres carafes frappées.



CORSIANE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du système corsiane.

Nous avons une agence aux États-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clients américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



MAGNIFIQUE Tour de Cou en Renard Bleu GRATIS ON N'EXIGE PAS D'ARGENT

Songez-y donc — un magnifique Tour de Cou en Renard Bleu, l'article en fourrure le plus chic que l'on puisse porter, offert tout à fait gratuitement. On n'a jamais fait une offre semblable. La seule chose qui nous permette d'en agir ainsi, c'est que nous avons fait travailler ces jolies Fourrures durant la morte saison de l'été et que nous les avons eues à presque au prix coûtant. Le Tour de Cou a 41 pouces de long, près de 4 pouces de large, il est en le plus beau Renard Bleu, fourrure très riche, très douce et très fournie. Il est chaudement rembourré, doublé de satin de la même nuance et orné Bleu. Une aussi jolie Fourrure n'a jamais été donnée, et vous pouvez vous la procurer facilement. Envoyez-nous votre nom et votre adresse, écrivez libellément, et nous vous expédierons par la poste, 10 boîtes de nos fameuses "Nouvelles Filles Végétales et Vivifiantes" à 25 cents la boîte. Un excellent remède qui guérit toutes les maladies dues à l'Impureté et à la Faiblesse du Sang. Telles que Indigestions, Maux d'Estomac, Constipation, Faiblesse, Déranement des Nerfs, Rhumatisme et Maladies Femminines. Un excellent tonique et reconstituant. De notre dimension régulière à 50 cts. Ils se vendent facilement, car tout client qui achète une boîte de pilules de vous reçoit un billet de prime qui lui donne droit à un bel article en argent. Ne manquez pas cette chance unique dans la vie. Envoyez nous votre commande et nous vous ferons parvenir les dix boîtes et les billets de prime par la poste, franco. Lorsqu'on vous les aura vendues, envoyez-nous l'argent (\$2.50) et nous vous expédierons ce joli Tour de Cou en Renard Bleu, tous frais payés. Ecrivez aujourd'hui. Adressez:

THE NEW LIFE REMEDY CO., Dept. 567, TORONTO, CANADA.

Pour Bien Laver sans Frotter

TRADE MARK

EMPLOYEZ LA POUDRE **RACSO**

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

LA SANTE AVANT TOUT

TRADE MARK

Remède du Dr. Sey

Le GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.

Le REMÈDE DU DR. SEY est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui, loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille

Laboratoires S. LACHANCE, 87 rue St-Christophe, Montréal

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

APRÈS LE THÉÂTRE ou LE BAL

Rayonnez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de **EAGLE BRAND**

Gin Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et préviendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Seuls agents pour Canada, MONTREAL

Servez-vous de l'air liquide. Avec quelques démarches, il est possible aujourd'hui de s'en procurer, alors qu'on le fabrique industriellement.

Donc, vous vous procurez un ballonnet d'air liquide et vous en laissez tomber deux ou trois gouttes dans un verre où l'on a préalablement versé du champagne ou du whiskey. Les dites gouttes prennent immédiatement la forme de petites poires scintillantes qui s'évaporent peu à peu, et répandent sur les bords du verre une lueur opaline pour disparaître complètement au bout de deux ou trois minutes, laissant à la boisson une fraîcheur exquise. Mais faites bien attention de ne pas porter le verre à vos lèvres avant complète évaporation. Vous éprouveriez une sensation de froid aussi intense que si vous aviez avalé toute la Mer de glace.

Concours de fumeurs

Les fumeurs s'amuse, si toutefois cela s'appelle s'amuser; enfin, chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas?

Les concours sont à l'ordre du jour: les fumeurs n'ont pas voulu se singulariser. Aussi, dans un cercle bruxellois, une épreuve fut tentée entre six de ces messieurs pour résoudre la question de la durée maxima d'un cigare.

Trois concurrents mirent 1/2 heure à fumer le leur. Le quatrième, après 1 heure 45, se brûla la moustache et préféra renoncer. Le cinquième tint bon encore 1/2 heure. Enfin, le champion, M. Van der Pollen, fuma seul encore 5 minutes, ce qui lui donnait 2 heures 50 pour fumer le même cigare. Quand on a du temps à perdre!

Une mosquée à Londres

Londres, avant Paris, va avoir sa mosquée. Les travaux, confiés à un spécialiste en matière d'architecture orientale, M. W. C. Chambers, commenceront très prochainement. Les frais sont estimés à 2,500,000 francs. On espère que l'édifice sera terminé dans trois ans. L'essentiel est que la muraille intérieure placée en face des fidèles en prière se trouve bien dans la direction de la Mecque. On se livre à ce propos à des calculs minutieux.

PROFITEZ DE L'INDICATION

Certaines personnes souffrant de maladies de poitrine sont très difficiles à soigner parce que leur estomac ne les supporte pas. A ces personnes, nous recommandons de faire usage du BAUME RHUMAL qui est très agréable à prendre et ne fatigue pas l'estomac.

Le Traducteur, journal bimensuel pour l'étude des langues allemande et française est une publication que nous pouvons recommander en toute confiance à ceux de nos lecteurs qui veulent faire une étude à la fois utile et attrayante des langues française et allemande. C'est un moyen très pratique et peu coûteux de se perfectionner dans ces deux langues qu'aujourd'hui il n'est permis à personne de ne pas connaître au moins "grosso modo". Nous recommandons donc aux intéressés de demander un numéro spécimen gratuit à l'administration du "Traducteur", à La Chaux-de-Fonds, Suisse.

(INÉDIT)
Le Rêve et la Réalité
A ma fille Elisabeth

Le soir est venu, l'un de ces beaux soirs d'été tels que l'on en voit tant, sous le ciel de la Nouvelle-Angleterre.

Les derniers feux du couchant irradient de teintes pourpres et or l'horizon bleu, je- de teintes pourpres et or l'horizon bleu, je- tant ici et là comme une traînée lumineuse, couronnant la faite des édifices et fai- se, couronnant la faite des édifices et fai- sant briller, radieux comme un acte de foi religion, comme viatique suprême du voya- ge. C'est l'heure où finit le labeur, l'heure où la famille s'assemble autour de la table et effeuille d'une main légère ou émue, les souvenirs du jour envolé.

Heureux les gîtes qui sont pleins de sou- rires et de tendresses. Pour réchauffer les cœurs et embellir la vie, ce qu'il faut, ce n'est pas tant la richesse que le pain et l'union.

Une vieille femme est seule, dans la blan- che maison, qui se cache comme une fleur au milieu de la verdure. Le soleil péné- trant par les carreaux brillants de la fenê- tre, se joue sur les faïences anciennes qui ornent l'antique buffet, auprès duquel elle est assise, et met un nimbe d'or en sa che- velure de neige; ses épaules sont couvertes d'un châle aux nuances multicolores, par- lant de ces terres lointaines, où l'on se plait à couvrir d'arabesques voyantes, tout ce qui sert à la parure des femmes, ses lunet- tes reposent sur le livre entr'ouvert sur ses genoux, et ses yeux, du bleu sombre des violettes, qui sourient au printemps dans leur corolle de verdure, ses yeux semblent errer loin, loin, dans le pays des rêves et y saluer une vision connue d'elle seule.

Que voit-elle au delà de l'horizon em- pourpré? Que voit-elle au delà de l'heure présente? Ce qu'elle voit c'est la terre loin- taine où elle reçut avec le don de la vie ce-

et sa mère qui, debout sur le porche, lui jettent un dernier adieu!

Le navire met à la voile, ils quittent la brumeuse Albion, et après une longue et pénible traversée touchent enfin les rivages de la terre d'Amérique.

Où! la terre vierge où ils veulent planter les jalons d'une existence nouvelle. Oh! les vastes horizons qui semblent n'avoir d'au- tres bornes que l'immensité! Oh! les su- perbes forêts que la hache du bûcheron n'a pas encore entamées et d'où l'on s'attend à voir surgir à chaque moment l'élan ou la dam capricieux. Oh! les vertes prairies, vertes comme la mer, qui ondulent sous le souffle d'une brise chargée de saines éma- nations, toute cette nature parée comme pour une fête ou un hymen, semble un au- tel, dressé dans la solitude du monde nou- veau pour que l'homme y offre au Dieu trois fois saint, devant lequel toute royau- té abaisse son sceptre, devant lequel tout bonheur s'incline, et duquel s'approche sans crainte toute douleur, lui offre, dis-je, un hymne d'action de grâces.



de maison jadis pleine de rire et de chan- sons et maintenant si calme, si silencieuse que rien ne semblait devoir en troubler la paix que les soupirs de ces regrets.

Oh! ses enfants, ses chers enfants, sa pensée s'arrête à chacun d'eux, un sourire erre sur sa lèvre entr'ouverte, puis tout à coup une ombre se dessine sur son front, une larme glisse sur sa joue flétrie, tandis qu'un nom s'échappe de ses lèvres, un nom! oui! l'avez-vous entendu? celui du Benja- min, parti il y a de longues années et qui n'a jamais donné de ses nouvelles; lorsqu'il prononçait le nom de l'ingrat, l'oeil du père devenait sévère; elle n'avait pas oublié cela, mais elle se souvenait aussi que plus que tous les autres il avait les boucles noi- res, le fier regard de ce brave cordier pour qui, plus de 50 ans auparavant, elle avait tout quitté!

Ah! le revoir, le revoir, ne fut-ce qu'un moment, mais comment l'espérer encore?

Le soir, c'est-à-dire la nuit, est venue tout à fait, toutes les voix de la nature se sont tues, seul sous le manteau de la che- minée le grillon fait entendre son petit cri monotone d'âme en peine et voilà que par la porte entr'ouverte se glisse une ombre furtive, qui se laisse choir aux genoux de notre vieillard solitaire, tandis que deux lèvres se posent avides sur ses mains ri- dées et qu'une voix tremblante d'émotion, murmure. "Maman, maman". Serait-ce la continuation de son rêve? Elle ouvre ses yeux presque éteints, puis les referme de nouveau, puis les rouvre encore, car elle sent ses mains se mouiller d'une rosée brû- lante, un rayon de lune sortant en ce mo- ment de derrière un massif de sapins en- toure d'un nimbe d'argent une tête d'hom- me que malgré la longueur de l'absence son coeur a reconnu. "Mon fils! dit-elle. Mon



**SPORTS D'HIVER
AU CANADA**



lui de la beauté, elle se voit enfant, puis jeune fille au sein des bruyères roses et des landes fleuries de sa chère Angleterre. Elle a une robe blanche, sur laquelle retombent les nattes magnifiques de sa chevelure dorée, un grand front serein, des yeux bleus souriants et tendres, des joues où la blan- cheur du Lis se fond avec l'incarnat des roses, elle a dix-huit ans, le bel âge où l'en- fance s'arrête, pour recevoir de la jeunesse son premier baiser. Le menton sur sa main, elle écoute ce que lui dit le brun cavalier, dont le fier alezan piétine le sol quelques pas plus loin.

Des pétales blancs et roses tombent comme une neige odorante sur ses blonds che- veux, c'est l'acacia qui se plait à effeuiller ses lourdes grappes fleuries secouées par la brise du soir.

Le brun cordier est venu lui offrir pour la seconde fois, son coeur et sa vie, si elle a hésité jusqu'ici, à mettre sa main dans la sienne, c'est qu'il lui faudrait quitter la chère maison où elle laissait toute une fa- mille. L'instant est décisif car dans quel- ques semaines il partira avec beaucoup d'autres, pour le Nouveau Monde, ses yeux sont humides, son coeur tremble, mais tant de fois déjà il lui a dit: "Je t'aime? je ne saurais vivre sans toi!" qu'elle finit par tendre sa main blanche et fine par dessus la haie, il se hâte de cueillir cette promesse et de sauter en selle...

Ils sont unis et elle voit pour la dernière fois la chère maison, entre les lauriers roses et les azalées elle voit flotter comme une chose oubliée, les robes de mousseline claire de ses soeurs, et par dessus tout, les mou- choirs humides des deux vieillards, son père



Une maisonnette, celle-là même où elle est maintenant, n'avait pas tardé à élever ses blanches murailles au milieu des pins à l'odorante sève. L'on y vint déposer, oh! avec quel respect, tout ce que l'on avait apporté de là-bas, de la lointaine patrie. Et combien de fois en agitant la berce- lante d'osier où dormait son bel enfant rose, le premier né de la tendresse, la fierté de son regard maternel ne s'est-elle pas attendrie, au souvenir de ceux de là-bas, ces chers vieillards auxquels elle songeait avec tant de poignante douceur? Mais où l'en- fant s'éveillait tendant ses mains mignon- nes, ou le mari rentrait, et c'était à qui du fils ou du père sècherait les larmes qui cou- laient sur les joues de l'exilée.

Le nid s'était rempli d'oiseaux rieurs et babillards, auxquels elle avait prodigué tous les soins et toutes les tendresses, la mort en avait cueilli quelques-uns, les au- tres s'en étaient allés fonder d'autres foyers.

Puis il était tombé lui aussi à son tour, le brave cordier de jadis, devenu un vieil- lard plein de rides et de cheveux blancs, et elle était seule, bien seule dans la gran-

de maison jadis pleine de rire et de chan- sons et maintenant si calme, si silencieuse que rien ne semblait devoir en troubler la paix que les soupirs de ces regrets.

Oh! ses enfants, ses chers enfants, sa pensée s'arrête à chacun d'eux, un sourire erre sur sa lèvre entr'ouverte, puis tout à coup une ombre se dessine sur son front, une larme glisse sur sa joue flétrie, tandis qu'un nom s'échappe de ses lèvres, un nom! oui! l'avez-vous entendu? celui du Benja- min, parti il y a de longues années et qui n'a jamais donné de ses nouvelles; lorsqu'il prononçait le nom de l'ingrat, l'oeil du père devenait sévère; elle n'avait pas oublié cela, mais elle se souvenait aussi que plus que tous les autres il avait les boucles noi- res, le fier regard de ce brave cordier pour qui, plus de 50 ans auparavant, elle avait tout quitté!

Ah! le revoir, le revoir, ne fut-ce qu'un moment, mais comment l'espérer encore? Le soir, c'est-à-dire la nuit, est venue tout à fait, toutes les voix de la nature se sont tues, seul sous le manteau de la che- minée le grillon fait entendre son petit cri monotone d'âme en peine et voilà que par la porte entr'ouverte se glisse une ombre furtive, qui se laisse choir aux genoux de notre vieillard solitaire, tandis que deux lèvres se posent avides sur ses mains ri- dées et qu'une voix tremblante d'émotion, murmure. "Maman, maman". Serait-ce la continuation de son rêve? Elle ouvre ses yeux presque éteints, puis les referme de nouveau, puis les rouvre encore, car elle sent ses mains se mouiller d'une rosée brû- lante, un rayon de lune sortant en ce mo- ment de derrière un massif de sapins en- toure d'un nimbe d'argent une tête d'hom- me que malgré la longueur de l'absence son coeur a reconnu. "Mon fils! dit-elle. Mon

Sur la table on voyait, dans un désordre charmant, sur les rayons dorés d'une ruche d'abeilles, les fruits mûrs des espaliers, les pommes savoureuses rouges comme des gre- nades, les gâteaux poudrés de blanc et com- bien tendrement, avec une délicatesse fémi- nine il approchait de la table le fauteuil de l'octogénaire et s'asseyait près d'elle en lui disant: "Mère! c'est pour jamais! nous ne nous séparerons plus!" Ce soir là deux fronts se touchèrent avec un respect pieux, le vieux Sion, la bible apportée du vieux monde où était inscrite, à côté de quelques dates funèbres, la date joyeuse de leur nais- sance à tous.

Ma petite fille, au fond de tout il y a des larmes. ANNA ROBINSON.

**SIROP
MATHIEU**
DE GOUDRON ET
D'HUILE DE
FOIE DE MORUE

GUERIT TOUTE TOUX

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaires
SHERRBROOKE, P. Q.
L. CHAPUT, FILS & CIE,
Dépositaires en gros, MONTRÉAL

Essence Concentrée
POUR
**Liqueur de
Chartreuse**
JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Labo- ratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exqui- ses, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures li- queurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon
25 Cents

DÉPOSITAIRES :
La Cie des Laboratoires
S. LACHANCE,
LIMITÉE
87, Saint - Christophe, Montréal

**Le Trésor des Mères
et des Nourrices**

Le régulateur le plus an- cien et le plus digne de confiance, pour le bébé. Composé pour la première fois par le Dr P. E. Picault, en 1855. Inappréciable pour les cas de troubles, dus à l'excès d'acide dans l'estomac, pour les coliques, vomissements, diarrhées, etc. Ne contient aucune drogue préjudiciable à la santé.

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.25

National Drug & Chemical Co., Ltd.
Seuls propriétaires, MONTRÉAL.

Madame,

SI Vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer, quelque soit la condition de l'article, je lui donnerai sa couleur primitive ainsi que tout l'éclat du neuf.

Spécialité de Teintures de Soiries et Rideaux
NETTOYAGE A SEC
PERFECTIONNE . . .

A. F. DECHAUX
No 62, rue Ste-Catherine E
Tel. Bell Est 51

LA CODILINE
Du Dentiste Joseph Versailles
Contre la Névralgie et le Mal de Dents
En vente partout à 25 cts.

Anciennes industries domestiques



AU temps de nos grand-mères, le fuseau et les aiguilles à tricoter tenaient une place importante dans la vie féminine.

Il n'en est plus ainsi, maintenant que les jeunes personnes jouent au "golf", au "cricket", montent à bicyclette, font du yatching ou de l'automobile à grande vitesse. Les jolis rouets d'antan sont relégués dans les musées, et les aiguilles ne s'agitent plus qu'aux mains des très vieilles femmes.

La mécanique produit à bon marché de fort jolis tricots, de sorte qu'il semble bien inutile de s'appliquer encore à ces travaux minutieux et longs, auxquels on donnait autrefois tant d'attention. Il est bien des jeunes filles aujourd'hui qui ne sauraient pas faire un bas et qui n'ont jamais considéré un rouet que comme objet de curiosité. Elles connaissent peut-être le travail au crochet, mais le tricôt à l'aiguille, à "la broche", comme on disait dans le temps, leur demeure un mystère. Et pourtant, c'est un passe-temps bien agréable, et l'on peut, avec un peu d'habileté, créer des choses que la mécanique ne saurait jamais égaler. C'est comme pour les dentelles et les broderies, le travail à la main aura toujours son prix.

Le tricôt à l'aiguille est très simple. Un seul regard jeté sur les petits dessins qui sont donnés sur cette page en révélera tout le secret. Et, du moment que l'on sait faire les mailles, ainsi que le montre nos figures, on peut les combiner dans d'innombrables variétés pour en faire ce que l'on veut, depuis le simple bas ordinaire jusqu'à la fine dentelle. Le tout est d'avoir du goût et de l'imagination. Il faut savoir aussi que, pour rétrécir un tricôt, il suffit de prendre deux mailles à la fois sur l'aiguille, tandis que, pour l'agrandir, il faut passer deux fois l'aiguille dans la même maille. La lettre en est grosse, comme on voit.

Plus compliqué est le filage de la laine, du lin ou du chanvre, car ces substances doivent passer successivement par plusieurs opérations avant d'arriver au point

d'être mises en fil. Mais il y a eu, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours d'électricité et de vapeur, bien des modes de filage.

Je me souviens qu'il y a quelque deux ans, lors d'une exposition d'industries domestiques tenue dans les salons de la maison Morgan, par le "Women's Art Association", de vieilles fileuses canadiennes excitaient grandement l'étonnement des visiteuses, qui ne pouvaient comprendre comment, d'un tour de doigt et d'un tour de rouet, on pouvait ainsi transformer de moyens rouleaux de laine en un brin très fin et très ténu.

Lorsqu'on regarde, dans les musées d'ethnographie, dans celui du Château Ramzay notamment, et chez les amateurs de vieux meubles, les délicieux rouets guillochés et sculptés, on ne s'imagine guère que la découverte de ces instruments primitifs représente une somme d'essais successifs et laborieux, et que ces rouets sont déjà, au vrai sens du mot, des machines industrielles. Ils se différencient donc complètement des outils des-

tinés à filer à la main, c'est-à-dire des fuseaux.

A l'origine, les premiers hommes tournèrent un morceau de bois dur et lourd en forme de navet, qui leur servait à tordre et à enrouler le fil, en lui donnant, au doigt, un vif mouvement de giration. Je ne sais si mes lecteurs ont déjà vu

travailler des fileuses à la quenouille. Ces ouvrières tirent de la main gauche une pincée de lin ou de chanvre, tandis que le bras droit, étendu, écarte le fuseau, qui virevolte et sautille, entraînant le fil formé.

Au moyen-âge, à l'époque romaine surtout, cet humble morceau de chêne ou de buis fila les bobines de lin ou de soie. On ne connaissait pas d'autre moyen de fabrication dans toute l'Europe, et, à Paris, lit-on dans des mémoires du temps, "les fileresses à grans fuseaux qui savoient desvuider, filer, doubler et recoudre", formaient une bonne partie de la population ouvrière.

C'est au treizième siècle seulement que l'usage du rouet se répand, non pas encore dans le peuple, mais chez les grandes dames, qu'on voit "affublées au rouet, encolorées, appareillées et mirées". C'est donc en grande toilette et avec toutes sortes de grâces et de minauderies que ces précieuses faisaient tourner leurs fuseaux mécaniques. Elles se réunissaient ainsi pour causer et dévider des paroles aussi entortillées que leurs fils.

Vers la même époque, le bon Duguesclin voyait toutes les femmes de Bretagne travailler pour payer sa rançon, depuis la châtelaine jusqu'à "la pauvre fille fileressse de laine au rouet."

Suivant les provinces, ces petites machines épou-

voient les formes les plus variées; les châssis furent construits en hauteur ou bien allongés, très élevés ou raccourcis. De même, la roue fut formée d'une simple gorge posée sur des rayons tournés, ou bien fut pleine, comme les roues des chars à boeufs des rois fainéants, ou encore à demi-ajourée.

D'ailleurs, rouet ou rouète, comme on l'orthographia un temps, signifie: petite roue. On disait d'une voiture basse qu'elle était montée sur rouettes. Et c'est évidemment l'esprit d'observation qui sut transformer le mouvement de rotation en mouvement de torsion et d'enroulement au moyen des broches de métal et des bobines.

Suivant leur genre de travail, les rouets furent bâtis plus ou moins solidement et avec une précision plus ou moins grande. En principe, il s'agissait, avec le moins de fatigue possible, de faire tourner rapidement le fuseau disposé sur le bâti de l'autre côté de la roue. Dès le quatorzième siècle, la pédale

écarta la roulette à gorge où vient prendre la ficelle qui donne le mouvement, et joliment travaillée et les deux montants adroitement fuselés. N'est-il pas touchant de constater la conscience de ces artisans, qui veulent, non seulement livrer à leurs pauvres pratiques un bon ouvrage, mais encore récréer leurs yeux par la grâce qu'ils savent donner à leurs petites machines?

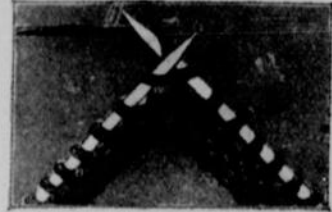
Ce souci de la beauté dans les moindres outils du ménage était la marque du moyen-âge, et, à ce point de vue, nous devons déplorer la laideur envahissante de la fabrication usinière.

Celle-ci ne songe qu'à produire vite, ne se souciant pas de mettre un peu d'art dans ce qu'elle crée. Un peu d'art pour réjouir les yeux et le cœur des pauvres tâcherons condamnés à passer leur vie devant des machineries lourdes et laides. Ce qui leur ferait regretter, s'ils avaient le temps de penser à ces choses, les fins rouets d'antan, dont le travail était plus lent, mais qui accompagnaient si joliment de leur ron-ron les chansons des fileuses.

Hélas! bientôt peut-être, dans les campagnes les plus reculées, comme aujourd'hui dans les villes, les beaux rouets sculptés ne vivront plus que dans le souvenir des bonnes gens. Ils auront été tués, comme tant d'autres choses du passé, par ce besoin de vitesse et de nouveauté qui est le propre des temps modernes.



Dans le tricôt à côtes l'aiguille est tenue ainsi



Position des aiguilles dans le tricôt ordinaire



L'aiguille est tenue ainsi de la main droite



La main gauche prend cette position



Position des mains pour le montage du tricôt



Une fileuse à son rouet, a toujours quelques chose de poétique



Type de fileuse de l'ancien temps